

LE NOUVEAU A SUIVRE

N° 223 AOÛT 1996 35 F

Dossier
Sur la route
Rock et sac à dos

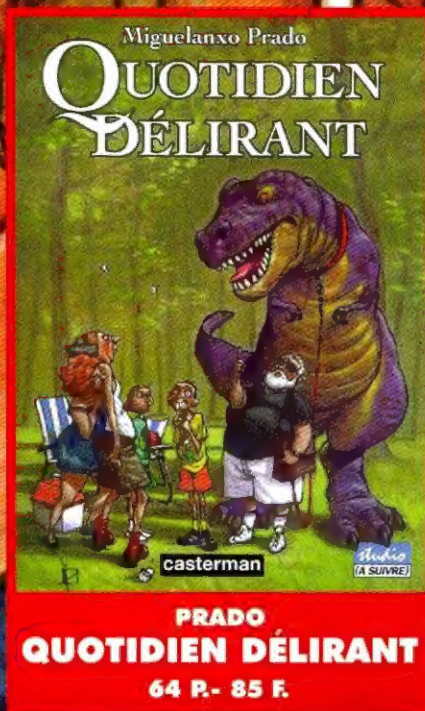


Monte, j'ai fait le plein !

M 1065 - 223 - 35,00 F



La vie des uns, la vie des autres



casterman

A SUIVRE

4 HUMEURS

Chaque mois, les dessinateurs réagissent avec humour à l'actualité.

7 DOSSIER : SUR LES ROUTES DE LA ROUTE

Le romancier Alain Dugrand et ses voyages rêvés ou réels ; Ted Benoît et son amour des road-movies ; Christine Ferniot sur les traces des écrivains ; la musique de ces années-là par Nicolas Finet ; les souvenirs de Tardi, P'tit Luc, Blanc-Dumont, Manara, Mœbius, Baru... C'est la route qui nous titille ce mois-ci.

11 CHAUZY EASY RIDER

18 DUMONTHEUIL LA MAISON MOLLE

25 P'TIT LUC LA FUITE

31 JANO SUR LA ROUTE

32 LOUSTAL NO MAN'S LAND

34 THEUREAU PACIFIC PALISSADE

37 CONSTANT/VANDAM BITUME NORMA'S DAY (1/2)

53 FAGES/CHAUVEL JAMES DEAN, CORA, CHARLIE ET MOI

64 BARU SUR LA ROUTE ENCORE ROBIN DES BOIS

96 MUSIQUES

98 GELUCK CE MOIS-CI LE CHAT

100 LIVRES POLARS

101 BLUTCH PEPLUM (4/5)

116 LIVRES ROMANS

117 ROCHETTE DEUTL ABSOLU

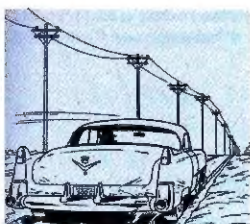
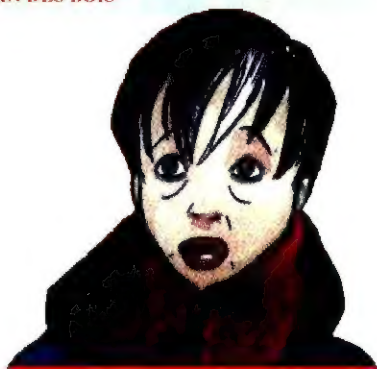
119 LES BD DU MOIS

121 TAYMANS CAROLINE BALDWIN MOON RIVER (2/3)

139 CINÉMA

142 LIVRES SCIENCE-FICTION

143 BOUCQ PIED DE NEZ

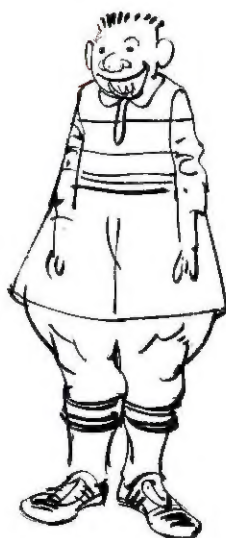


Ce que nous ont appris, en des siècles d'errance et de vagabondage, d'innombrables générations de coureurs d'immensités, c'est que le voyage et l'itinérance sont affaire d'imaginaire. Nous le constatons encore une fois aujourd'hui, après avoir demandé à des dessinateurs, des romanciers et des journalistes de nous raconter la route, leur route, celle de tous les dangers, de tous les plaisirs. Du coup, la route donne à voir sa nature profonde : moins qu'un lieu, qu'une géographie, c'est une échelle de temps relatif, faite d'expériences, de mots, de fragments de mémoire, une partition sans fin qui recombinerait à l'infini, dans un éternel brassage, les biographies individuelles de tous ceux qui l'ont arpentée depuis les origines. Immuable et sans cesse réinventée.



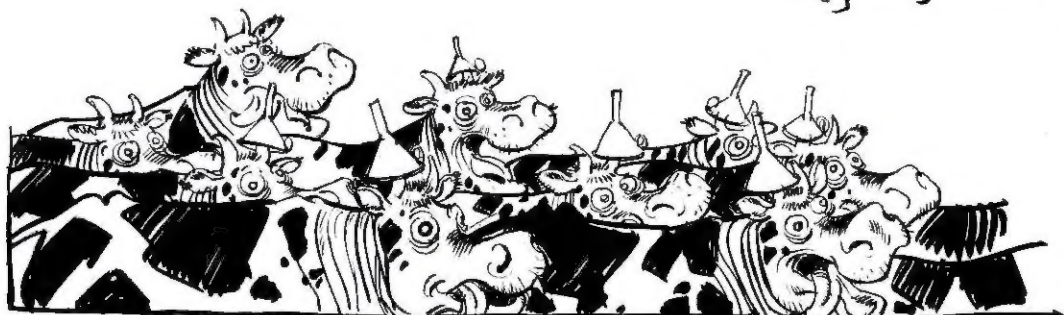
N° 223
AOÛT 1996

AVEC LE TEMPS, LES PARTIES ENDIABLÉES ENTRE MARYSE ET GILBERT SE FAISAIENT DE PLUS EN PLUS RARES...



FOOTBALLEUR CULTURISTE.

HAHA, TROP on dirait ma mère!



14 JUILLET 1996, PREMIER DEFILÉ MILITAIRE SANS SOLDAT
DEFILÉ MIGNON DE VEAUX AUX CAROTTES SONT CUITES

TOUT PROVIENT DU SPERME
DE VACHE. C'EST MOI
QUI LE RÉCOLTE MAIS
C'EST VACHEMENT DUR!

C'EST COMME
DU LAIT MAIS
EN PLUS LAITEUX!

JE PROPOSE DE
REPLACER "LE PENALTY"
PAR "TROU DU CUL DE
FACHO ALTY"!

maiiiiis c'est
pejoratif!

il est fait
un ya
pour des
chambres!

Blutch

IL AIME PAS
LE FOOT!

IL AIME
RIEN!

HUM? C'EST
PAS QU'UNE, CETTE
HISTOIRE DE VACHES?

DES VACHES
QUI MANGENT
DE LA POISSONNE
DE CARNALES
DE MOUTONS!!!

DE MOUTONS
MAUVAIS DE
LA TROISBLASSE!!

C'EST
STAIR TALK!

Humm! C'est
pas pejoratif
(57)

Blutch

LA PEN,
C'EST PLUS
EXTRÊME
QUE LUI...

DÈS QU'IL VOIT
UN STADE AVEC
DES TYPES QUI FONT
LA FÊTE DERRIÈRE
DES GRILLAGES
BARBÈLES,...

IL FAUT
QU'IL CASSE
L'AMBIANCE!..

Ad.

J'AI
HOUTE!

Relette

Relette

BALLE AU CENTRE!

COW BOY ANGOIS
ENTRANT DE MOURIR.
SES VACHES PEU-ÊTRE
CARNALES POURAIS DE
MOUTONS, PARVIENTS

POUR
MOR!

CRISE DE LA VACHE FOLLE

ÇA FAIT
VENDRE
JOHAN
DE MOOR

Prince

Relette

©

Nom :

Prénom :

Adresse :

Ville :

Code Postal : Pays :

Téléphone :

Je suis déjà abonné sous la référence N° :

**JE M'ABONNE POUR 12 NUMÉROS
POUR UN PRIX DE 350 F AU LIEU DE 420 F
JE RÉALISE UNE ÉCONOMIE DE 70 F
410 F POUR L'ÉTRANGER AU LIEU DE 492 F**

Pour la France et le Benelux,
je règle par chèque la somme de 350 F.

Pour les autres pays, je règle la somme de 410 F.

a) Chèque (A SUIVRE), service abonnements,

66, rue Bonaparte, 75006 Paris

b) Virement international CCP N° 21569 08 w Paris.

Pour le Canada et les États-Unis,

j'envoie un chèque de 185 \$ canadiens (Plus taxes) à Périodica,
1155 Av. Ducharme, Outremont, Qué H2V-1E2



COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION

N°3 10F	N°21 12F	N°30 12F	N°37 14F	N°38 14F	N°39 14F	N°41 14F	N°42 14F	N°45 14F	N°46 14F	N°47 14F
N°48 15F	N°49 15F	N°50 15F	N°51 15F	N°52 15F	N°53 15F	N°54 15F	N°55 15F	N°56 15F	N°57 15F	N°58 15F
N°59 15F	N°60 15F	N°61 15F	N°62 15F	N°63 16F	N°64 16F	N°65 16F	N°66 17F	N°67 17F	N°68 17F	N°69 17F
N°70 17F	N°71 17F	N°72 17F	N°73 17F	N°74 17F	N°75 17F	N°76 17F	N°77 17F	N°78 17F	N°79 18F	N°80 18F
N°81 18F	N°82 18F	N°83 18F	N°84 18F	N°85 18F	N°86 18F	N°87 18F	N°88 18F	N°89 18F	N°90 18F	N°91 18F
N°92 18F	N°93 19F	N°94 19F	N°95 19F	N°96 19F	N°97 20F	N°98 20F	N°99 20F	N°100 20F	N°101 20F	N°102 20F
N°103 20F	N°104 20F	N°105 20F	N°106 20F	N°107 20F	N°108 20F	N°109 22F	N°110 22F	N°111 22F	N°112 22F	N°113 22F
N°114 22F	N°115 22F	N°116 22F	N°117 22F	N°118 22F	N°119 22F	N°120 22F	N°121 22F	N°122 22F	N°123 22F	N°124 22F
N°125 22F	N°126 22F	N°127 22F	N°128 22F	N°129 22F	N°131 25F	N°132 25F	N°133 25F	N°134 25F	N°135 25F	N°136 25F
N°137 25F	N°138 25F	N°139 25F	N°140 25F	N°141 25F	N°142 25F	N°143 25F	N°144 25F	N°145 25F	N°146 25F	N°147 25F
N°148 25F	N°149 25F	N°150 26F	N°151 26F	N°153 26F	N°154 26F	N°155 26F	N°156 26F	N°157 28F	N°158 28F	N°159 28F
N°160 28F	N°161 28F	N°162 28F	N°163 28F	N°164 28F	N°165 28F	N°166 28F	N°167 28F	N°168 28F	N°169 28F	N°170 28F
N°171 28F	N°172 28F	N°173 28F	N°174 28F	N°175 32F	N°176 32F	N°177 32F	N°178 32F	N°179 32F	N°180 32F	N°181 32F
N°182 32F	N°183 32F	N°184 32F	N°185 32F	N°186 32F	N°187 32F	N°188 32F	N°189 32F	N°190 32F	N°191 32F	N°192 32F
N°193 32F	N°194 32F	N°195 32F	N°196 32F	N°197 32F	N°198 32F	N°199 32F	N°200 40F	N°201 32F	N°202 32F	N°203 32F
N°204 32F	N°205 35F	N°206 35F	N°207 35F	N°208 35F	N°209 35F	N°210 35F	N°211 35F	N°212 35F	N°213 45F	N°214 35F
N°215 18F	N°216 35F	N°217 35F	N°218 35F	N°219 35F	N°220 35F	N°221 35F	N°222 35F			

**Offre spéciale :
10 francs**

☐ Hors-série Hergé

☐ Hors-série Lannon

☐ Hors-série Silence, on rêve

☐ Hors-série Rythm'n bulles

A retourner à (A SUIVRE), 66, rue Bonaparte 75006 Paris

Nom :

Adresse :

Code postal :

Localité :

Je joins le montant, soit + 15 F de frais d'expédition pour la France et 20 F pour l'étranger.



Le chant des pistes a ses hérauts comme ses héros modernes, qui ajoutent chacun, en images, en musique ou en mots, de nouveaux chapitres à l'épopée de la route. *Travel writing* ou *road movies*, *On the Road again* ou *Corto*, toujours un peu plus loin, autant de versions, par nature inachevées, d'un récit dont on ne connaît heureusement que les premiers mots : là-bas... (A SUIVRE) plonge sur l'asphalte brûlant et tente de faire revivre – un instant – la magie d'un souvenir, d'une galère, d'une odeur, d'un paysage, d'une anecdote...

SUR LES ROUTES DE LA ROUTE

Souvenirs d'en route



C'est une habitude. Intercontinentale. Vous êtes égaré, sans boussole, un rien angoissé d'avoir tourné en rond pour rien. Vous coupez le contact et allez à la rencontre du type en salopette, chapeau de paille rongé par le soleil, mâchouillant un *puro* ou bien tirant sur un pétard: *Senor, adonde esta la direcion de Izucar de Matamoros ?* Imparable, le Mixtèque vous lâche : *Droit, tout droit, gringito !* Et vous redémarrez, tout devant. Vous êtes absolument sûr que le type vous induit

en erreur. Pour vous perdre un peu plus, car le Mex n'aime pas les Blancs.

Vous endossez la culpabilité et la couleur du FMI, du G7 et de la mondialisation impérialiste. Vous n'êtes pas plus rassuré que ça, sur

le goudron en fusion qui colle aux pneus de votre VW de location. Des deux côtés de la route, des océans de cannes à sucre coiffées en houppettes de schako, marées vertes d'alpages helvétiques. Aux pieds jaunasses des plans sucriers dégarnis, des ombres où les serpents à son-

nette aiment à se reproduire et surtout gober les ragon-dins qui grouillent en attendant la grande *zafra*. Chez Hertz, le loueur de Mexico, vous n'avez pas trouvé de bagnole équipée de climatiser ; il doit bien faire du 42° à l'ombre dans la carlingue, et la route d'Izucar de Matamoros est pourrie. De plus, vous savez pertinemment que des ânes et même des vaches ont la déplorable habitude de se vautrer sur l'asphalte mexicain, dans les virages sans visibilité. Alors, vous roulez à la papa, le pied effleurant à peine la pédale des gaz. Vous êtes épuisé, sale, las, démoralisé : la voiture, en outre, est une automatique. La route. On la prend comme la porte : toujours heureux de foutre

le camp. Sans se retourner. A pied, à vélo, en bagnole, en bateau, et même en avion. Parce que la route est immatérielle. En espérant tout de même que vous n'irez jamais à vau-de-route, ce qui veut dire *en fuite*, abandonnant tente et

bagages, ce qui nous arriva une fois avec Patrice dans une *cantina* de Pie de la Cuesta, où il avait "manqué de respect" à l'égard d'un bistroquet qui nous avait servi des bières chaudes... Nous avions dû battre en retraite sans demander notre reste en direction de Zihuatanejo, à toute

© F. Schanzen/Magnum



blinde : à vau-de-route. La famille entière avait sorti les *machetes* pour laver l'affront fait au fils !

Les rues de village sont toujours un peu tristes, les rues des villes toujours tristes. Ces voies sont bordées de maisons, d'immeubles, de magasins qui bouchent la vie, balisent les sentiments. Heureux donc, filles et garçons nés en lisière d'une route départementale, mais gloire à ceux logés sur le terre-plein d'une nationale. Ces enfances-là sont tombées dans le voyage dès les langes par le simple fait que la grand-route dégage les perspectives. L'enfant des champs n'a pas peur des autocars, il sait bien, le bougre, que valises et bagages ne sont pas des fardeaux : on les enferme dans un coffre réservé à cet usage. Le petit rural, quand il peine sur ses devoirs dans la lueur du lampadaire de la salle à manger, guette le klaxon qui meugle sur la nationale 7, le son s'enfuit et décline, quand le jour tombe et que la route est humide sous la pluie. Alors, l'écolier de canton rêve de préfectures et de mégapoles. Il abandonne son devoir de mathématiques et ouvre vite son manuel de géographie. L'emplacement de la mai-



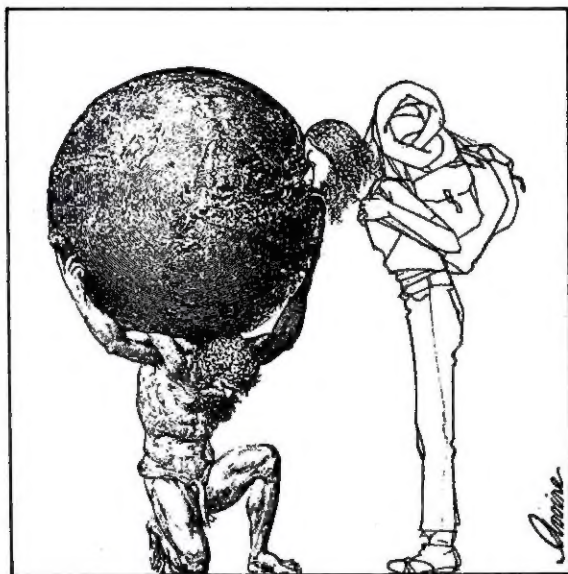
son des parents a donc un effet salvateur sur l'âme des petits ; futurs grands ados, mangeurs de routes, capitaines Corcoran et beatniks *on the road again*.

La route. Je l'ai apprise en découvrant le charme qu'en dresse le miraculeux Jacques Lacarrière. Marcheur, chemineau, divagant. Notre Kerouac à nous, écrivit *Chemin faisant* (Fayard). Un long périple, à pied, sur la route, des Vosges aux Corbières. Deux souvenirs d'amourettes de ferme : "*Car il s'agit ici de tendresse ; non de passion, bien sûr De tendresse et d'attente inavouée qui, pour un soir, élisent votre visage, votre parole, votre passage parce qu'il est de passage. J'ai gardé de ces deux rencontres le souvenir des*

draps fleuris mis pour la circonstance et de l'odeur des seigles mûrs dans le bruit des poules qui picorent, le souvenir de deux visages penchés vers moi, qui, jamais, ne sauront mon nom."

La route au petit matin. Que l'on soit en stop, au volant ou entassé sur le plateau d'un Ford collectif. Plaisir et angoisse mêlés d'aller un peu plus loin, mais dans quel état ! Crevé, les os rompus, vanné, craquelé de poussière et de sueur. Mais il y a la douche, promesse du soir, les draps frais, ou bien alors un hamac, mais un vrai, un matrimonial aux fines mailles bleues et vertes, en coton, tendu sous un auvent de fanes de cocotier à vingt mètres du lagon de la Costa hondurienne. Le bon sommeil, alors. Les jours de grosse chaleur, quand il est vraiment en fonds, le routard de Jean-Yves Berchet *Jaune banane, rouge sang* (L'Incertin éditeur) s'offre le palace. "*De faux amiraux japonais circulaient souplement sur la pelouse moelleuse, apportant sur des plateaux des cocktails colorés, des kiss-me-quick* et autres fuck-me-hard. Il y avait des bruits de glaçons contre les verres, et de loin en loin un aboiement de coyote rappelait qu'au-delà du cercle d'herbe émeraude, la nuit était pleine de glissements furtifs et de meurtres étouffés. Cela sentait le fric, la baise et le désert.*"

Le routard est un être plein d'histoires, de mots rares et de métaphores. Il se relie à d'autres voyageurs, avant lui, à ch'val et en voiture. Hervé Prudon, auteur de *Nadine Mouque* (Série noire), fut l'un de ces fameux routeurs des



années 70. A Saint-Brieuc, un soir, il se ressouvint pour moi du 43^e Chorus du Kerouac de *Mexico-City blues* (10/18): "Bob de Mexico-City/J'ai le huck bop/J'ai le fugle moque/J'ai le chiri chiribim/bitchy bitchy bitchy/batch batch." Il se souvenait du grand Jack, Prudon, qu'il récitait à Calcutta en duo avec sa copine Betty Boop. Cet écrivain, qui n'aime pas le hip-hop, pense toujours que le voyage, les couleurs du monde et la poésie de Jack Kerouac sont les plus belles choses qui soient données à l'homme.

La route, notre route peut se faire catin, enfer du Nord et Golgotha. Les forçats de la route se croisent sur les lacets des sommets, sur les deux hémisphères. A bicyclette. Charles-Albert Cingria, un Suisse dont l'œuvre complète (L'Âge d'homme) compte parmi la plus délicate de la langue française, osa, amoureux des costumes arabes, du jazz et du vélo, écrire ceci, à propos de la route: "Bientôt après, le bitume recommence. Il est exquis." Louis Nucéra, qui consacre un bel ouvrage "au roi René", le légendaire champion René Vietto (Le Comptoir éditions), a le bon goût de citer Beckett et son Molloy :

"On aurait cru les freins serrés à bloc. Et me sentant soudain envahi d'une grande fatigue, malgré l'heure qui était celle de ma vitalité maxima, je rejetai la bicyclette dans le buisson et me couchai par terre."



La route, notre planète. La route avec Jim Harrison, Panaït Istrati, Jacques Meunier, Nicolas Bouvier, Bruce Chatwin devisant très sérieusement dans le bush australien avec son copain Salman Rushdie.



La route, notre avenir. En désespoir de cause.

"Lâchez tout/Lâchez votre femme, votre maîtresse/Lâchez vos espérances et vos craintes/Semez vos enfants au coin d'un bois/Lâchez la proie pour l'ombre/Lâchez au besoin une vie aisée/Ce qu'on vous donne pour une situation d'avenir/Partez sur les routes." André Breton, 1922.

* 1 verre de Pernod, 1 cuillerée de sirop de sucre, 1 cuillerée de curaçao, 3 traits d'angustura, eau gazeuse.

ALAIN DUGRAND

Alain Dugrand, romancier, publie début septembre *la Baie des singes*, aux Éditions Grasset.

© Fred Mayer/Magnum



LA DOUCE EXISTENCE DU VOYAGEUR CONTEMPORAIN -



TIENS, CETTE TÊTE,
C'EST ELLE, LA
VOISINE -



SAUPER PÉNIBLE, DE BAI-
GNER DANS SON JAS, HEIN ?



BEUHH,
SAUPER PÉNIBLE,
Ouais.

AVEC MON BON VIEUX SOLEX,
FINI CE GENRE D'EMBROUILLE -



CIAO, CAMARADE
ESCARPOTI



SOUVENIRS, SOUVENIRS - 1980, JE
PASSÉ EN TERMINALE C, LE MACHIN OÙ
ON PRATIQUE LES MATHS, LA PHYSIQUE
ET L'ENNUI PRÈS DE 40H LA SEMAINE.

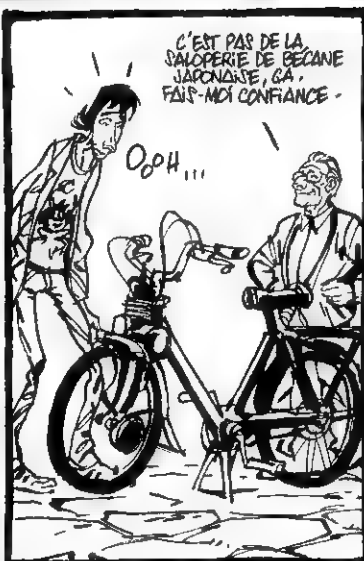
BREF, JE SUIS LA FIERTÉ DE MON PAPY PATERNEL
PATISSIER -



J'AI DÉCIDÉ
DE T'OFFRIR
!!!



LES
MOYENS DE
TON INDE-
PENDANCE



C'EST PAS DE LA
SALOPERIE DE BÉCANE
JAPONAISE, GA,
FAIS-MOI CONFIANCE -

Ouh...

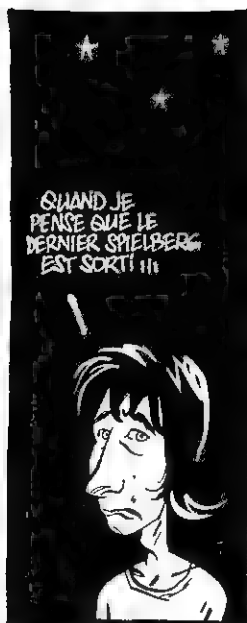
PATRIOTE ET ORGUEILLEUX, MON PAPY EST FIER
DE CONTRIBUER À LA SURVIE DU PROLÉTARIAT
FRANÇAIS -

DANS MES MEILLEURS RÊVES D'ADOLESCENT MOTORISÉ, JE ME VOYAIS PLUTÔT COMME ÇA !!!

POURTANT, INCLITE DE SE CACHER LA VÉRITÉ, SUR MON SOLEX, JE SUIS PUREMENT BROTESQUE.

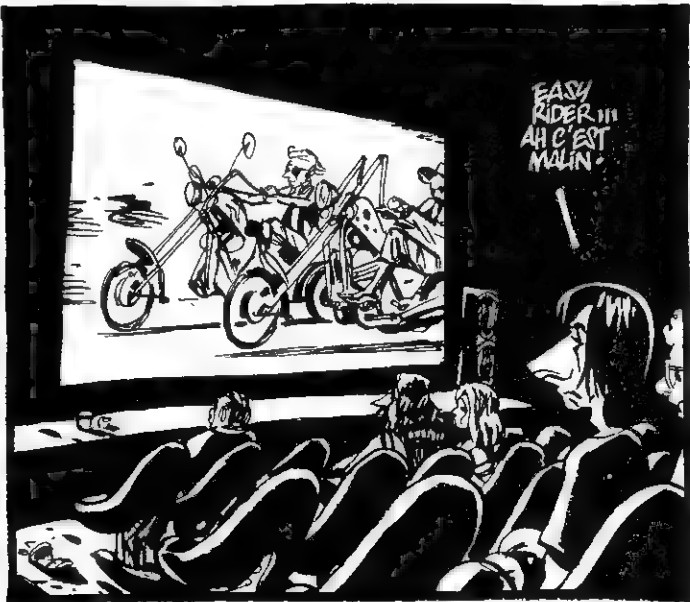
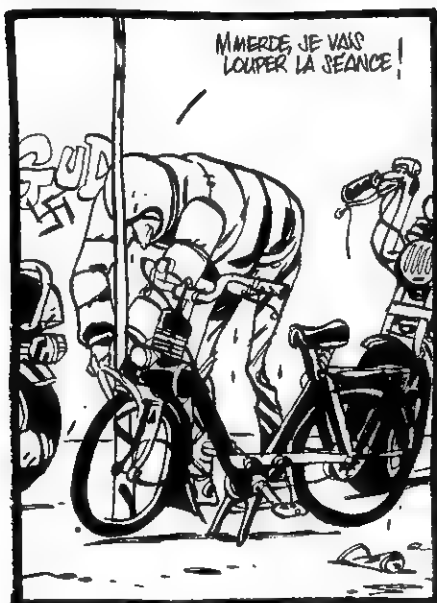
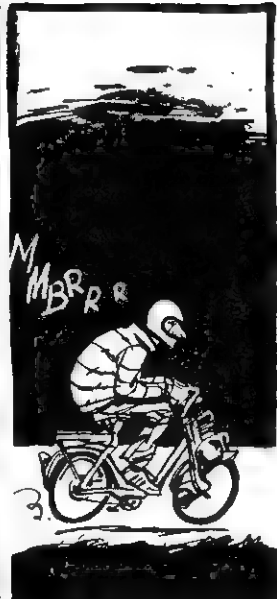


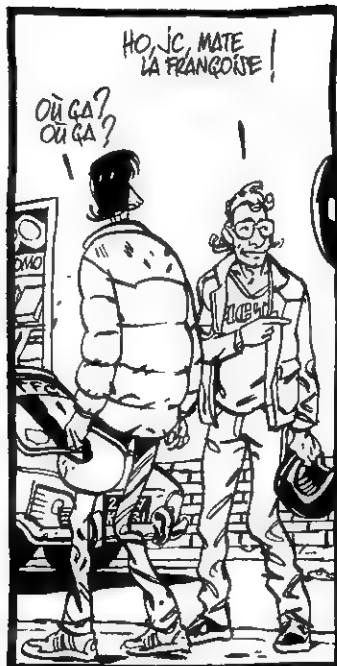
ET PUIS CETTE ANNÉE-LÀ, TOUS LES JEUNES COMME MON ÂGE ROULENT EN YAMAHA 125.



UN PARADIS POUR LES CRANITHOLOGUES ET LES AMOUREUX DE LA NATURE !!!

UN CAUCHEMAR POUR LES ADOLÉSSENTS CINÉPHILES ET BIBLIOPHILES.







1981 - JE DÉCROCHE VAILLAMMENT MON
BACC C, À MON GRAND ROULAGEMENT—
FINI, LOGARITHMES ET PROBABILITÉS—ET
POUR LA FIERTÉ DE TOUTE LA FAMILLE -



J'AI DÉCIDÉ
DE T'OFFRIR
!!!



LES MOMENTS
DE TON
INDÉPENDANCE -

EEHHH



ELLE A PLUS DE VINGT
ANS MAIS ELLE EST COMME
NEUVE, LA BOUGRESSPE !

G!

CETTE ANNÉE-LÀ, TOUS LES JEUNES GENS MAHEUR
ROULENT EN RENAULT 5 OU EN PEUGEOT 104 -



TOUT BIEN CONSIDÉRÉ, JE CROIS QUE J'AI EN HORREUR TOUT CE QUI ROULE -

Go, Johnny go, go!

Beaucoup d'espoir, de spontanéité et de naïveté : le bout de chemin accompli avec la génération routarde aura été, pour la musique, une histoire bien sympathique.

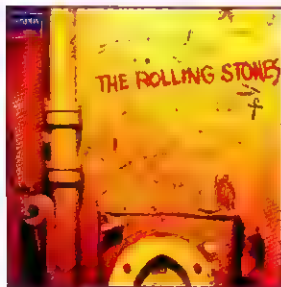
La foule est dense, dès les années soixante, sur la bande-son de la route. Et quand bien même il n'y aurait eu alors, parmi les nouveaux vagabonds de l'Occident, ni radio pour l'écouter ni instruments pour la jouer, la musique aurait tout de même été là, enkystée dans les têtes, omniprésente. Une musique bien à l'image des humeurs et des pulsions d'une génération presque surprise de se découvrir tant de prédisposition pour l'émancipation, tant de goût pour la liberté. Dépenaillée et forte en gueule. Provocatrice et libertaire. Américaine et rock.

Il y a bien eu quelques signes avant-coureurs, dès les prémices de cette décennie de toutes les ruptures. Là-bas dans le Sud, sur fond de *duck-walk* et de phrases hachées, un obscur musicien black en mal de légende s'est mis à scander *Go, Johnny, go, go*, à raconter la 66, l'éternelle route de l'Ouest. Puis sont venus, avec l'éclaireur Dylan, les premiers *protest-songs*, quelque chose comme un appel d'air frais. Mais c'est à compter du tournant des années soixante que le paysage se transforme vraiment.

Dans les rizières vietnamiennes, l'Amérique est entrée en guerre. À San Francisco, sur les hauteurs de Haight Ashbury, quelques communautés éparses de chevelus réfractaires à tous les embrigadements inventent le Flower Power. Confrontation. Aspirations. Libération. Chanteurs et musiciens, ceux de la côte Ouest surtout, vont progressivement exprimer, canaliser, décupler les aspirations identitaires de ces tribus de *freaks* en rupture de modèles et de valeurs. Ce sont les premiers pas du Jefferson Airplane, Sonny and Cher, hippies tendance

propre. Sur l'émblématique *Highway 61 Revisited*, Dylan, toujours en avance d'une révolte, lâche son *Like a Rolling Stone*. Même les lointains Anglais, dans leur île pleine de fog, font écho au mouvement. Dès 65, dans *My Generation*, Roger Daltrey et les Who bégaiant leur célèbre *Hope I Die 'fore I Get Old* et Jagger, lippe en avant sur fond de fuzz-box, sussure *I Can't Get No Satisfaction*. À partir de 1967, la vague déferle. Tous ceux qui vont bâtir, intentionnellement ou tout simplement parce qu'ils se sont trouvés au bon endroit au bon moment, ce qui deviendra le fond sonore de l'univers de la route, font entendre leur voix. Hendrix (*Hey Joe*), les Doors (*Light My Fire*), Canned Heat (*On The Road Again*), Joplin (*Cheap Thrills*), Steppenwolf (*Born To Be Wild*), etc. Le premier véritable point d'orgue de l'affaire étant, évidemment, Woodstock. Car entre temps, le contexte ambiant s'est nettement durci. Mai 68 est passé par là et, aux États-Unis, la question du conflit vietnamien cristallise des oppositions de plus en plus radicales et violentes.

Pour toute une frange de cette génération éruptive, il est temps de partir, physiquement. Partir ailleurs parce qu'ici est devenu intenable, invivable. Errer. Voir le monde. Tâcher de vivre sous des cieux plus cléments ce *peace and love* dont l'Amérique profonde ne veut pour rien au monde. Woodstock, en 1969, sera la première grande balise de cette transhumance lysergique en chemises à fleurs. Elle ne s'arrêtera pas aux frontières américaines. Car c'est aussi l'époque où l'on redécouvre l'Orient. La spiritualité, l'anti-matérialisme, toute une bimbelerie proto-new age dont les musiciens n'ont pas été les derniers à montrer la





voie. Avant de se séparer, les Beatles s'affichent en Inde avec un gourou, le Maharishi Mahesh Yogi ; avant son accident de piscine, Brian Jones bassine les Stones pour que le sitar gagne ses galons d'instrument rock ; et George Harrison, dès sa première envolée solo (*My Sweet Lord*), se répand en "Hare Krishna". Bref, le terrain est mûr pour qu'on se bouscule sur les chemins de Katmandou.

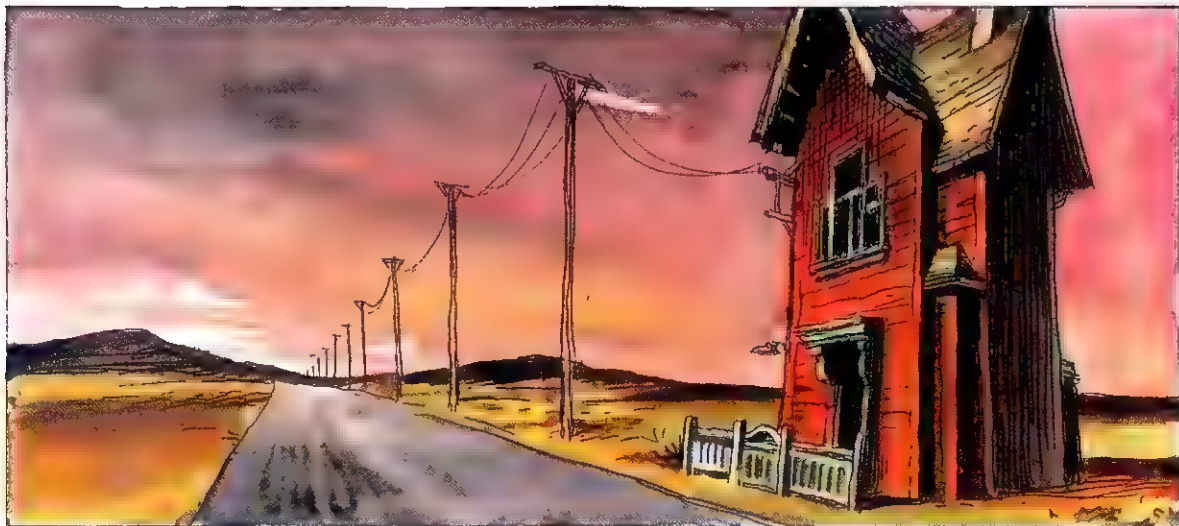
L'époque de gravité désormais déplacé vers le Levant, le rêve de la route connaîtra encore quelques belles années. Et s'accompagnera de quelques grands moments de bravoure musicaux, y compris dans des pays comme la France (*Y'a une route ou Il voyage en solitaire*, de Gérard Manset). Mais bientôt, le rêve se délite. Les *freaks* flippent, rattrapés par l'Histoire. Eux qui se seraient tellement vus méditant pour l'éternité dans un ashram se retrouvent junkies échoués dans le bazar de Peshawar ou, comme le dit Jagger dans *Sympathy for The Devil*, "morts avant d'avoir atteint Bombay". Et si le bout de la route n'était qu'un cul-de-sac ?

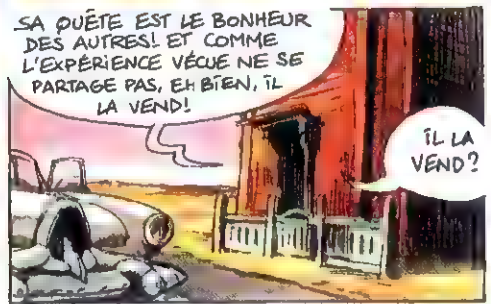
L'nous que et ceux qui la font, bien sûr, ont survécu. Enfin, la plupart. Beaucoup d'espoir, de spontanéité et de naïveté en moins. Le bout de chemin accompli avec la génération routarde aura été, au moins, une histoire assez sympathique. C'est un peu celle de l'œuf et de la poule. La musique, ce qu'elle véhiculait alors d'aspirations nomades, a-t-elle été l'un des déclencheurs d'un fantasme collectif d'itinérance et de vagabondage fraternel ? Ou n'a-t-elle fait que transcrire, à chaud, la pulsion d'une époque, donner une forme audible à un désir d'évasion préexistant ? Question probablement superflue, réflexe d'archiviste. Ce que nous décrit, plus prosaïquement, cette histoire, c'est une relation qui doit bien peu à l'analyse et beaucoup à l'instinct : en tout amateur de bonnes vibrations, il y a un *Roadrunner* qui sommeille.

Nicolas FINET

Petite discographie sélective

- Chuck Berry : *Rockin' At the Hops*
- Bob Dylan : *Highway 61 Revisited*
- Jefferson Airplane : *Volunteers*
- Grateful Dead : *Aoxomoxoa*
- The Who : *My Generation*, *Sellout*
- Jimi Hendrix : *Are You Experienced ?*
- Janis Joplin/Big Brother And The Holding Company : *Cheap Thrills*
- The Doors : *The Doors*
- Steppenwolf : *Live*
- Gérard Manset : *Manset*
- Canned Heat : *Hooker'n heat*
- Rolling Stones : *Beggars Banquet*
- George Harrison : *All Things Must Pass*
- Collectif : *Woodstock*
- Santana : *Abraxas*





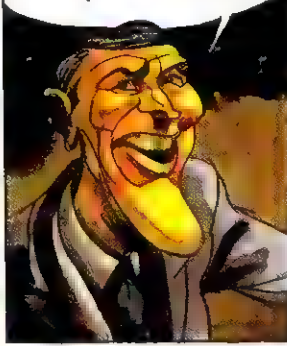
CE N'EST PAS UN ARGUMENT
VALABLE POUR NE PAS ACHETER.
C'EST PRÉCISÉMENT LA QUALITÉ
DE CE PRODUIT: N'AVOIR
AUCUNE UTILITÉ!...



ET JE VAIS VOUS FAIRE
UNE CONFIDENCE:
C'EST INATTAQUABLE!
LE PRODUIT RÊVE
POUR UN VENDEUR-
REPRÉSENTANT-
PLACIER! DE PLUS
INUSABLE!!



JE VOUS VENDS L'ACTE
D'ACHETER! IL N'Y A PAS
COMMERCE PLUS HONNÊTE!
ET À CETTE ÉPOQUE OÙ TOUT
S'ACHÈTE: JE NE PRÉTENDS
PAS VOUS VENDRE AUTRE
CHOSE QUE VOUS-MÊME!

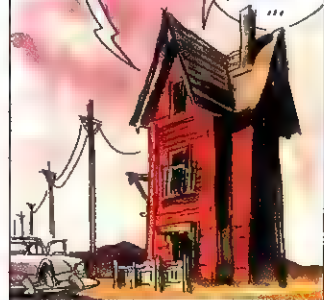


VOUS METTREZ CE QUE
VOUS VOUDREZ DANS CES
FLACONS! CE SONT VOS
RÊVES! VOUS AVEZ DE
L'ESTIME POUR VOUS-MÊME!
QUEL PRIX DONNERIEZ-
VOUS POUR VÔTRE SAUT?



UN PEU DE
COURAGE!
PLUS VOUS
PAYEREZ ET
PLUS VOUS
SOUSHAITEREZ
EN AVOIR
POUR VÔTRE
ARGENT!

JE...
JE SAIS
PAS...
J'AI PLUS
QUE
DEUX CENTS
FRANCS
...



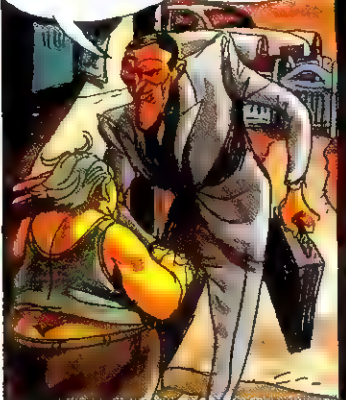
DEUX CENTS FRANCS
C'EST MINCE! NOTRE
ENTREPRISE A DES
FRAIS! ...

C'EST
MES
AULOCS

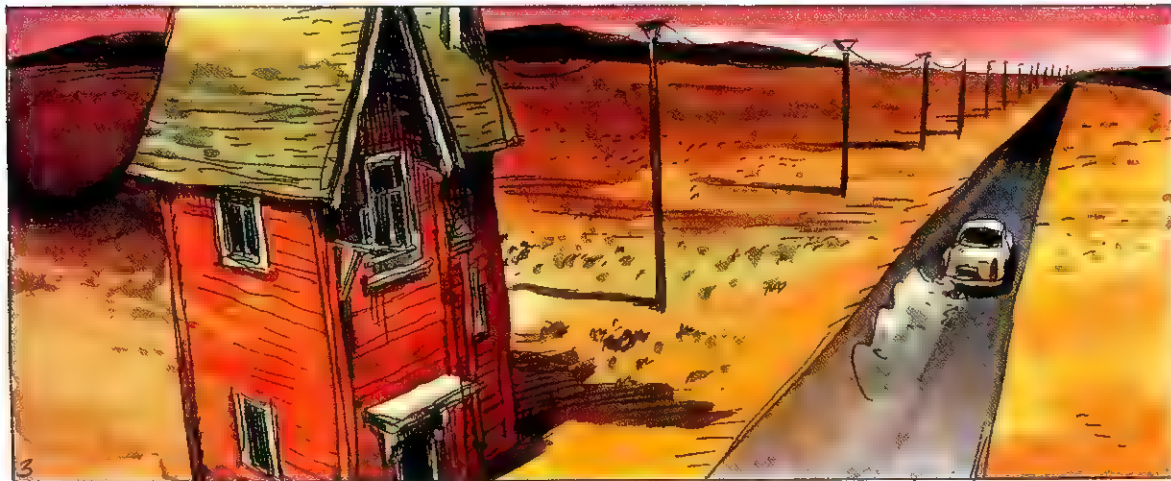
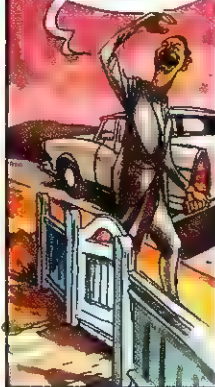


PENSEZ!
SE DÉPLACER
POUR RIEN!

ET PUIS L'EMBALLAGE REVIENT
PLUS CHER QUE LE CONTENU!
C'EST UNE ABERRATION QUI
CÔUTE! ENFIN!... MA PART EST
FAITE! JE NE PEUX PLUS RIEN
POUR VOUS!...



LAISSEZ-MOI VOUS DIRE
QUE VOUS AVEZ UNE
BIEN PIÈTRE OPINION
DE VOUS-MÊME!
JEAN-EDWARD VOUS
SOUSHAITE BONNE
ROUTE!



ROAD MOVIES

Voyageur en chambre obscure

Il y a plus de 300 ans, nous commençâmes à traverser l'Atlantique pour nous installer sur de nouveaux rivages. A chaque génération plus nombreux et pénétrant plus loin dans les terres, pendant que se faisait jour l'idée que ces côtes boisées étaient celles d'un continent. Quelque chose qui n'a pas de fin, une île dont l'autre extrémité est aussi inaccessible que l'est, pour un Breton, la péninsule du Kamtchatka. Il n'y avait comme limite que ce qu'au-delà du fleuve on appelait encore "le grand désert américain".

Je dis nous car, s'il existe une Amérique, les Américains, bien sûr, n'existent pas. N'existent que des immigrants européens qui firent peu à peu place nette de quelques natifs, eux-mêmes immigrés d'Asie il y a nettement plus longtemps. Je dis nous aussi parce qu'à l'avant-garde de ces errants il y avait presque toujours deux ou trois Français bien de chez nous, au point que lorsqu'un Anglo-Saxon arrivait au contact d'une nouvelle tribu, c'était pour



apprendre qu'elle avait déjà reçu la visite de l'un d'eux, jésuite, commerçant en peaux ou coureur des bois ; au point que le mot "voyageur" fit un temps partie du vocabulaire anglo-américain. Et nous avançons ainsi d'étape en étape, plusieurs fois par vie, juste pour avancer, pour voir ce qu'il y avait derrière les prochaines collines.

Jusqu'à ce que quelques légendes espagnoles deviennent réalité, que l'on découvre de l'or sur les rives d'un autre océan et se fasse à la pensée que ce voyage, finalement, avait une fin.

Ainsi, en 1848, à l'heure où ceux restés à la maison se débarrassaient des derniers vestiges du féodalisme, et

bien avant que le Nouveau Continent soit peuplé d'un océan à l'autre, mourut le rêve américain. (Nous tentâmes d'ailleurs aussitôt de lui en substituer un autre, consistant à devenir millionnaire en ramassant des épingles. Il fallut cent ans pour comprendre qu'il s'agissait d'une supercherie.)

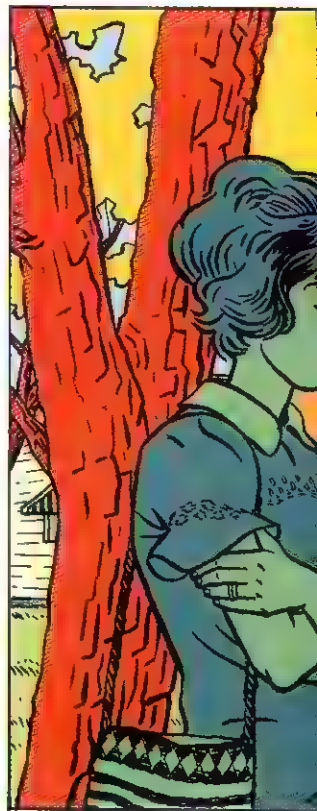
Je dis nous, enfin, parce que j'aimerais que ceux que, ici, fascine toujours ce rêve, ne le ressentent pas, avec culpabilité, comme la fascination pour une culture étrangère. Il s'agit bien d'un pan perdu de notre propre culture, dont nous sommes orphelins, comme nous le sommes de nos grands-oncles, qui sont partis, et non de nos grands-

pères, qui sont restés. Au début des années 60, bien après que la frontière eut disparu, John Kennedy, dans un discours historique, fit semblant de s'en apercevoir, mais annonça en avoir trouvé une toute nouvelle, là-haut dans l'espace. Merci, Jack, mais, sauf pour quelques dizaines de futurs cosmonautes, cela nous faisait une belle jambe, surtout si l'on compare le prix d'un chariot bâché à celui d'une capsule Apollo. Question rêve et frontière, le commun des mortels était donc invité à se rabattre sur la télévision. Parallèlement, entérinant la constatation de JFK, le cinéma américain cessa presque instantanément de produire des westerns, genre auquel *les 7 Mercenaires* et Sergio Leone venaient de porter des coups mortels. Le choc fut rude pour le 7^e art, brutalement privé de son unique genre essentiellement métaphysique.

Alors, après la fin du western Presque au même moment surgirent, marginalement, de rares films qui ne constituaient pas vraiment un genre, mais plutôt une sous-jacence toujours prête à émerger. Ce qu'elle fit avec constance durant une brève décennie, et qu'elle continue à

faire, plus sporadiquement mais avec persistance, jusqu'à maintenant. *Le road-movie n'était pas un genre parce qu'il ne s'en créait pas, il y avait pas.* Il fut abouti dès sa naissance. Il ne remplaça pas le western mais le prolongea. Le western, même s'il était constamment sous-tendu par les notions d'espace, de destin et de liberté, décrivait d'abord, avec un constant souci d'éthique, les rapports sociaux dans une civilisation en pleine émergence où tout était encore possible.

Les héros du road-movie, conducteurs au pied de plomb, serveuses de café toujours prêtes à rendre leur tablier, marginaux à l'innocence perdue, sont condamnés à rebondir comme des balles de ping-pong sur ce qui reste du grand désert américain, entre les pôles urbains d'est et d'ouest, entre le rêve et le constat de son échec. Les titres des films le disent bien (voir en annexe) : *la liberté n'est que sur la route*, elle s'arrête là où finit l'errance. Il n'est peut-être pas inutile de résumer le scénario d'un de ses archétypes, *The Vanishing*

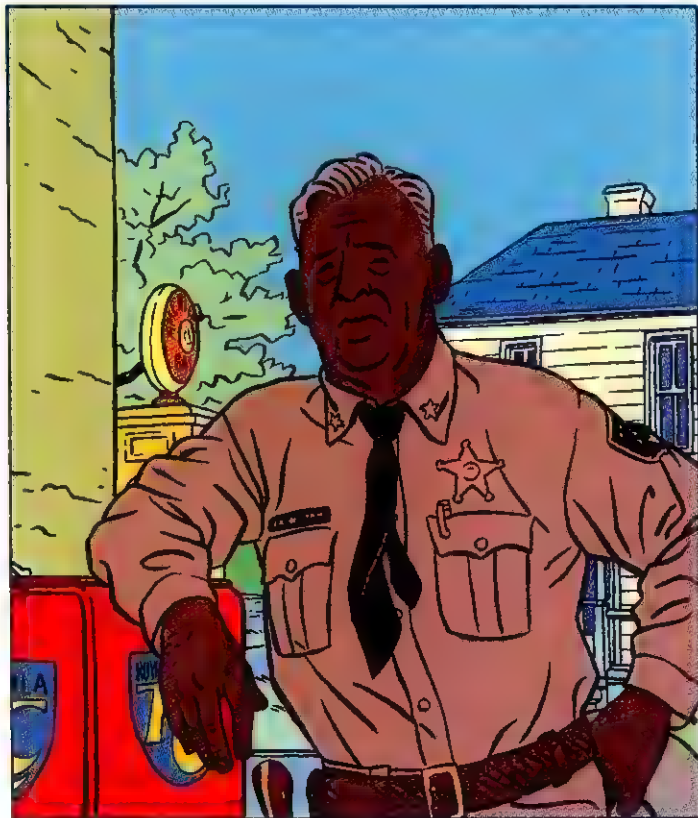
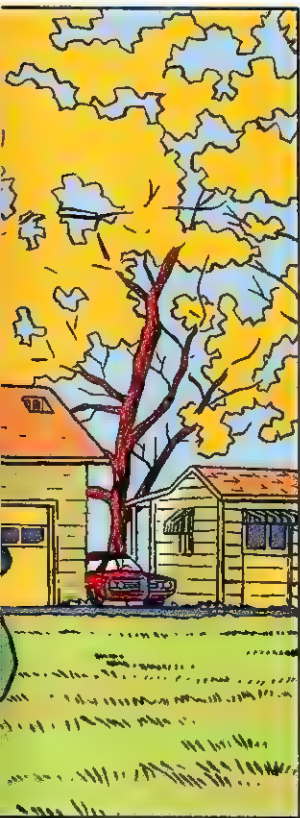


Point : un homme doit convoier une voiture de sport entre Denver et San Francisco, en un temps record. Il prend la route après avoir avalé quelques amphétamines, refuse d'obtempérer au premier flic qui tente de l'arrêter pour excès de vitesse et a bientôt aux trousses toute la police routière. Fongant droit devant lui et averti des mouvements de ses poursuivants par un disc-jockey aveugle qui en fait bientôt un héros populaire, il finit, après quelques étranges rencontres, par se jeter volontairement, à pleine vitesse, sur le barrage des bulldozers dressé sur sa route.

Dans la confusion de ces personnages il y a un désespoir, qui est aussi celui des amoureux de ces films. On peut le dire autrement, mais moi je le dis comme cela : il y a le deuil de ne pas avoir été là au début de l'aventure ; à l'instant où dans cet espace neuf et infini prenait corps ce rêve de liberté qui ne put finalement s'accomplir qu'en niant celle dont un autre peuple, sur cette même terre et comme un modèle, avait fait sa raison d'être. Si l'on considère que la poursuite de ce rêve – et les conflits qui en ont résulté par-

tout dans le monde – nous a occupés, nous autres visages pâles, depuis deux siècles, il n'est pas étonnant que – fussions-nous natifs de Bécon-les-Bruyères – le road-movie nous soit si parlant.

Fin 1969, je sortais d'user mes fonds de culotte sur les bancs d'une école de cinéma, en compagnie, entre autres, d'un jeune Californien. Celui-ci venait de décrocher un poste de lecteur au bureau parisien de la Columbia, où aboutissaient, Dieu sait pourquoi, des scripts qui n'auraient jamais dû franchir l'océan. C'est ainsi que nous lûmes un jour celui de *Two-Lane Blacktop*, de Monte Hellman, auquel à vrai dire je ne compris pas grand-chose sans les images. Mais ayant tout juste découvert les deux étonnants westerns de Hellman, je compris qu'il s'agirait de quelque chose de grand. (Je devais voir le film beaucoup plus tard, avec la fierté d'avoir éventuellement favorisé sa mise en chantier.) Peu après je découvrais *The Vanishing Point* et le road-movie. **Tout s'éclaircit.** Il n'y avait plus de westerns (Clint Eastwood étant encore bloqué au sud de l'Espagne), mais maintenant il y aurait





toujours ÇA. La lecture de ce script serait le plus près que j'approcherais d'Hollywood. Comment pourrais-je jamais faire des films comme ceux-ci, moi dont le grand-père n'était pas parti ? Des années après, et sans caméra, j'eus pourtant l'expérience la plus voisine possible du road-movie. Je traversai un continent. Un tout petit continent, 200 kilomètres de large (virages non comptés), mais où souffle l'esprit aussi intensément que le vent sur les hautes plaines du Kansas. De Howth (comté de Dublin) à Carna (comté de Galway), je roulai, de vertes prairies à l'image de l'homme, vers des étendues toujours plus vastes et désolées, faisant halte en des endroits qui n'étaient que cela, des haltes, jusqu'à ce que j'arrive à une presqu'île dans l'océan sur lequel le soleil descendait. **Je bus une bière dans un bar chaleureux doté d'un billard.** où pénétraient de temps à autre des personnages sortis d'on ne sait où, car il n'y avait ni village ni maison aussi loin que portait le regard. Puis j'obliquai au nord, vers ce qui sur la carte était une ville, et, arrivé sur place, rien qu'un carrefour, avec une station-service, un hôtel fermé et la reproduction du cottage de *l'Homme tranquille*, symbole de la réconciliation de l'Irlande avec ses exilés. Je passai la nuit un peu plus loin, dans l'unique chambre d'hôtes d'une maison isolée, aux murs tapissés de photos de Jean XXIII, et elle aussi située – est-il besoin de le dire – au milieu de nulle part. Ma fiancée était malade et pleurait tout en marchant sur la route, mes enfants n'osaient pas utiliser la salle de bains, et nous étions libres, plus libres que nous ne le serions jamais.

TED BENOÎT

Auteur de bandes dessinées (*Berceuse électrique*, *Cité Lumière*, Ed. Castermant). Ted Benoit vient de dessiner sur un scénario de Jean Van Hamme un nouveau Blake et Mortimer (Jacobs), *L'affaire Francis Blake*.

Points de repères

Livres, films annonciateurs ou typiques du genre, de sa lettre ou de son esprit. Sélection toute personnelle et non exhaustive.

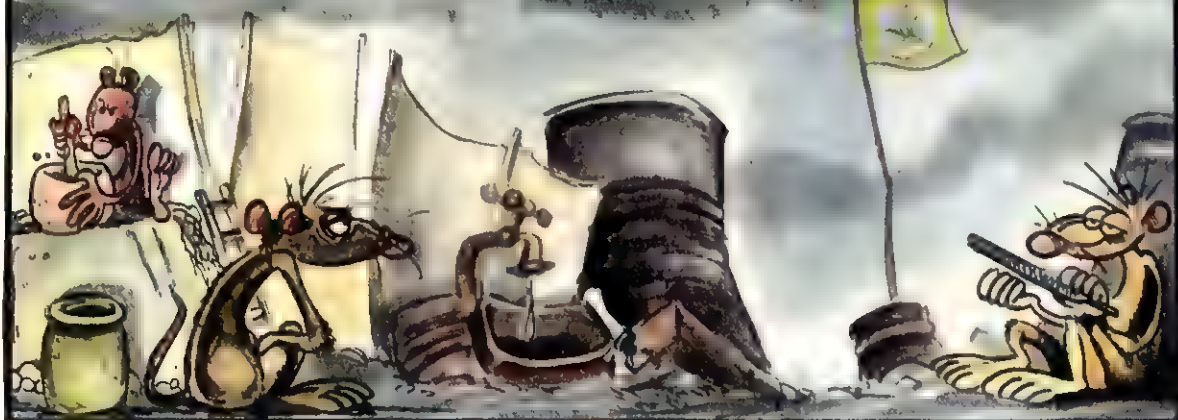
- Les Raisins de la colère, roman de John Steinbeck (1939)
- High Sierra, roman de William Riley Burnett (1940)
- Lonely are the Brave (Seuls sont les indomptés), western moderne de David Miller (1962).
- Easy Rider, film de Dennis Hopper (1969)
- Ride in the Whirlwind (l'Ouragan de la vengeance), western de Monte Hellman (1969)
- The Vanishing Point (Point limite zéro), film de Richard Sarafian (1971)
- Two-Lane Blacktop (Macadam à deux voies), film de Monte Hellman (1971)
- Dirty Mary Crazy Larry (Larry le dingue et Mary la garce), film de John Hough (1974)
- Thunderbolt and Lightfoot (le Canardeur), film de Michael Cimino (1974)
- Badlands (la Ballade sauvage), film de Terence Malik (1974)
- Sugarland Express, film de Steven Spielberg (1974)
- A Piece of my Heart (Une mort secrète), roman de Richard Ford (1976)
- Honky Tonk Man, film de Clint Eastwood, 1982
- Great Plains, essai de Ian Frazier (1989)
- Plus nombreux films de Wim Wenders.
- Thelma et Louise de Ridley Scott.
- Jusqu'à Tandem de Patrice Leconte.
- le Plein de super d'Alain Cavalier, etc.





P'TIT LUC LA FUITE

MA VIE FEUTRÉE SEMBLAIT FIXÉE DANS LA SÉCURITÉ DOUVILLETTE
D'UN TERRITOIRE MILLE FOIS EXPLORÉ ET RECONNU



MAIS IL Y AVAIT TOUJOURS CE MYSTÈRE,
LÀ-BAS, À L'HORIZON... LE FASCINANT
SÉCRET DE L'INCONNU...



PUIS, UN JOUR, L'APPEL
DEVINT PLUS FORT QUE
TOUT ; L'INCONNU
POUVAIT-ELLE SE RÉ-
SOUTENIR ET ME REJOIN-
DRE DANS LE RECONNU ?



POUVAIT-ELLE SE RELOGER TOUT
ENTIÈRE DANS MON ÉDIFICE PER-
SONNEL ? IL FALLAIT QUE JE SACHE



L'HORIZON, DE LOIN, ON CROIT TOUJOURS Y ARRIVER PEINARD



MAIS DE PRÈS C'EST À CHAQUE FOIS LA MÊME DÉSLILLUSION...



CHACUN POINT DE FUITE
EN CACHE UN AUTRE AUSSI
LOINTAIN ET MYSTÉRIEUX
MAIS TOUJOURS APPA-
REMMENT ACCESSIBLE



APRÈS, C'EST
RECONNAÎSSONS-LE,
COMME UNE
ESCALADE FATALE



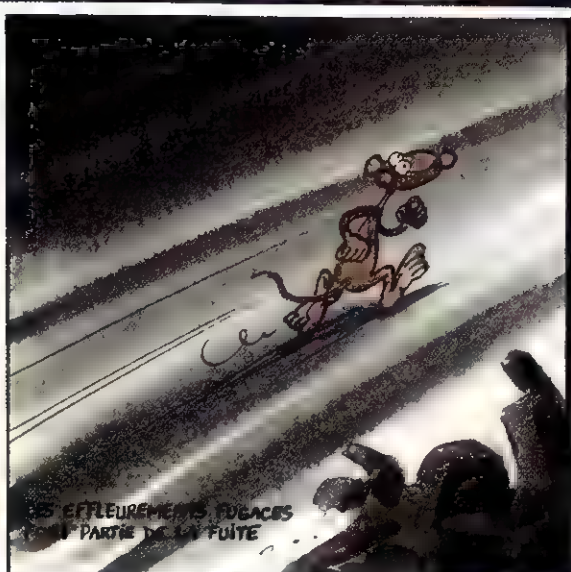
CHACUN SOMMET VAINCU
DÉBOUCHE SUR UNE AUTRE
INVITATION ENCORE PLUS
IRRÉPRESSIBLE



CETTE FRÉNÉSIE IMPULSIVE S'APPARENTE TRÈS VITE À UNE FUITE ABSURDE



UNE FUGUE PONCTUÉE DE RENCONTRES TELLEMENT
ÉPHÉMÈRES QU'ELLES NE DEVRAIENT PAS
S'APPELER RENCONTRES



DES EFFLEUREMENTS TUGACES
EN PARTIE DE LA FUITE

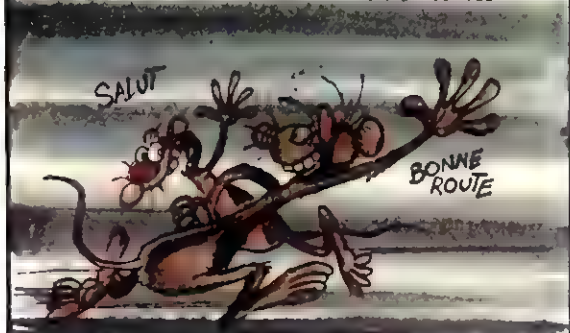
LA FUITE DEVIENT VÔTE MAISON DE VIVRE



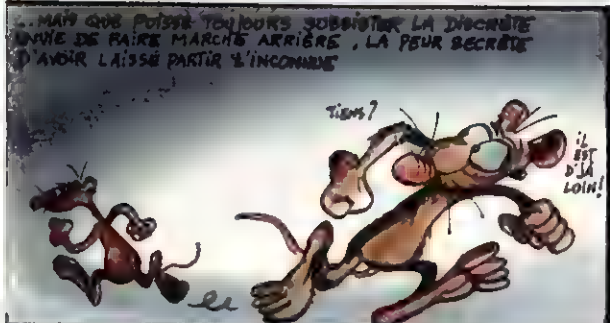
LES SENSATIONS GROISSÉES N'EXISTENT QUE
PAR LE MYSTÈRE DE L'INCONNUE QUI LES HABITE



EN TOUT DOMAINE L'EFFLEUREMENT
DANS LA FUITE SOIT CONVERTI EN RÉGIE ABSOLUE...



..MAIS QUE POISSE TOUJOURS SOBBIETER LA DISCRÈTE
DÉVIE DE FAIRE MARCHÉ ARRIÈRE, LA PEUR SECRÈTE
D'AVOIR LAISSÉ PARTIR L'INCONNUE



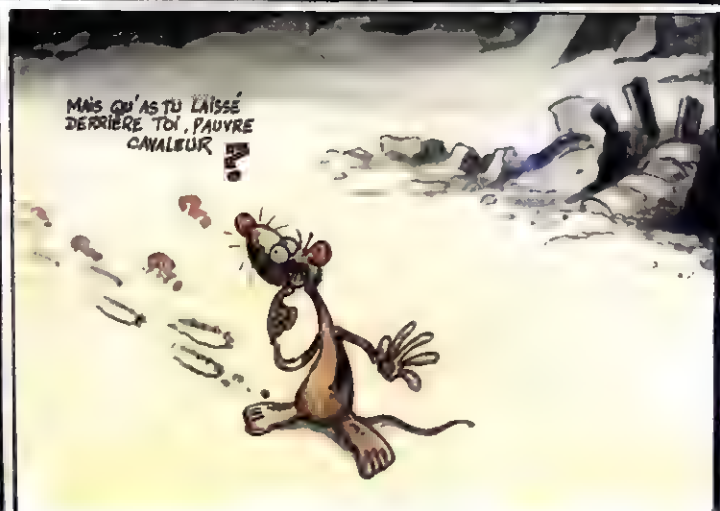
C'EST CE PRINCIPE QUI SOBLIME L'IMPORTANCE DES INCONNUES FROLÉES...



UN MOMENT D'ÉCART
RISQUERAIT DE DÉCOMPOSER
CETTE MAGIE FRAGILE EN
NOUVELLES PETITES PARCELLES
EXPLOREES ET RECONNUES



MAIS QU'AS-TU LAISSÉ
DERRIÈRE TOI, PAUVRE
CAVALEUR



TROP TARD... LÀ DERRIÈRE C'EST TROP LOIN...
CES HORIZONS INVERSÉS SENTENT LE PIÈGE...
IL FAUT ALLER DE L'AVANT... TOUJOURS...



MAIS POUR QU'ITE PRENAIS-TU, PAUVRE CRÉTIN PRÉTENTIEUX ?



TU CROYAIS
DU MONDE

CONVERTIR TON ÉQUATION
EN UNE LIGNE DROITE INFINIE,
ET TU DÉCOUVRES LA SURPRISE
DE LA COURBE



NON ? ? !

L'IRRÉMÉDIABLE FUIE EN AVANT
NE RAMÈNERAIT FINALEMENT
QU'AU POINT DE DÉPART ?



C'EST
PAS POSSIB' !!

CH
SI

HAHAHA
QU'EST-CE QUE
TU CROYAIS,
PETIT CONNARD ?
AVOUE QUE C'ÉTAIT
ÇA TON DÉSIR
SECRÉT...
ALLEZ !
AVOUE !

CH'ÂIS
PU...
SÉRIEUX ;
CH'ÂIS PU !

LA FUIE
ABSOLUE
N'EST
JOUABLE
QU'APRÈS UNE
RUPTURE
TOTALE AVEC
LA CASE DÉPART...
TU AS
TRICHÉ
DEPUIS
LE DÉBUT !
MAINTENANT T'AS
PLUTÔT L'AIR CON ;
C'EST BIEN
FAIT POUR TA
GUEULE !



MAIS OUI ! BIEN SÛR !!

TOUT N'ÉTAIT QUESTION QUE DE RAPPORTS
TRUQUÉS ENTRE L'ESPRIT ET LE CORPS...
POUR ATTEINDRE ENFIN LA VRAIE LIGNE
DROITE, IL SUFFIT D'ATTENDRE...

C'EST PAR LÀ
QUE JE PARTAIS...
PAR EN
HAUT...

ON M'LA FIN
PU À MOI !

LE VIDE INFINI
C'EST EN HAUT !



Philippe 6-96

Profession : écrivain-macadam

Sur la route de Kerouac, livre mythique, symbole et manifeste de la liberté, a ouvert la voie à toute une génération d'écrivains qui ont cru au mythe du Grand Vagabond, de l'extase initiatique entre mescal et marijuana. Aujourd'hui, Kerouac, si beau sur les clichés lorsqu'il caresse l'épaule de Neal Cassidy, est célébré partout, sans cesse, faisant oublier qu'il n'était pas seul dans les années cinquante à rendre le bus poétique, transformer le Mexique en terre promise, faire du mot beatnik un véritable sésame culturel. Ginsberg, Burroughs ou le trop oublié Bob Kaufman ont eu leur part. Mais sans doute font-ils moins propres que le très photogénique Jack K...

Or, le voyage, l'Eden tant rêvé, toujours plus loin, toujours plus beau, ailleurs, reste un thème permanent dans la littérature américaine. Des vagabonds des années trente attrapant n'importe quel train pour n'importe quelle destination aux vétérans du Viêt-nam, bouffés jusqu'à l'os par des souvenirs de napalm et de rizières sanglantes. Des œuvres majeures comme *la Rue chaude* de Nelson Algren, écrite au début des années soixante, donnent le ton. En pleine dépression, Dove Linkhorn est fasciné par les vagabonds du rail. Débarquant à La Nouvelle Orléans, il veut lui aussi tâter de la combine et devenir le débrouillard numéro un. Algren raconte une Amérique des petits boulots, des petits escrocs, des petits espoirs, avec une rage burlesque et totalement déprimante. Mais selon lui, la route ne mène nulle part, sinon à la déchéance pour ceux qui n'ont pas les reins assez solides. Se débrouiller n'importe où avec n'importe quoi, saisir l'oc-

casion pour s'en aller ensuite un peu plus loin, c'est aussi le point de départ d'un des romans de James Cain, *le Facteur sonne toujours deux fois*. Son héros, le pauvre Frank Chambers, n'est jamais qu'un mécano d'occasion, vendant son savoir-faire et sa sueur au plus offrant. Pauvre pomme qui finira sous la coupe de cette salope de Cora, belle manipulatrice aux airs faussement mexicains. Qu'ils soient fils de maçon italien ou pauvre plouc paumé dans un village du Sud profond, ils feront tout pour





atteindre la terre promise, celle où l'on peut faire fortune en acceptant de travailler dur. John Fante, dans *la Route de Los Angeles* et dans tous ses romans quasi autobiographiques, le raconte avec humour et tendresse. Son héros, Bandini, veut devenir écrivain, quitte à essayer toutes les brimades sur cette route qui le mène forcément vers la gloire. Et des pelletées rageuses de terrassier sans muscles aux insomnies de veilleur de nuit, il connaît tout de la recherche du job hypothétique pour nourrir mère et sœurs, mais surtout pour se tirer le plus vite possible vers la cité des Anges. Tous ces romanciers sont visiblement de bons garçons, fiers de travailler dur pour gagner leur place au soleil. Mais sur cette route américaine, on croise aussi quelques *bad boys* comme le chef de la bande, ce souldard de Bukowski. Le "vieux dégueulasse" raconte à sa manière l'évasion vers l'ailleurs et quand il évoque dans *Postier* ses efforts pour se faire embaucher quelque part, on peut être sûr que le sexe, l'alcool et la drogue ne seront jamais loin. Avec Bukowski, le facteur n'a qu'une idée en tête : offrir son petit courrier à la voisine qui a les plus gros nichons de la rue. Le héros de Joe Cottonwood *Willy Crusoe* vaut à peine mieux. Ancien du Viêt-nam, accusé de meurtre, il est le roi de la cavale, cherchant celle qui lui a mis le cœur et le sexe en bouillie. Autre infréquentable, Hunter Thompson, superstar du "nouveau journalisme". Avec lui, la route et ses utopies prennent des airs plus "cuir" et son formidable récit *Las Vegas Parano* est bien la version délirante d'un Kerouac déjanté. Hunter Thompson cherche le mirage à travers le psychédélisme et l'explosion musicale et, s'il fait la route 66, c'est avec les Hell's Angels les plus défoncés. Faire exploser les mythes fondateurs de l'Amérique, ricaner devant l'idéologie du travail et quitter les autoroutes bien droites, c'est aussi la spécialité de Richard Brautigan, un inclassable, un poète qui, tel un Rimbaud technicolor, se balade avec sa Marijuana, pardon sa Marjolaine, comme seule compagne. Brautigan, de *la Pêche à la truite en Amérique* au *Monstre des Hawkline*, écrit la traversée la plus folle et la plus candide d'un pays sous hallucinogènes. Jim Harrison ne dédaigne pas plus les vapeurs d'alcool et de pro-

duits magiques mais avec lui, ce sont d'autres idéaux voyageurs qui s'installent, d'*Un beau jour pour mourir* aux *Légendes d'automne*. Pour oublier le Viêt-nam et ses cauchemars, il revisite le réalisme sauvage et la pêche à la mouche remplace peu à peu les parfums des quartiers mexicains. Avec sa bande du Montana, Harrison fait du voyage une légende qui sent bon l'air pur, la neige fraîche où l'on se déplace en cuissardes, le sourire carnassier. James Crumley, Cormac Mc Carthy, Thomas Mc Guane ou Dan O'Brien cherchent aussi, après bien des déambulations, ces histoires crépusculaires où la nature retrouvée devient le seul absolu.

Aujourd'hui, Kerouac a donc bien son piédestal... et ses biographes. Barry Gifford a raconté ce visionnaire dans *les Vies parallèles de Jack Kerouac*. Coppola lui a même commandé une adaptation de *Sur la route* avant de la mettre sous le coude. Pour Coppola, *Sailor et Lula*, roman phare de Gifford, est d'ailleurs la version moderne du récit de Kerouac. Cette histoire de couple rock qui mêle ses phantasmes et ses obsessions en roulant toujours plus loin à travers les Etats-Unis rappelle effectivement l'éternel voyage, à la recherche d'une identité perdue. Gifford parle volontiers de "l'empreinte" qu'a laissée le livre de Kerouac dans sa mémoire comme dans son écriture. Alors, on prend les mêmes et on recommence ?

CHRISTINE FERNIOT

Bibliographie de base

- Sur la route de Jack Kerouac (Folio)
- La Rue chaude de Nelson Algren (Gallimard)
- Le Facteur sonne toujours deux fois de James M. Cain (Folio)
- Le Monstre des Hawkline de Richard Brautigan (Bourgeois)
- La Route de Los Angeles de John Fante (Bourgeois)
- Postier de Charles Bukowski (Bourgeois)
- Las Vegas Parano de Hunter Thompson (Veyrier)
- Les Tribulations de Willy Crusoe de Joe Cottonwood (Bouchet Chastel)
- Combats de coq de Charles Willeford (Rivages)
- Badlands de John Williams (Rivages)
- Un bon jour pour mourir de Jim Harrison (Laffont)
- Le Canard siffleur mexicain de James Crumley (Gallimard)
- L'Homme qui avait perdu son nom de Thomas Mc Guane (Bourgeois)
- Rites d'automne de Dan O'Brien (10/18)
- Sailor et Lula de Barry Gifford (Rivages)



JANO

ONCLE JACK CHANTAIT LES GROS PAQUEBOTS AMERLOQUES-BUICK, CHEVY, CRYSLER-TAILLÉS POUR TRAVERSER "L'AMÉRIQUE GÉMISSANTE" D'UNE CÔTE À L'AUTRE... ÇA M'A BIEN FAIT RÊVER QUAND J'ÉTAIS ADO... MAIS VOILÀ... J'AI JAMAIS TAPÉ LA ROUTE 66... JAMAIS CONTEMPLÉ LES ÉTOILES DU NOUVEAU-MEXIQUE, NI LE GOLDEN GATE EN DESCENTE DE TRIP...

SUR LA ROUTE



PAS GRAVE... J'AI SILLONÉ L'AFRIQUE À BORD DE CES BONS VIEUX 404 PLATEAU... J'AI BOUFFÉ LA LOUÏSE ROUGE AVEC LES FRÈRES... LA NOIX DE COLA REMPLAÇAIT LES AMPHÈS, L'HERBE D'AFRIQUE VAUT BIEN LA MEXICAINE... J'AI VU LES ÉTOILES DU SAHARA...



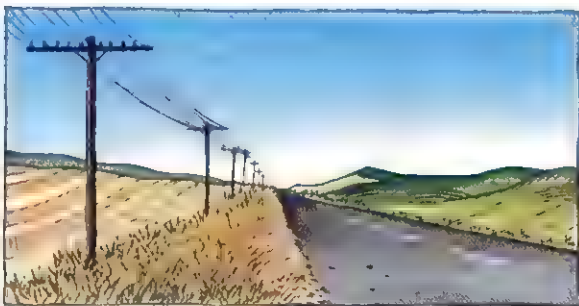
LOUSTAL NO MAN'S LAND



UNE ANNÉE, J'AI VOYAGÉ SUR LE CONTINENT NORD-AMÉRICAIN, À CAUSE DES CHANSONS, DES FILMS ET DES LIVRES AVEC LESQUELS J'AI GRANDI.



J'AI LAISSÉ DERRIÈRE MOI LES VILLES ET LES BANLIEUES INDUSTRIELLES POUR ME PERDRE SUR DES ROUTES SANS FIN



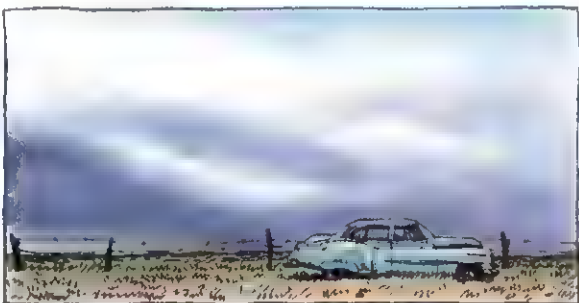
DE CE PAYSAGE MINIMAL SE DÉGAGEAIT UNE POÉSIE INDEFINISSABLE, UN SENTIMENT DE MÉLANCOLIE BIENFAISANTE



RONGÉES PAR L'AIR ET LA LUMIÈRE, LES SIGNES D'UNE ARCHÉOLOGIE DE LA ROUTE JALONNAIENT MON CHEMIN.



IL Y EUT DES ENDROITS OÙ SE SUCCEDAIENT LES QUATRE SAISONS EN L'ESPACE D'UNE JOURNÉE,



D'AUTRES OÙ JE SENTAIS SUR MES ÉPAULES LE POIDS DU CIEL IMMENSE, DANS LEQUEL S'INVENTAIENT DES PAYSAGES INÉDITS.



J'AI TRAVERSÉ DES PETITES VILLES OÙ LE TEMPS SEMBLE FIGÉ, COMME DANS LES TOILES D'EDWARD HOPPER,



DÉS PETITES VILLES OÙ LA SEULE CHOSE À FAIRE EST D'ESSAYER DE S'ENFUIR.



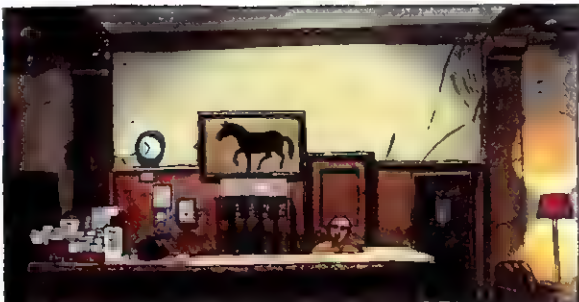
J'AI SUIVI LA ROUTE QUI LONGE LE GRAND OcéAN, BORDÉE
PAR DES MAISONS COULEUR DE SABLE.



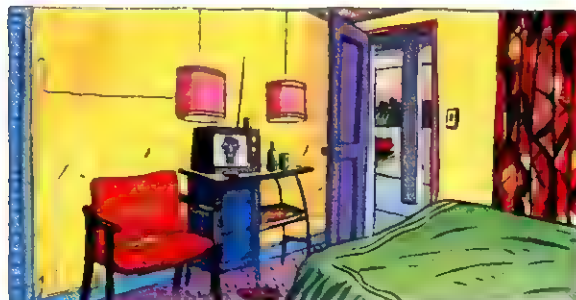
J'AI VU DES CRÉPUSCULES ÉTRANGES ÉCLAIRER
CES VILLES DU BORD DE MER D'OU LES BATEAUX
PARTAIENT JADIS



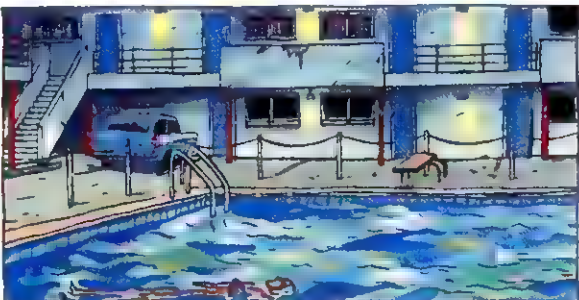
PARTOUT J'AI TROUVÉ DES MOTELS ROUILLÉS, DES
ENSEIGNES AUX NÉONS FATIGUÉS,



DES RÉCEPTIONS FANTÔMES, DES CONCIERGES
FOSSILISÉS, DES HORLOGES ARRÊTÉES...



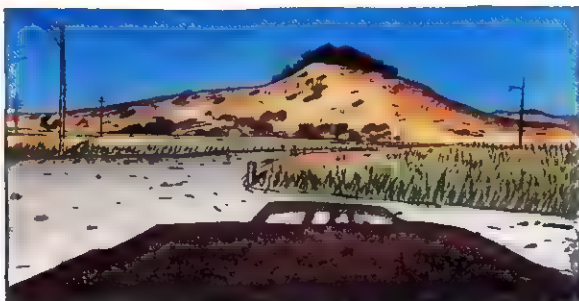
J'AI DORMI DANS DES CHAMBRES AUX COULEURS
EXCESSIVES, J'AI BU DE LA BIÈRE EN ME GAUVANT
D'IMAGES TÉLÉVISUELLES...



J'AI PLONGÉ À MINUIT DANS DES PISCINES
TURQUOISE, AU MILIEU DU NOUVEAU-MEXIQUE...



C'ÉTAIT UN VOYAGE HYPNOTIQUE QUE J'AURAIS
PU NE JAMAIS ACHEVER, ET JE SAIS QU'UN JOUR,



A BORD D'UNE LONGUE AUTOMOBILE SOMBRE, JE
REPARTIRAI SUR CES ROUTES POUR SILLONNER
INCESSABLEMENT CE NO MAN'S LAND DE LA MÉMOIRE.



J'AI FAIT LE PLEIN, ELLE A FAIT SON SAC, SANS RIEN DIRE À SES PARENTS...

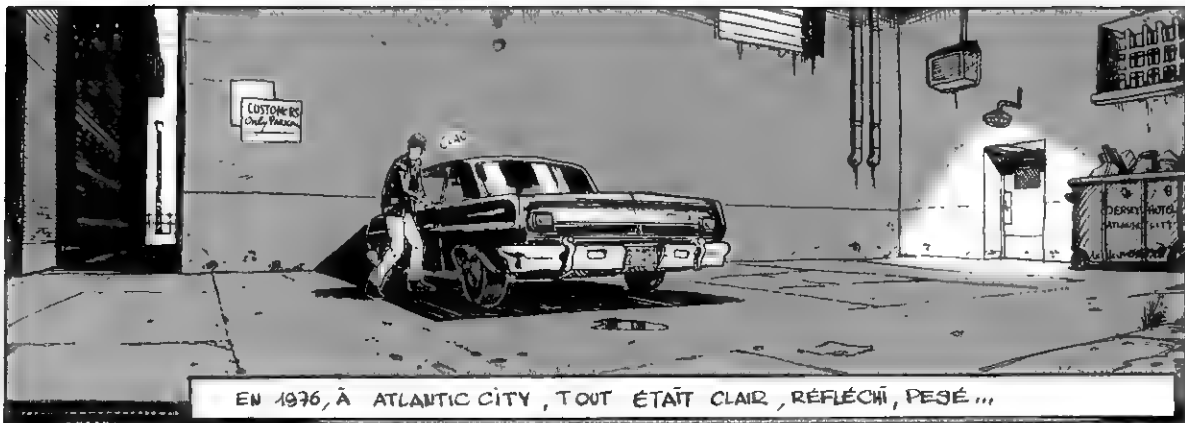
DE PROCHAINE VILLE EN
HORIZON SUIVANT, NOUS
AVONS TRAVERSÉ LES
ÉTATS COMME ILS VE-
NAIENT... L'INTERSTATE
ÉTAIT NOTRE BIEN,
ET PERSONNE N'ÉTAIT
À REMERCIER...

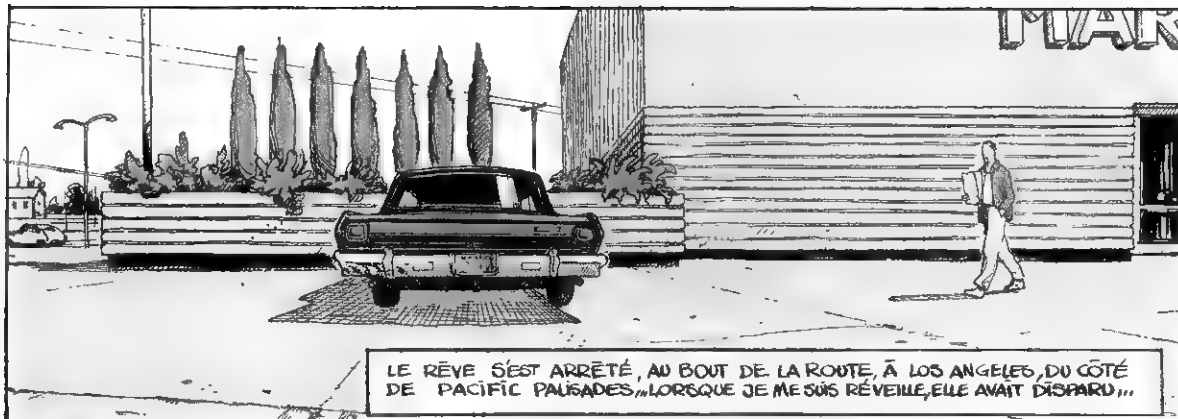


LE VENT SUR NOS TEMPS
NOUS PROUVAIT QUE
NOUS ÉTIIONS JEUNES...
JEUNES ET VIVANTS.



SPRINGSTEEN, À LA RADIO, CHANTAIT POUR NOUS.





LE RÊVE S'EST ARRÊTÉ, AU BOUT DE LA ROUTE, À LOS ANGELES, DU CÔTÉ DE PACIFIC PALISADES, LORSQUE JE ME SOIS RÉVEILLÉ, ELLE AVAIT DISPARU...



DEPUIS, JE ME SOIS INSTALLÉ DANS LE COIN, ET JE N'EN AI PLUS BOUGÉ. BIENTÔT VINGT ANS ET J'AI EU LE TEMPS D'APPRENDRE QUE CERTAINE CHOSE ÉTAIT ENCORE PLUS CRUELLE QUE LES FILLES ET LES VOITURES...



J'AI TOUT DE MÊME CONSERVÉ LA CHEVROLET CHEVELLE MALIBU 65, AVEC SA PLAQUE DU NEW JERSEY...



ET C'EST PEUT-ÊTRE À CE DÉTAIL QU'ELLE L'AVAIT RECONNUE.

KISS FROM
ATLANTIC CITY
TO
PACIFIC
PALISADES

CONSTANT/VANDAM

Norma's day

Bitume



MICHEL CONSTANT

TROP DE LARMES SUR LA 66

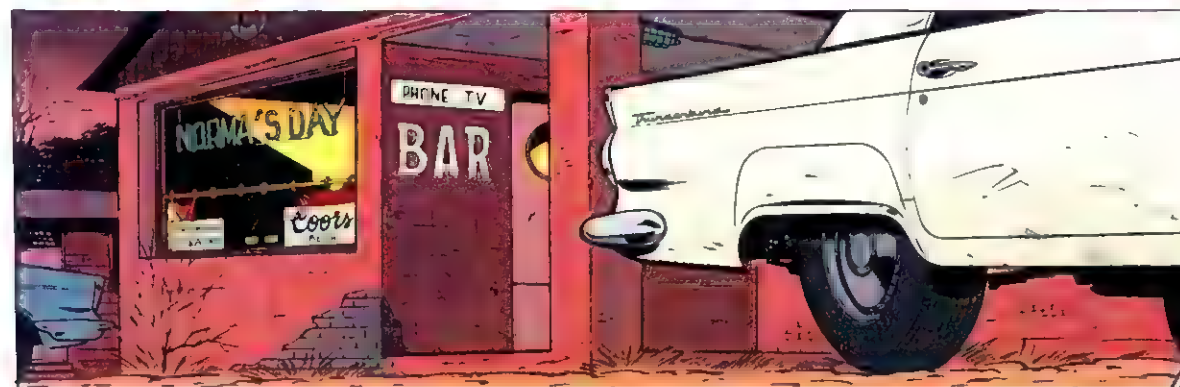
Quelque part sur la route
66, qui traverse les Etats-Unis
de Chicago à Los Angeles. Nous
sommes à Catoosa, en 1971...

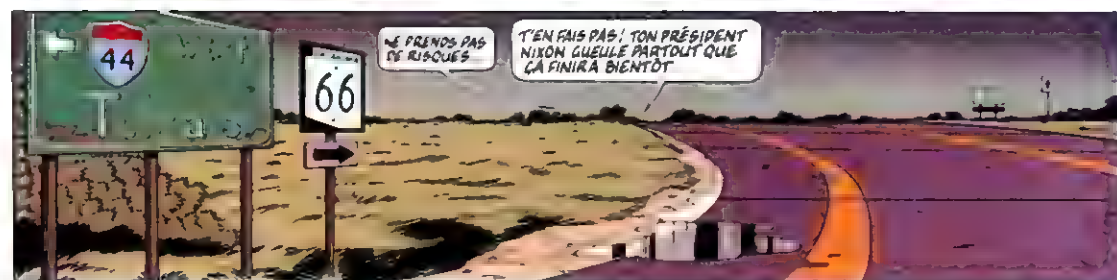
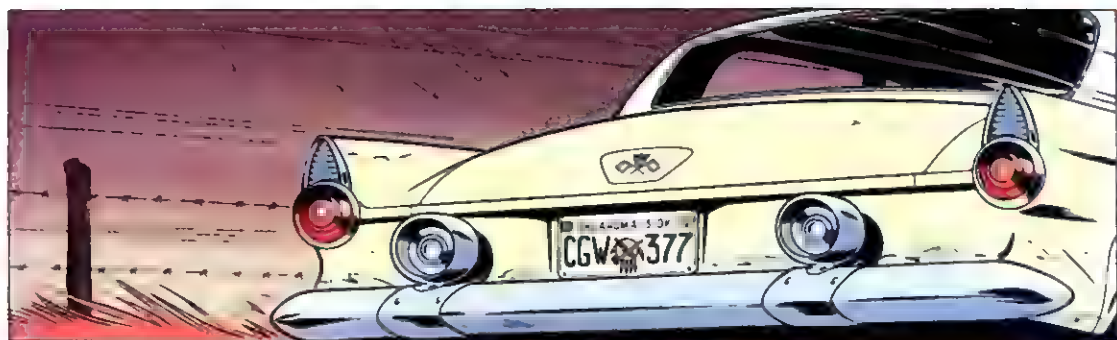
Un nom cherokee pour une petite
ville blanche. Dans le bar qu'elle
tient, Norma se souvient. Au milieu
des habitués - Charley le coiffeur
voleur de crinières, Taureau le vendeur
de bibles, Jimmy Red le Cheyenne - passé
et présent se mêlent et s'emmêlent.





CATOOSA ... UN NOM CHEROKEE POUR UNE PETITE VILLE BLANCHE ...







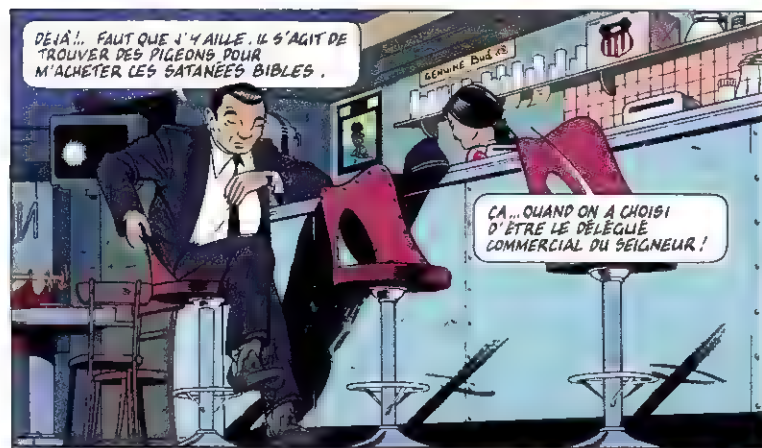
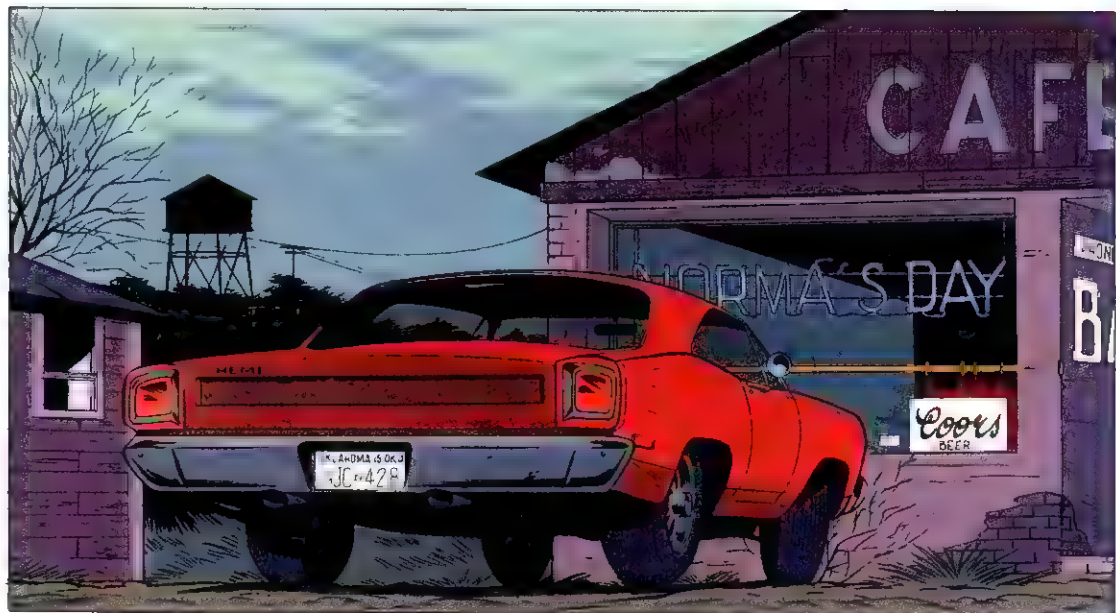
T'EN FAIS PAS, 'MAN !
ET PUIS, C'EST POUR LE PAYS.

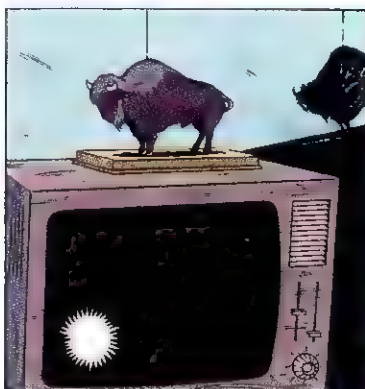
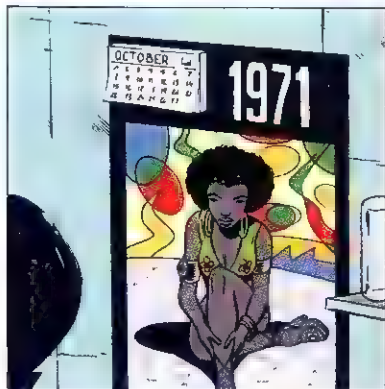
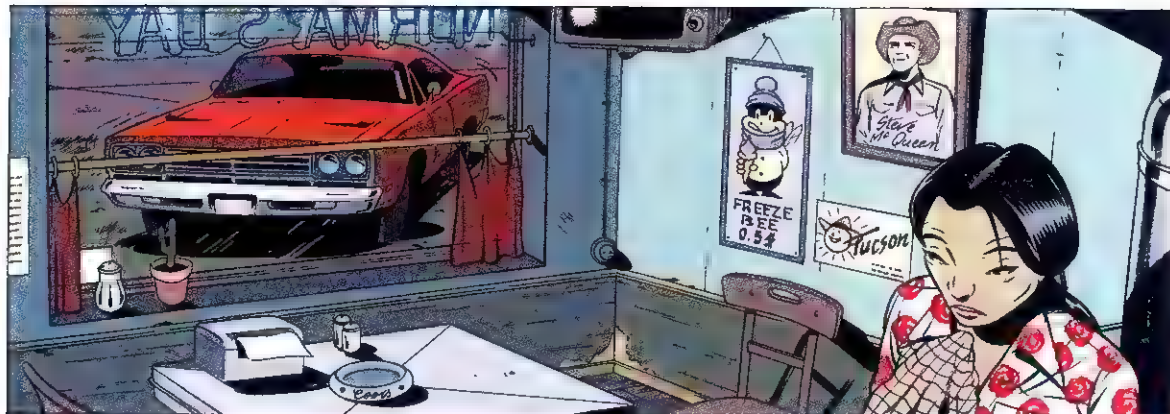
ARRÊTE DE TE MOQUER !
JUNIOR ... JE N'AI QUE TOI.

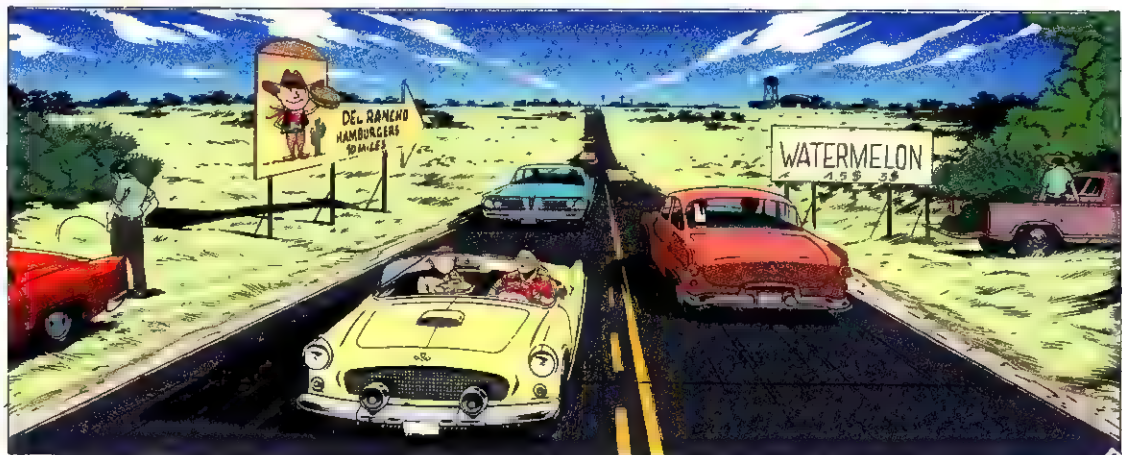
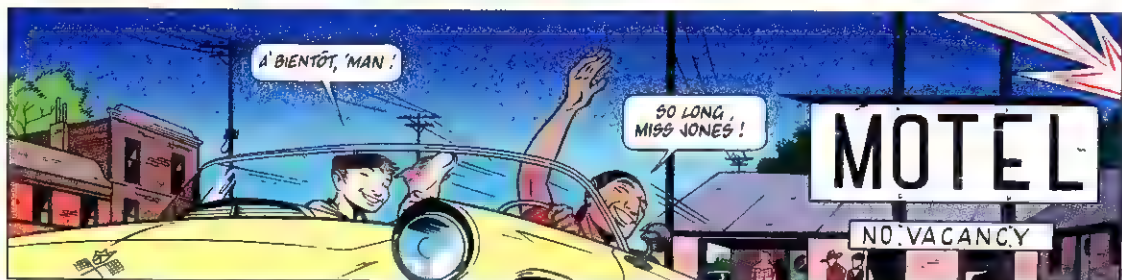
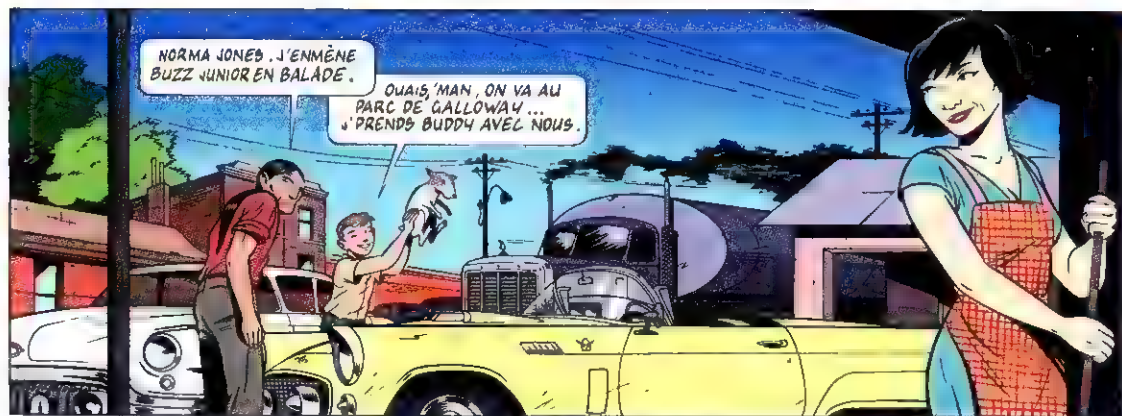


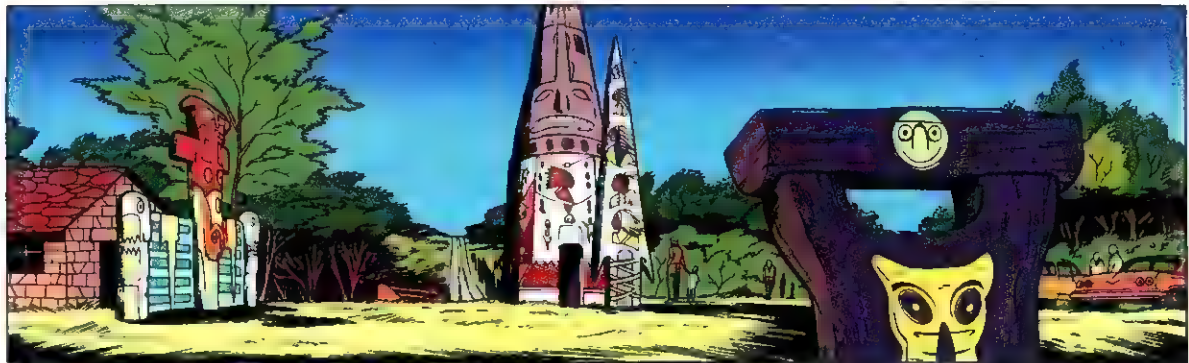
T'INQUIÈTE 'MAN ! C'EST PAS
INSCRIT DANS LA CONSTITUTION
QUE TOUS LES BUZZ QUI PARTENT
UN JOUR NE RENTRENT JAMAIS
À LA MAISON !











C'EST TA FAMILLE À TOI QUI
A CONSTRUIT CES TOTEMS ?



OH NON ! LE BÉTON EST UNE
INVENTION DES VISAGES PALES.
NOS MONUMENTS N'ÉTAIENT
PAS DRESSÉS POUR LES TOURISTES.

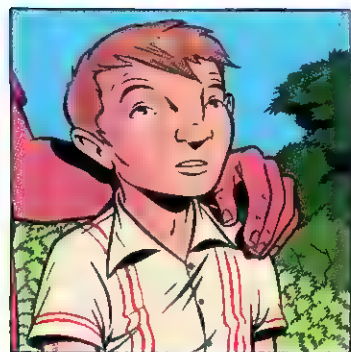


NOS TOTEMS PERMETTAIENT
À NOS ÂMES D'ATTEINDRE
LE GRAND WACONDAH.

ET MON PÈRE,
IL ÉTAIT INDIEN ?

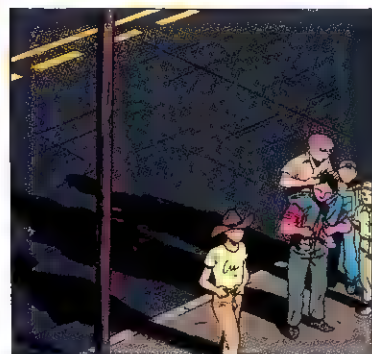
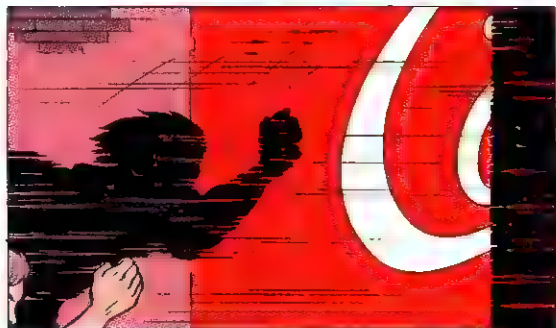
NON...POURQUOI ?

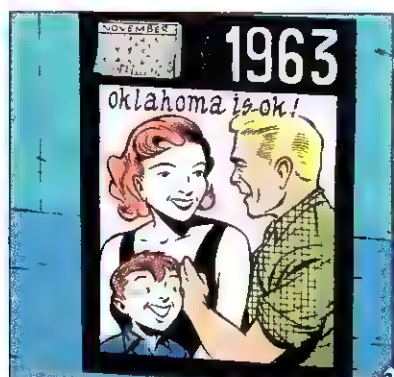
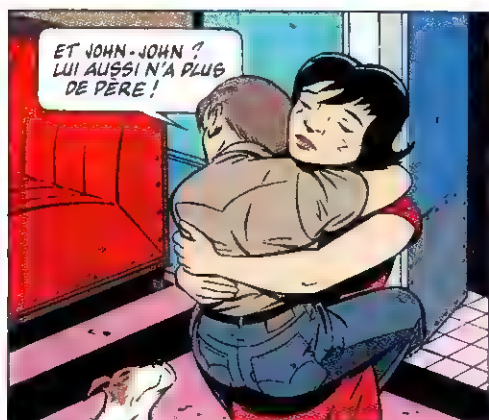
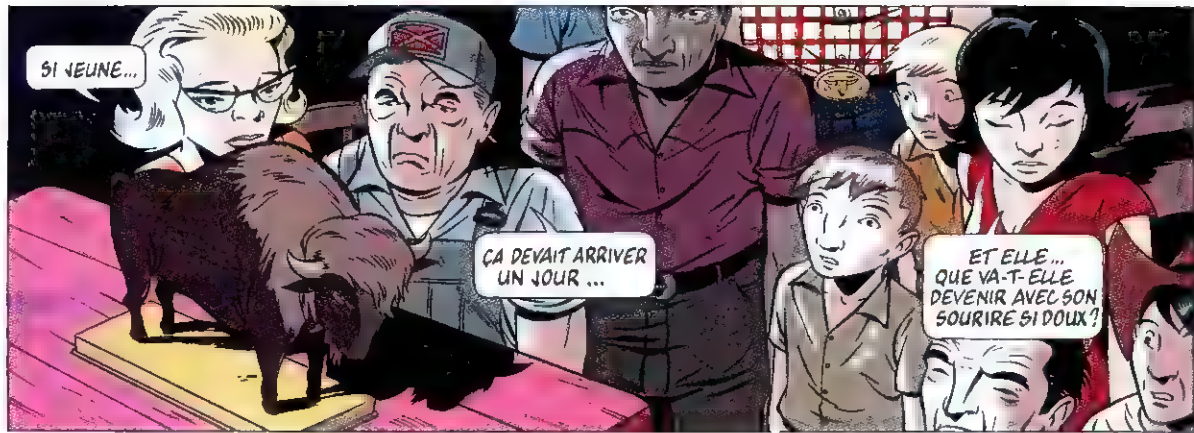
DOMMAGE.



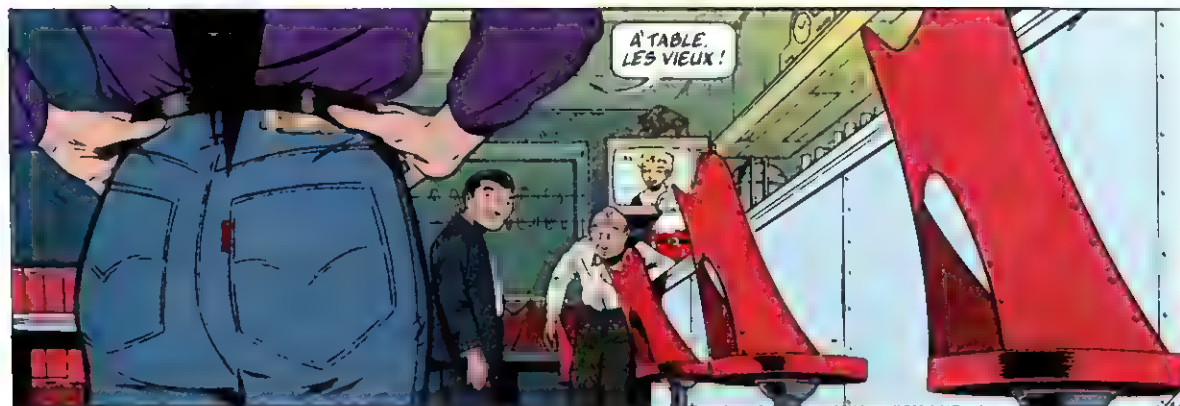
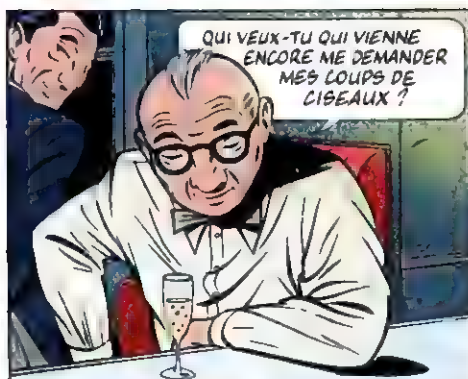
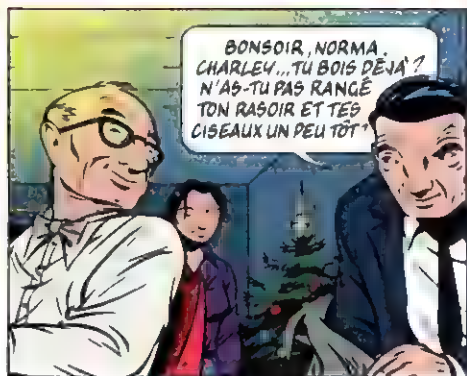
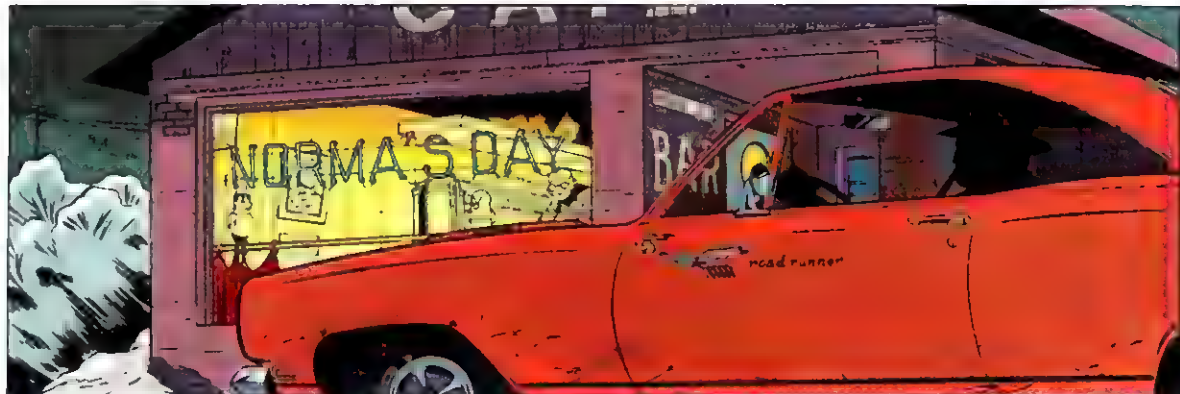
IL EST TEMPS D'Y ALLER, SANS QUOI
MISS JONES VA SE METTRE EN COLÈRE...
ET ELLE N'EST PAS TRÈS BELLE
EN COLÈRE, MISS JONES,

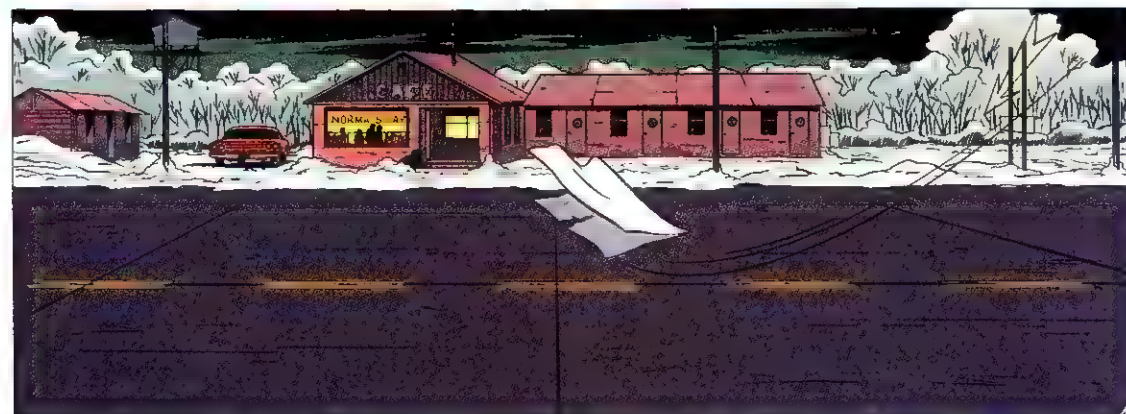
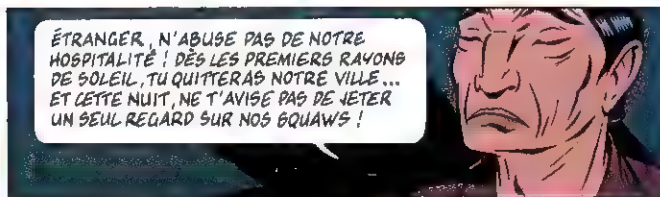
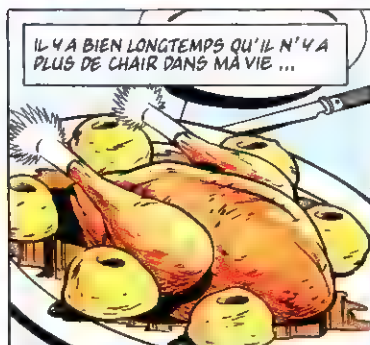
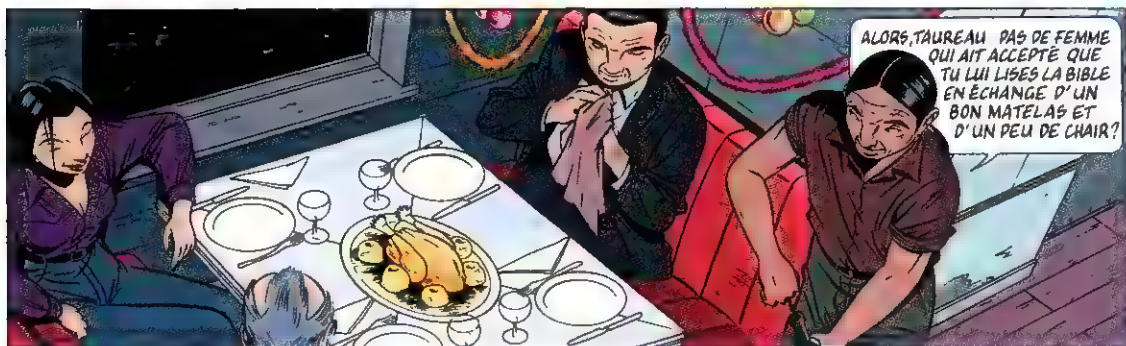
CA...C'EST BIEN VRAI !

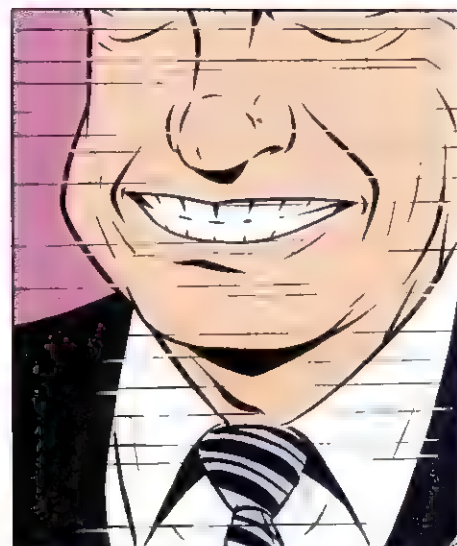
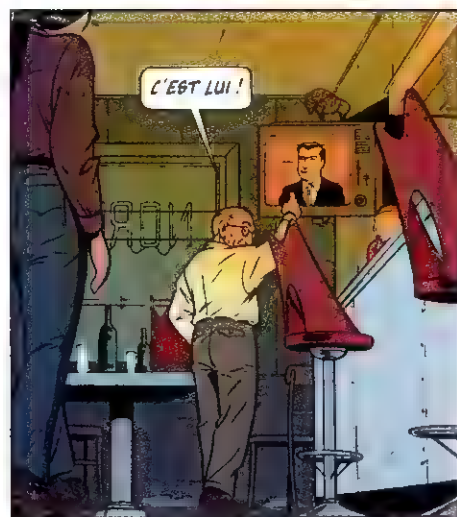
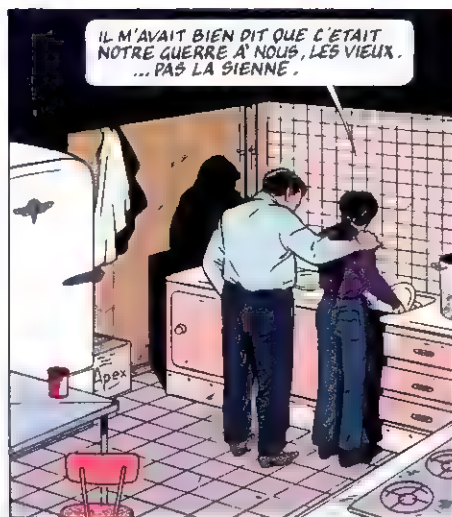


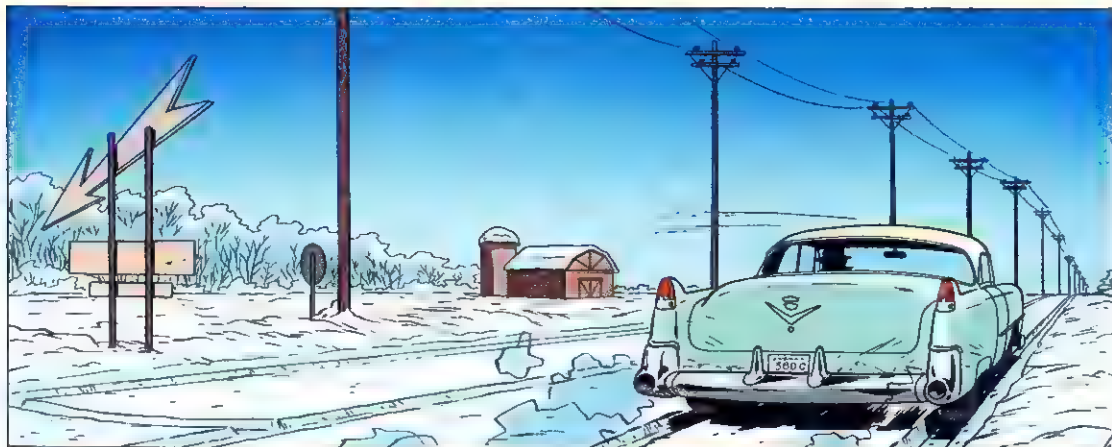
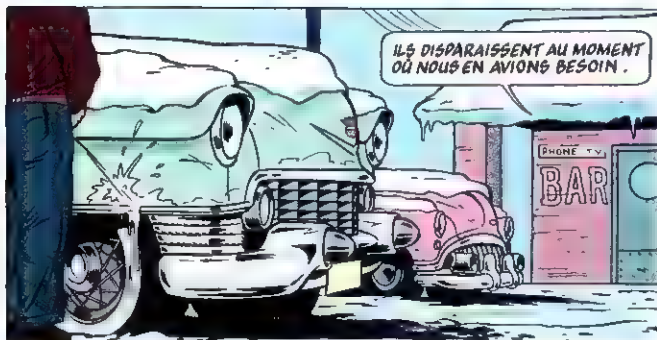
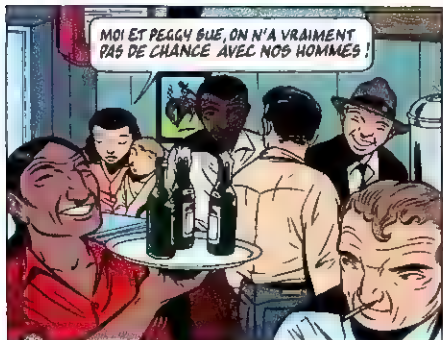
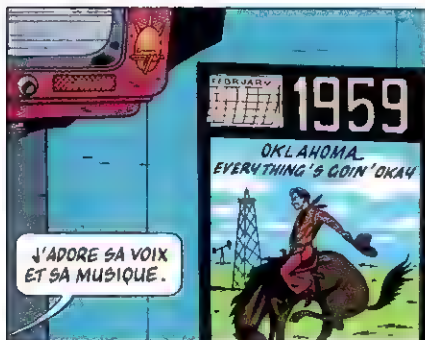
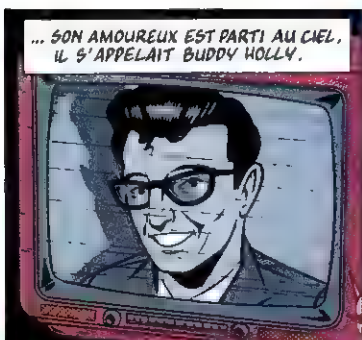
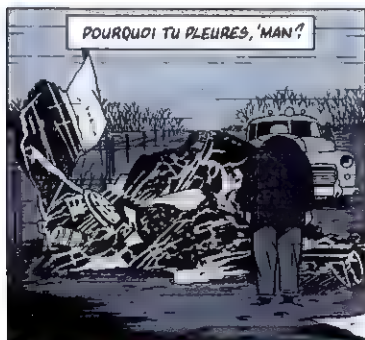












ILS L'ONT FAITE !

BLANC-DUMONT : POUR MIEUX CADRER

"Je me garderai bien de me faire passer pour un grand routard, je n'ai pas du tout l'âme d'un aventurier. Mon voyage en Orient, que j'ai tenté comme tout le monde, s'est arrêté à ses portes. J'étais en 2 CV, et je suis tombé en rade à Istanbul, mon aventure s'est arrêtée au camping. J'ai juste acheté un truc afghan au bazar, histoire de dire que j'y étais allé. Mais je suis comme un violoniste qui essaie avant tout de prendre soin de son instrument, à savoir sa main. J'aime voir les choses, mais à distance, je veux bien participer, mais avec le recul. Je suis allé depuis, c'est vrai, une bonne dizaine de fois aux Etats-Unis, et la première, c'était sur les conseils de Mézières pour notre premier *Cartland*. On ne peut pas se faire une réelle idée de l'espace sans l'avoir vu, et j'ai donc fait la fameuse 66, mais pas du tout dans l'esprit "baba-cool", c'était seulement pour mieux "cadrer" mes histoires. Non, je suis vraiment plus collé à ma planche qu'à mes valises. J'ai besoin de mes propres trucs, c'est ce qui me permet de m'évader. Le voyage ne m'a pas été totalement inutile, ça m'a laissé l'imagination encore plus libre. Et la route, c'est bien cela, non ? Un espace de rêve, sans fin..."



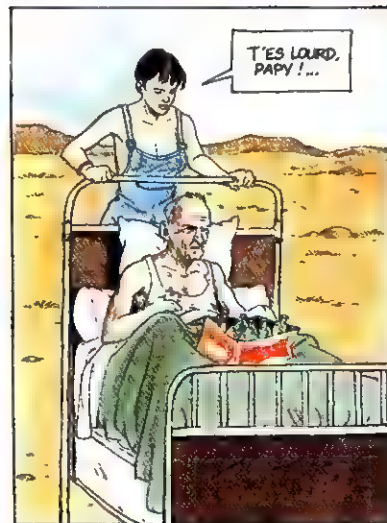
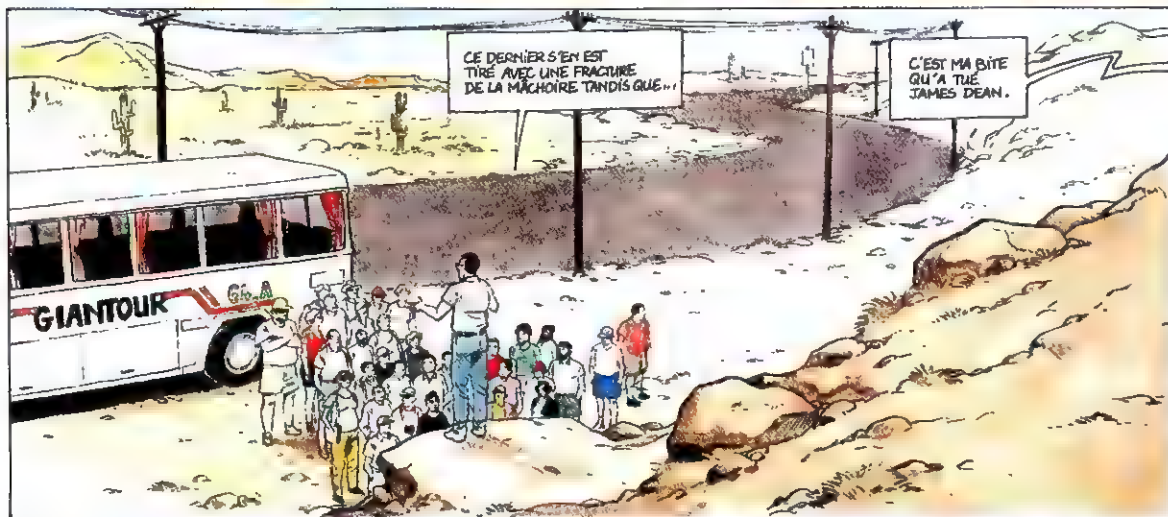
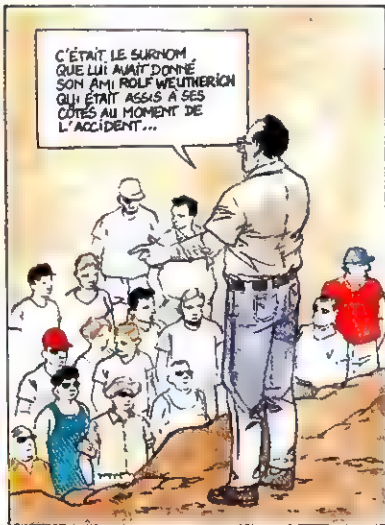
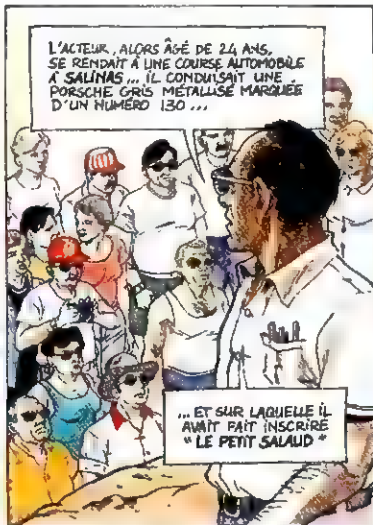
TARDI : CE QU'ON ÉTAIT CONS !

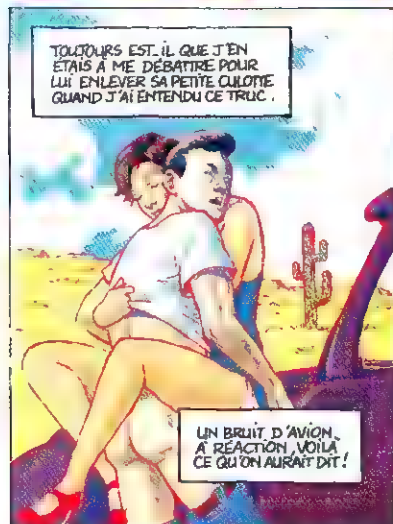
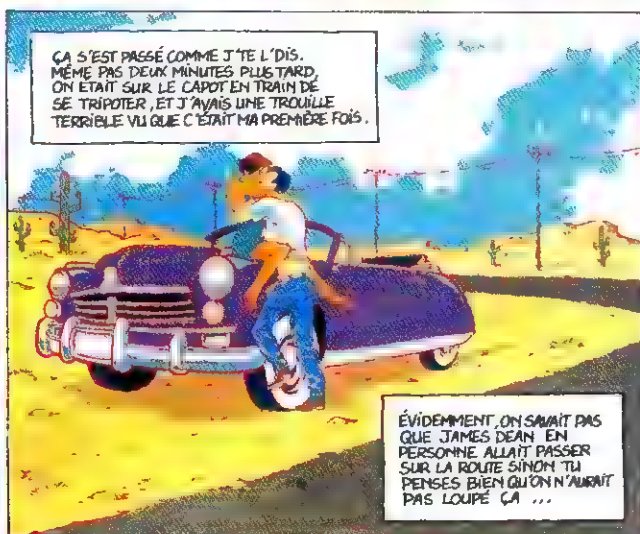
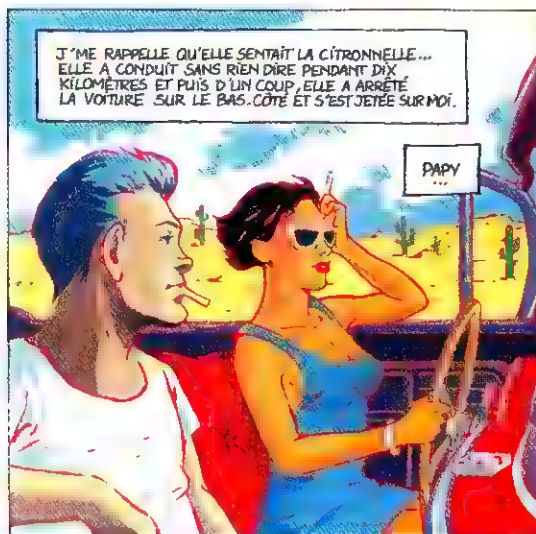
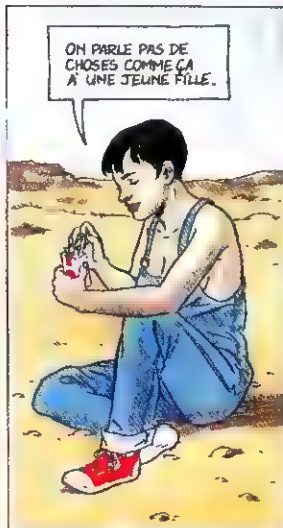
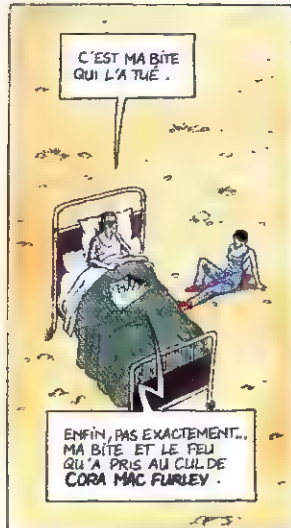
"La route ? Ah, ça, je l'ai faite ! Et sans doute en toute inconscience ! C'est un miracle, je dis bien un miracle, que je ne sois pas aujourd'hui dans quelque geôle turque ! Mon premier voyage "initiatique", ça a été l'Afrique du Nord, en stop : je vous raconte pas la traversée de l'Espagne, les camionneurs vous crachaient sur la gueule. A Algésiras, il fallait se couper les cheveux pour avoir l'autorisation de traverser. Pour mon second voyage, j'ai choisi Istanbul, par bateau, via Marseille, Palerme et Athènes, et je voulais la voir en hiver. Seulement au lieu de *America, America*, c'est plutôt un *Midnight Express* mâtiné de *Trainspotting* que j'ai connu. Fallait voir le trafic, ceux qui attendaient que leur ami sorte de taule, les flics qui venaient vous rançonner tous les matins... Oui, c'est un miracle qu'au milieu de tout ça, je n'aie pas plongé et que j'en sois revenu ! Mon troisième voyage était carrément plus ambitieux : objectif Katmandou, c'était l'idée de base, mais je n'y suis jamais arrivé ! Le stop étant devenu pour moi un peu fastidieux, j'ai d'abord emprunté l'Orient-Express, puis d'Istanbul, un bateau sur la mer Noire, qui m'a conduit jusqu'à Trébizonde. De là, camion pour aller en Iran, et c'est là que l'aventure devait pour moi s'arrêter. On avait déjà des rappels de vaccins à faire, on nous a inoculé on ne sait trop quoi, résultat : bras infecté et fièvre de cheval pendant plusieurs jours, et voilà qu'arrivés à la frontière afghane, une vraie ou fausse épidémie de choléra nous interdit le passage. Nous nous sommes retrouvés en quarantaine, coincés dans un pseudo-camp sanitaire, un vrai bordel !, et j'ai pour ma part décidé de rebrousser chemin. Pour moi, finies les grandes virées. Ce qui me branchait, c'était le dépaysement total, trouver d'autres ambiances. Ça m'a valu des, disons, saouleries mémorables, et des chiasses non moins mémorables. Mais qu'est-ce qu'on était cons ! On allait dans les lieux les plus sombres, et fallait voir la tronche qu'on avait !, sans aucun sens des risques que l'on prenait ! Je crois bien qu'il serait impossible de refaire le voyage aujourd'hui dans les mêmes conditions, et dans les pays que j'ai été amené à traverser ! Mais ceci est encore une autre histoire..."





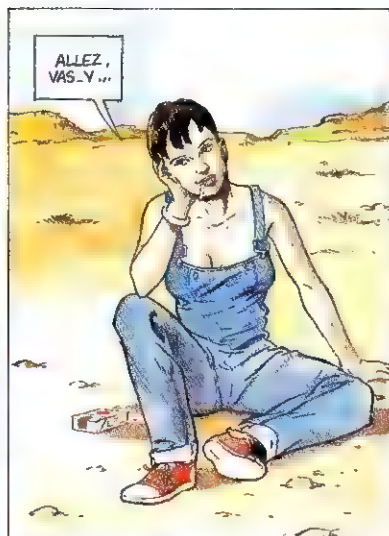
FAGES/CHAUVEL JAMES DEAN, CORA, CHARLIE ET MOI







PFFF... C' TE CHALEUR...
TU DOIS AVOIR SOIF...
NAN ? T' AS PAS SOIF ?



ALLEZ,
VAS_V...



Quoi ?

VAS_V, PRENDS. EN
UNE . C' EST POUR ÇA
QU' ON LES A
AMENÉES, NON ?



TU SAIS, C' EST COMPLÈTEMENT
BIDON, CETTE HISTOIRE DE
CORA MAC FURLEY. EN FAIT,
JE L' AI JAMAIS TOUCHÉE DE
MA VIE ... PAS QUE ÇA M' AURAIT
PAS PLU, D' AILLEURS ...

... EN FAIT, LE VRAI
RESPONSABLE DE LA
MORT DE JIMMY, C' EST
CHARLIE WHITESTAR.



QUI C' EST
CELUI-LÀ
ENCORE ?

T' AS PAS CONNUI CHARLIE
WHITESTAR ? BEN T' AS
RATÉ QUELQUE CHOSE DES
BESTIAUX COMME ÇA. ON
N' EN VOIT PAS À TOUS LES
CONS DE RUES, C' EST
MOI QUI TE L' D' IS ! ...



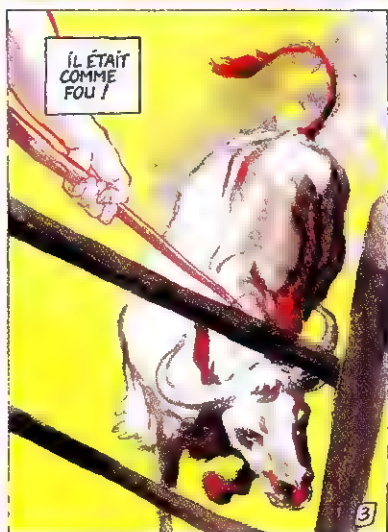
LE PÈRE L' AVAIT ACHÉTÉ
DANS UNE FOIRE À DENVER,
ET DU JOUR OÙ IL EST
ARRIVÉ À LA FERME, CE
SALOPARD DE CHARLIE
M' A PRIS EN GRIPPE.

ON N' A JAMAIS SU POURQUOI
MAIS C' QU' EST SÛR, C' EST
QU' IL POUVAIT PAS M' ENCADRER.



CE JOUR-LÀ, J' ÉTAIS
TOUT SEUL À LA
FERME ...

J' ÉTAIS UN PEU CON, À
L' ÉPOQUE, ET J' ME SUIS
DIT COMME ÇA QUE
J' ALLAIS EN PROFITER
POUR EMMEURER UN
PEU CE VIEUX CHARLIE.



IL ÉTAIT
COMME
FOU !

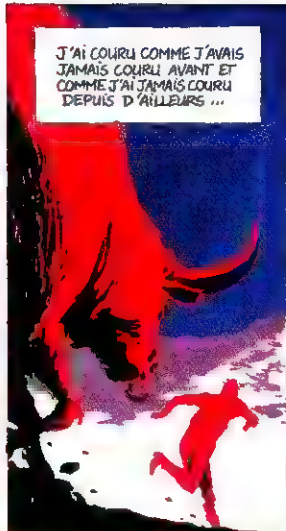
ET MOI, BÊTE À MANGER
DE L'AVOINE, JE CONTINUAIS.
JUSQU'AU MOMENT OÙ ...



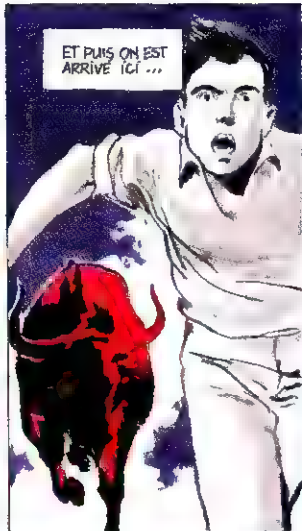
J'EN AI PISSÉ
DANS MON FROC.



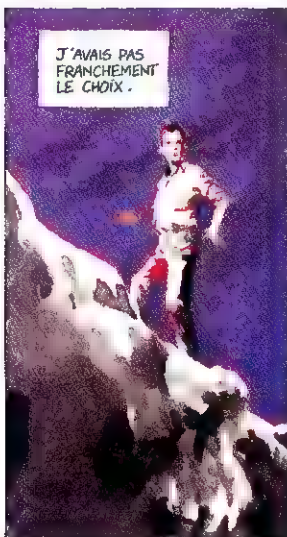
J'AI COURU COMME J'AVAIS
JAMAIS COURU AVANT ET
COMME J'AI JAMAIS COURU
DEPUIS D'AILLEURS ...



ET PUIS ON EST
ARRIVÉ ICI ...



J'AVAIS PAS
FRANCHEMENT
LE CHOIX.



T'IMAGINES QUE POUR EUX,
DANS LA BAGNOLE, LE
SPECTACLE DEVAIT PAS
ÊTRE BANAL. ...

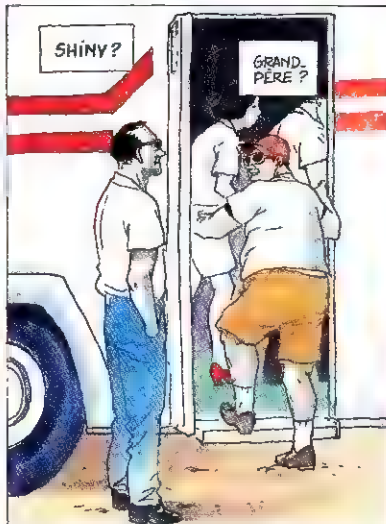


PROBABLE QU'ILS SE SONT
DEVISSÉ LA TÊTE POUR ME
REGARDER DÉBRINGOLER.



SHINY?

GRAND-
PÈRE ?



ÇA NON PLUS,
C'EST PAS VRAI.

LE CHARLIE A BIEN
EXISTÉ MAIS J'AURAIS
PRÉFÉRÉ ME COUPER
UN BRAS QUE D'M'EN
APPROCHER À MOINS
D'CINQUANTE MÈTRES!

LA VRAIE HISTOIRE ...
ELLE EST VRAIMENT
COMME ! ...





JE FAISAIS DU STOP SUR LA ROUTE. ALORS QUE J'ÉTAIS TOUT PRÈS DE LA FERME, C'ÉTAIT MA BLAGUE PRÉFÉRÉE À L'ÉPOQUE ...



LES GENS S'ARRÊTAIENT ET ME DEMANDAIENT OÙ J'ALLAIS À 500 MÈTRES LÀ-BAS ? QUE J'ÉTAIS EN RIPOULANT COMME UN BOSSU ! ...

ET LE PIRE, C'EST QU'Y'EN AVAIENT QUI M'EMMENAIENT ...

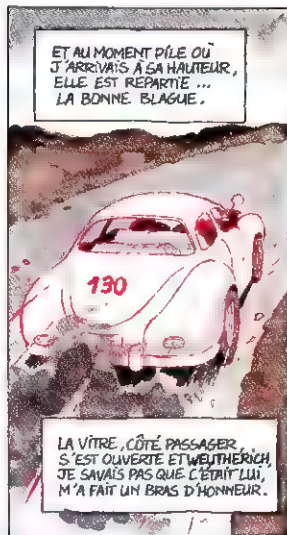


ENFIN BREF, J'ÉTAIS LÀ À FAIRE MA CONNERIE QUAND J'AI VU C'ÉTE PORSCHE ARRIVER COMME UNE FUSÉE ...



ELLE A RALENTI AU MOMENT DE PASSER DEVANT MOI ET S'EST ARRÊTÉE UN PEU PLUS LOIN ...

MOI, J'ME SUIS MIS À COURIR, SURTOUT POUR RELIQUER LA BAGNOLE.



ET AU MOMENT PÎLE OÙ J'ARRIVAIS À SA HAUTEUR, ELLE EST REPARTIE ... LA BONNE BLAGUE.

LA VITRE, CÔTÉ PASSAGER, S'EST OUVERTE ET WELTHERICH JE SAVAIS PAS QUE C'ÉTAIT LUI, M'A FAIT UN BRAS D'HONNEUR.

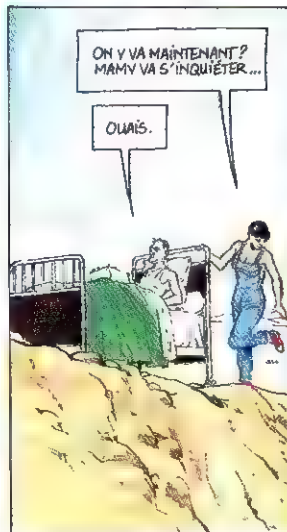
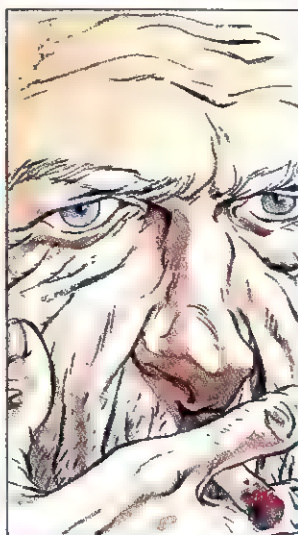


ALORS MOI, J'AI RAMASSÉ UN CAILLOU ET JE L'AI BALANCÉ DIRECT SUR LA PORSCHE QUI FONGAIT.

ET CROIS-MOI QU'À CE P'TIT JEU-LÀ, J'ÉTAIS PAS MANCHOT ! ...



LE PARE-BRIS ARRIÈRE A ÉCLATÉ UNE SECONDE AVANT LE CHOC AVEC L'AUTRE VOITURE. J'IMAGINE QU'IL ÉTAIT EN TRAIN DE REGARDER DANS LE RÉTRO ET QUE C'EST POUR ÇA QU'IL A PAS VU L'AUTRE EMPÊCHÉ ARRIVER.



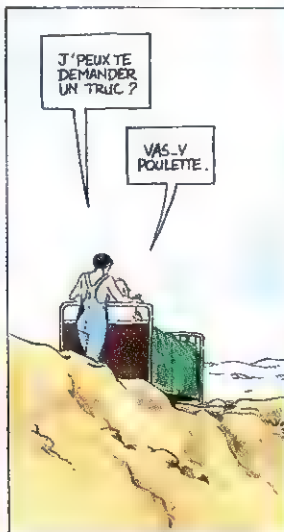
ON V VA MAINTENANT ? MAMY VA S'INQUIÉTER ...

OUAÏS.



PAPY ?

MMMH ?



J'PEUX TE DEMANDER UN TRUC ?

VAS-Y POULETTE.



C'EST QUI JAMES DEAN ! ?

ILS L'ONT FAITE 2

P'TIT LUC : LA PROCHAINE ÉTAPE

"J'ai toujours été attiré par la route. Dès l'âge de vingt ans, je me suis mis à vivre un peu comme un nomade, pendant six ou sept ans, en me déplaçant presque constamment en moto, surtout en France et en Espagne. Quand je n'avais vraiment plus de fric, je faisais une petite halte chez ma mère et puis je repartais. Mes premiers boulois de dessin, d'ailleurs, c'était ça : j'étais producteur d'images itinérant. Des étiquettes de fromage de chèvre, des fresques dans des maisons de jeunes, des caricatures de touristes, ce genre de chose... J'arrivais à peu près à ne vivre que de ça. Il y a une fuite en avant dans cette attirance pour la route : on a sans cesse envie de partir et quand on est passé à l'acte, on pense beaucoup à l'endroit qu'on a quitté. C'est à la fois très intense et très futile. On le voit bien quand on retrouve par hasard, plus tard, des gens qu'on a croisés en voyage : en général, on n'a plus rien à leur dire, comme si la relation n'existait vraiment que grâce à cette magie de la fuite. Tout le problème, quand on voyage, c'est qu'il est impossible de se bâtir une vie véritable dans les lieux qu'on traverse. On n'a forcément qu'un seul vrai point d'attache, et le reste du monde pour se ressourcer périodiquement. Moi, quand je pars, je bouge sans cesse, pas plus de quatre ou cinq jours au même endroit. Je l'ai fait l'an dernier, Katmandou en moto, cinq semaines de voyage, le trip mythique... La route, c'est toujours passionnant, même en cas de galère, parce que ça ne ressemble jamais à ce qu'on avait imaginé. Bien sûr, on ne fait qu'effleurer les cultures que l'on côtoie, mais c'est la règle du jeu. Et puis, il y a toujours la prochaine étape : que va-t-on découvrir "derrière", au-delà de la ligne d'horizon ?"

MAMAN
J'AI PLUS
D'SOUS !

VA
PEINDRE
LES MAISONS
DE JEUNES !

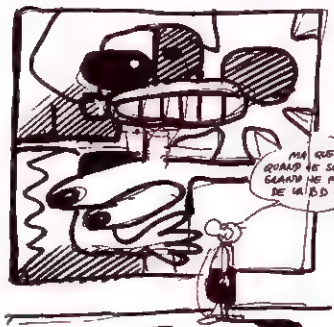


P'TIT LUC REÇOIT DES CONSEILS
DE SA MAMAN !

Rebelle

MANARA : GENRE KIPLING

"J'ai fait deux grands "voyages". Le premier, j'avais quinze ans, Vérone-Paris aller et retour en autostop, c'était pour voir la rétrospective Picasso. Je n'avais pas d'argent, et j'ai dû dessiner sur les trottoirs pour me faire un peu d'argent de poche. Ça a été ma première "grande" aventure. La seconde, ça a été mon voyage en Inde : de Karachi (Pakistan), je suis allé au Népal, bien entendu, à Katmandou, et je suis redescendu jusqu'à Bombay, mais ça n'était pas du tout sur la piste de Kerouac : je n'ai jamais eu sa fascination pour la mystique orientale. Mon "guide", c'était plutôt Kipling. J'ai fait la "route" à pied et en camion, une route qui se distinguait mal du fleuve. On mangeait en marchant, on dormait au bord de la route, on avançait sans bien savoir où on allait... Ce qui m'en est resté, c'est cette extraordinaire solidarité des "gens du voyage". Aujourd'hui ?



MA QUÊ ?
QUAND RE-SE-
GLEAN-NE PE-
DE VA/B/D ?

LE JEUNE TITO MANARA RÉCOUVRE SA
RETROSPECTIVE PICASSO...

Rebelle

J'abandonne la terre, les routes sont trop dangereuses, trop encombrées, l'air trop pollué ; je prépare un voyage par mer : je veux faire le tour complet de l'Italie, de Venise jusqu'en Sardaigne. J'ai surtout envie de goûter le silence."

MOEBIUS : SE FONDRE DANS LE DÉCOR

"La route, je n'en ai pas d'expérience véritable. Ce que j'ai pratiqué, moi, c'est une forme particulière de "sédentarisme déambulatoire". C'est-à-dire que j'ai voyagé, souvent et parfois loin, mais pratiquement toujours avec ma table à dessin et en m'incrutant dans chacun des lieux où je choisisais d'aller. Je faisais la connaissance de la crémère, du boulanger, d'un quartier, et je finissais par devenir partie prenante de l'endroit où je m'étais posé. Je me fondais dans le décor, quoi. C'est un type de relation que j'aime beaucoup, parce qu'il permet, très vite, de s'imprégner de la nationalité du pays où l'on s'est installé. On devient rapidement un "local" au même titre que tous les autres. Mais la route, la véritable itinérance, reste un de mes grands fantasmes, je rêve beaucoup là-dessus. Partir avec un van équipé d'une table à dessin escamotable, et traverser le monde comme un gitan ou, plus extrême encore, partir à pied pour un vagabondage sans fin... Je ne passerai probablement jamais à l'acte, mais jouer avec cette idée est un plaisir inépuisable."



MAY BE ?

MOEBIUS SE FONDRE DANS LE DÉCOR
À LOS ANGELES !

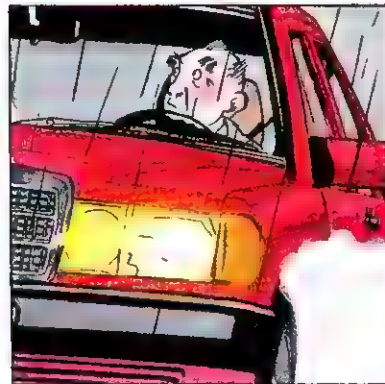
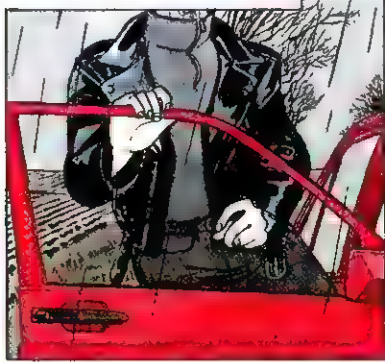


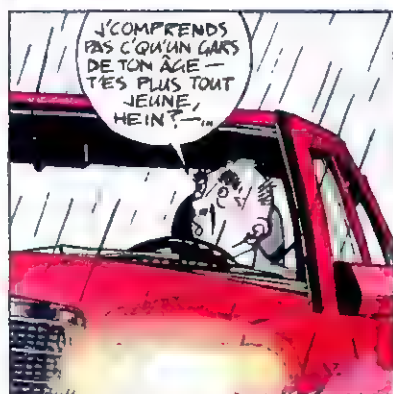
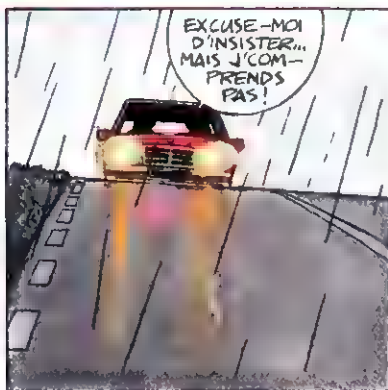
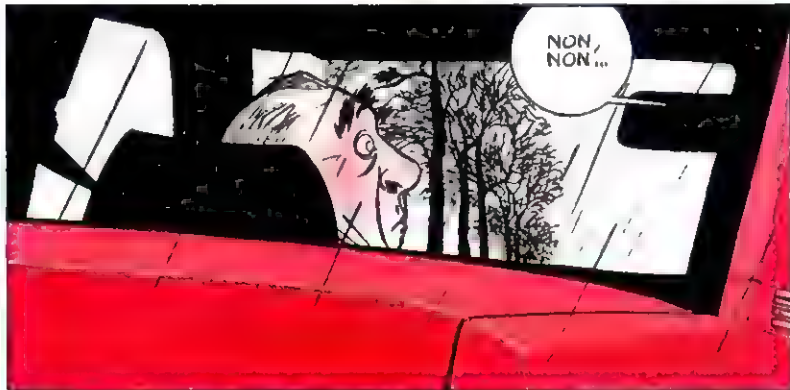
BARU SUR LA ROUTE ENCORE ROBIN DES BOIS

ÇA FAISAIT DEUX JOURS QUE J'ÉTAIS COINÇÉ SOUS C'TRUC, DEUX JOURS QU'IL FLOTTAIT SANS ARRÊT, DEUX JOURS QUE J'AVAIS PAS DORMI, QUE J'AVAIS RIEN BOUFFÉ... POUR LA PREMIÈRE FOIS DE MA VIE, J'AI VRAIMENT EU ENVIE DE ME FLINGUER,



IL ÉTAIT TEMPS DE RENTRER.



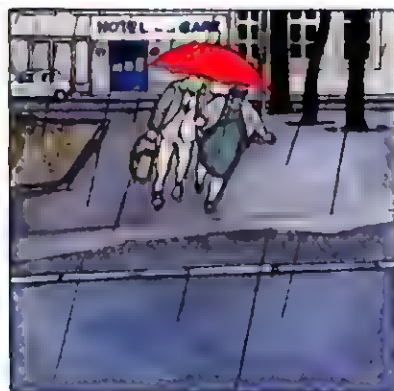




LE PARAPLUIE ROUGE
FAISAIT TACHE SOUS LA PLUIE.



IL ATTIRA MON ATTENTION...



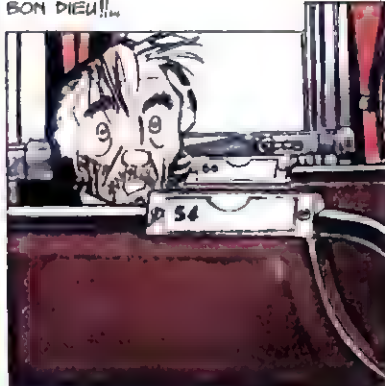
IL NE POUVAIT PAS S'APPELER
AUTREMENT, ÉVIDEMMENT!



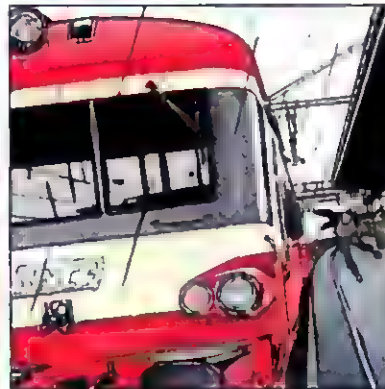
ALORS, LENTEMENT, EN MÊME
TEMPS QUE LE TRAIN S'ARRÊ-
TAIT DU QUAI, UN AUTRE
"HÔTEL DE LA GARE" ÉMERGEA
DU FOND DE MA MÉMOIRE...



BON DIEU!!!



COMMENT!... MAIS COMMENT
J'AVAIS PU NE PAS Y PENSER
AVANT !!?



JE ME CASSAI LA GUEULE...

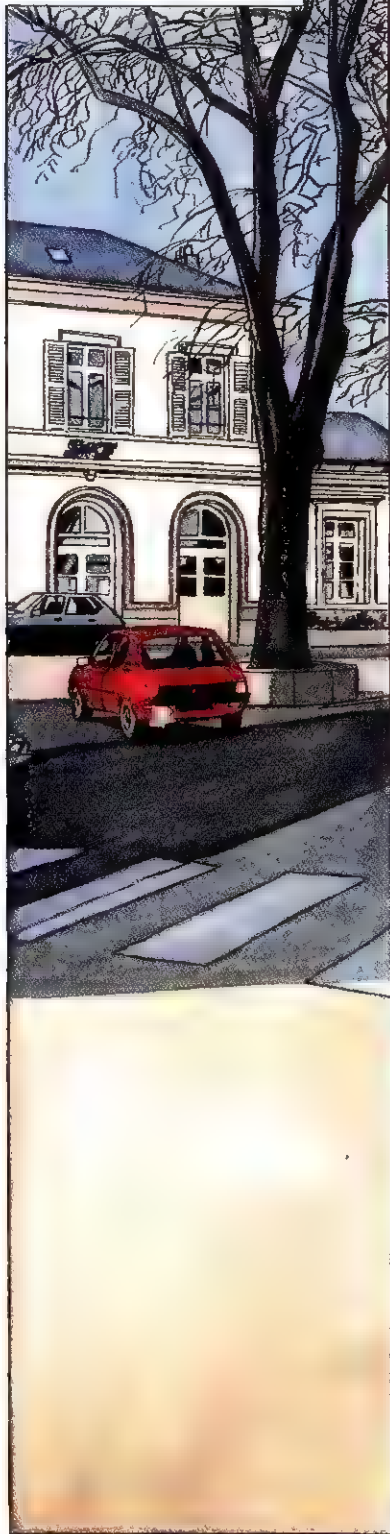


MAIS JE ME RELEVAI EN RI-
GOLANT " JE SAVAIS ENFIN
OÙ J'ALLAIS !



④ J'ALLAIS SUR UN CHEMIN
VIEUX DE PLUS DE VINGT
ANS!

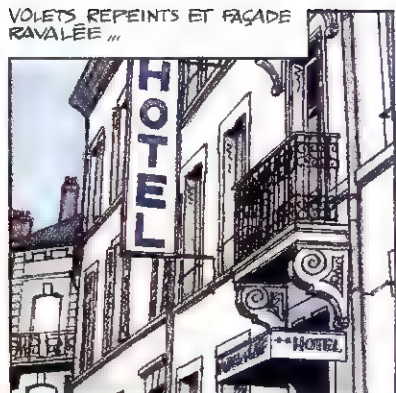
LA GARE NE DEVAIT PLUS
VOIR PASSER BEAUCOUP DE
TRAINS...



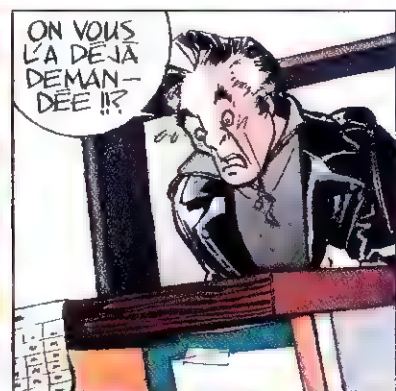
MAIS L'HÔTEL ÉTAIT TOUJOURS
LÀ, PIMPANT MÊME;

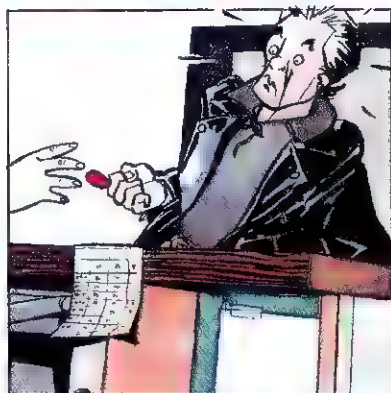


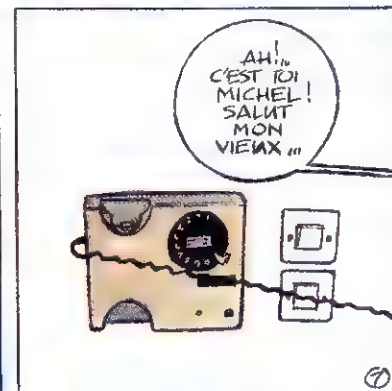
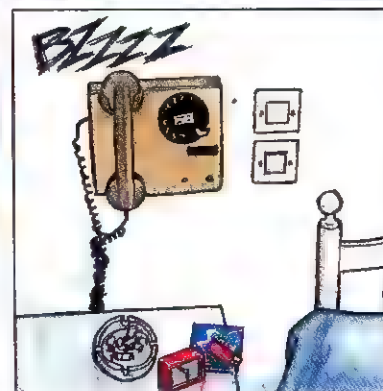
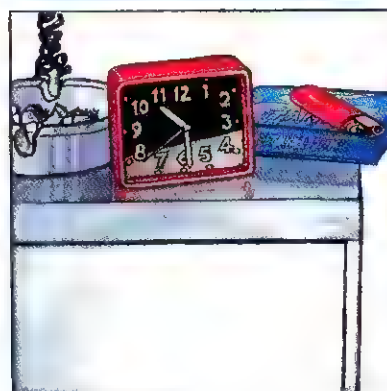
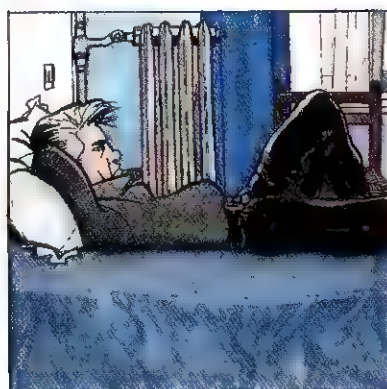
VOILETS, REPEINTS ET FAÇADE
RAVALÉE...



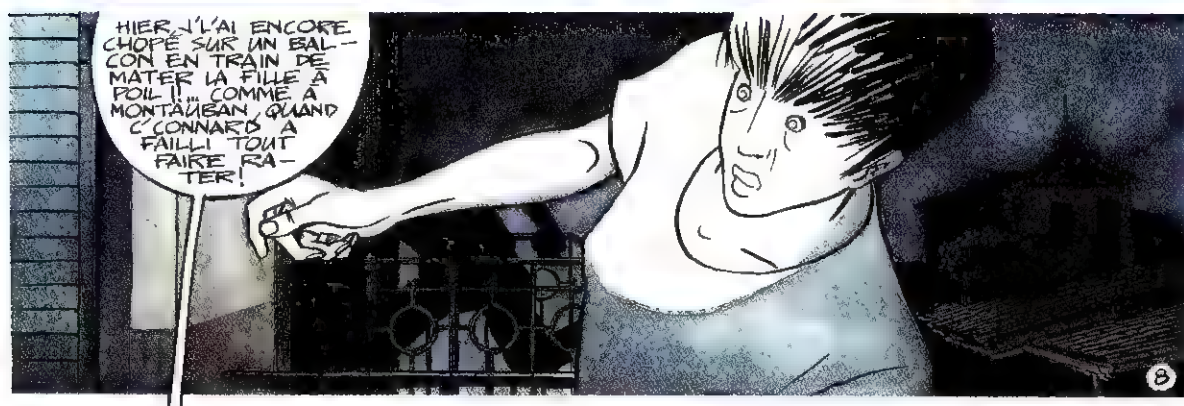
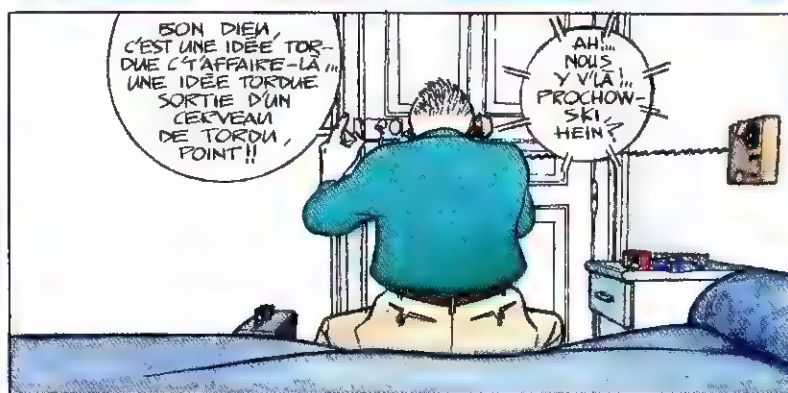
LE PATRON AVAIT CHANGÉ:
C'ÉTAIT UNE PATRONNE...

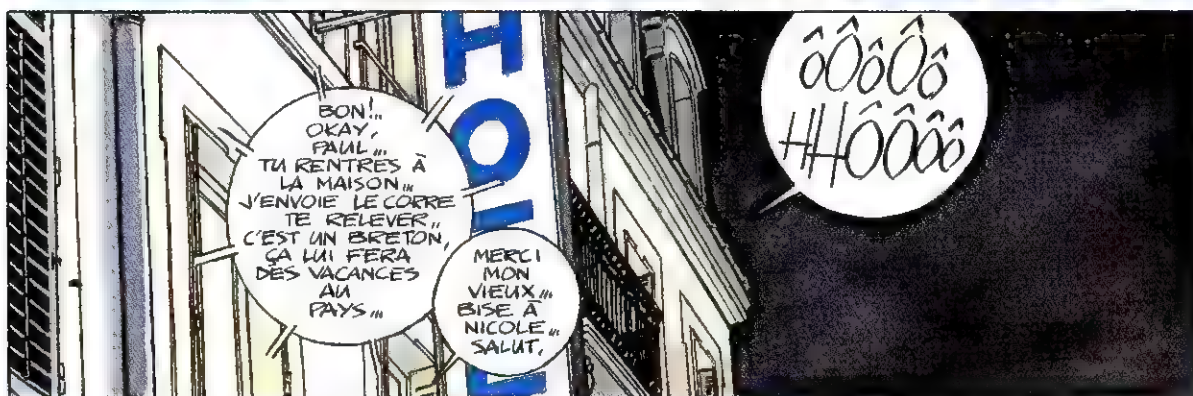
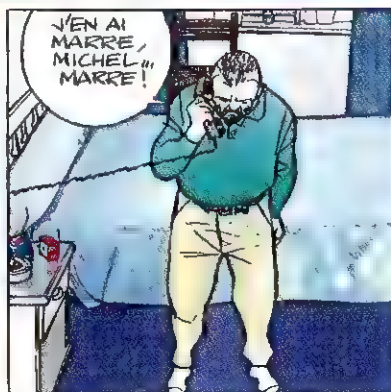


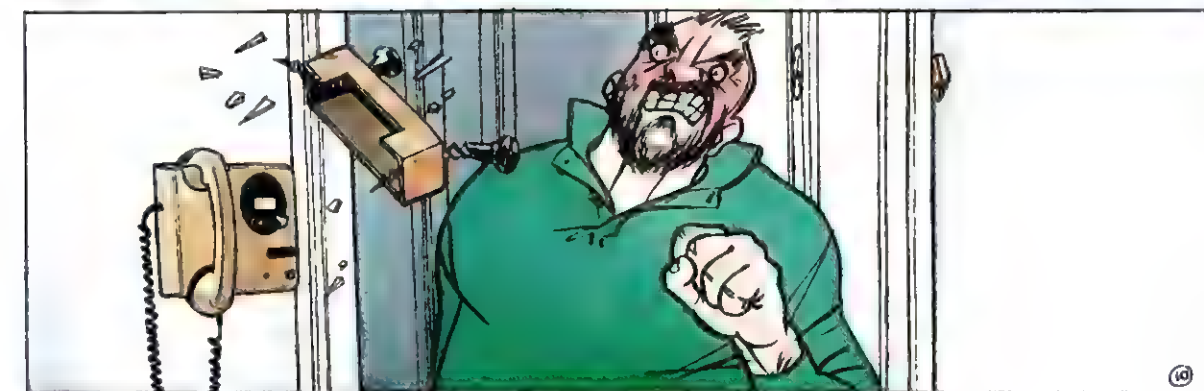
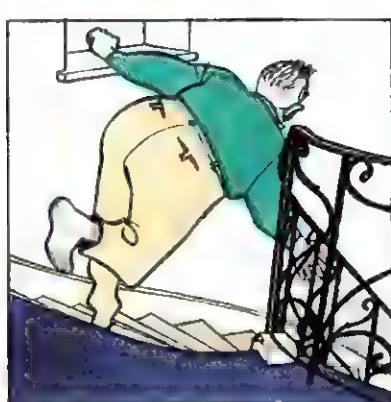
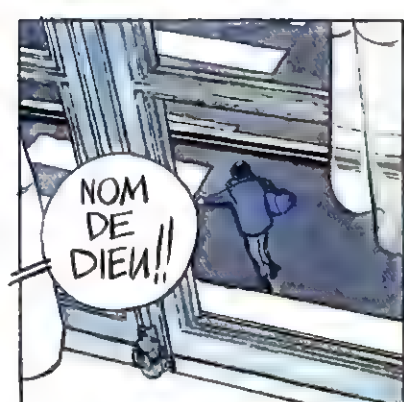


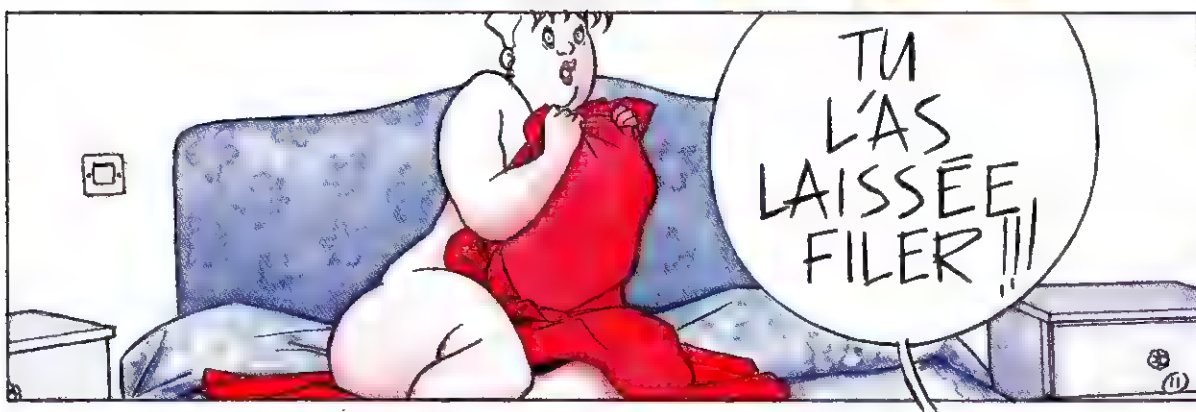
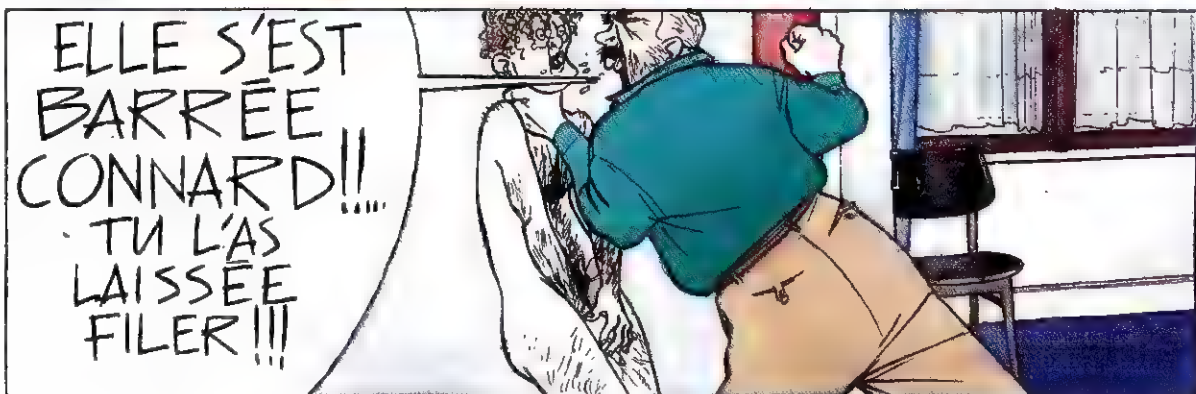
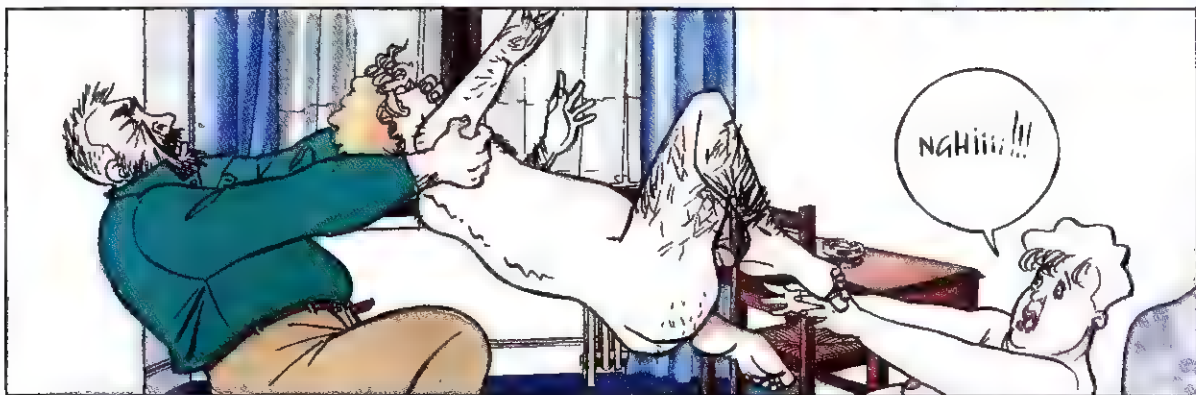
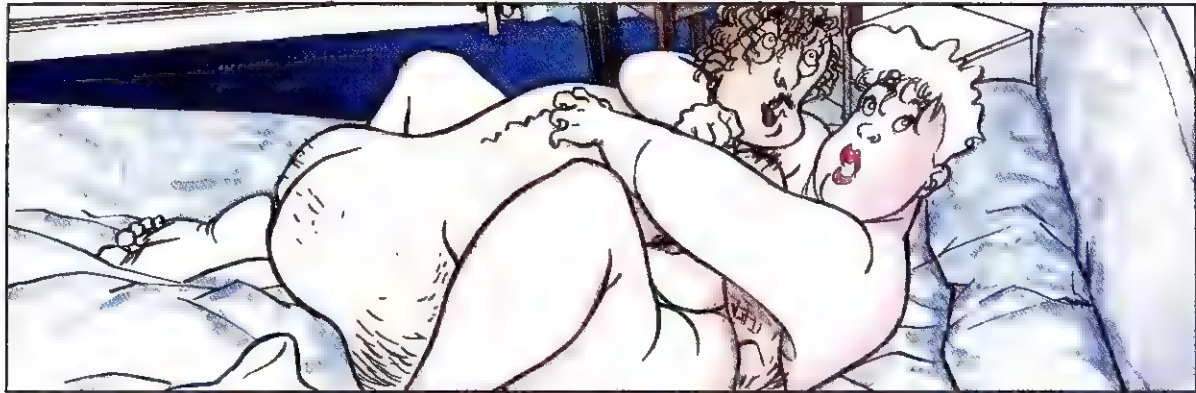


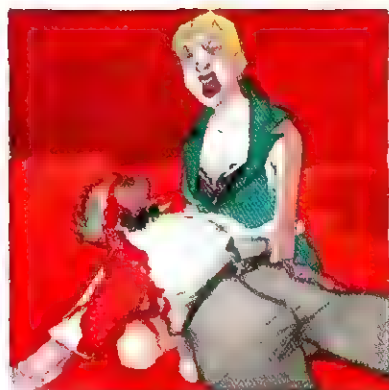
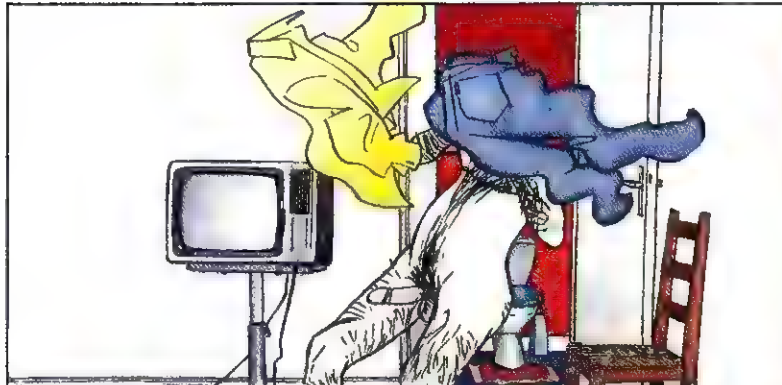
RIEN ! QUE DALLE ! CHOU BLANC !
LA FILLE EST EN VACANCES, MICHEL !
ÇA FAIT TROIS MOIS QU'ON FILE LE
TRAIN À UNE GONZESSE QUI
SE BALADE !! TROIS MOIS
QU'ELLE A VU PERSONNE !
TROIS MOIS QU'ELLE A PAS FASSE
UN SEUL COUP DE FIL ! LA SEULE
FOIS QU'ELLE EST RENTRÉE DANS
UN BUREAU DE POSTE, C'ÉTAIT
POUR RETIRER DE L'ARGENT !
ELLE A
RENDEZ-VOUS AVEC PERSONNE,
NOM DE DIEU !!
ÇA CRÈVE LES YEUX
QU'ELLE A RENDEZ-VOUS
AVEC
PERSONNE !!











ET C'ÉTAIT PLUS QUE JE NE POUVAIS EN SUPPORTER...

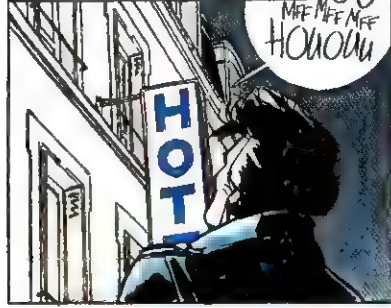


LA FENÊTRE DE LA CHAMBRE
36 ÉTAIT ENCORE ÉCLAIRÉE...
ET SI J'ALLAIS FRAPPER À LA
PORTE, TOUT SIMPLEMENT ?

1-000
MFF MFF MFF
HOUOUU

Ouais... ET J'AURAI L'AIR D'UN
CON SI C'EST PAS ELLE...

PURÉE! TU PARLES D'UN
TROU!...



PFFF !!



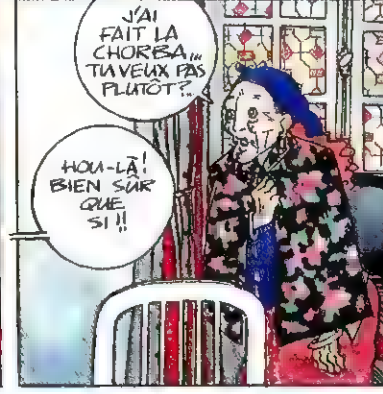
BON, ALLEZ... JAMBON-BEURRE
À L'HÔTEL!... J'EN PROFITERAI
POUR TIRER LES VERS DU NEZ
DE LA PATRONNE...



AH!... LE BOURRICOT A
DÉBRANCHÉ BOBONNE...
C'EST DÉJÀ ÇA...



PARDON
M'DAME...
ÇA SERAIT PAS
POSSIBLE
D'AVOIR UN
CASSE-CROÛTE...
TOUT EST
FERMÉ
EN VILLE...

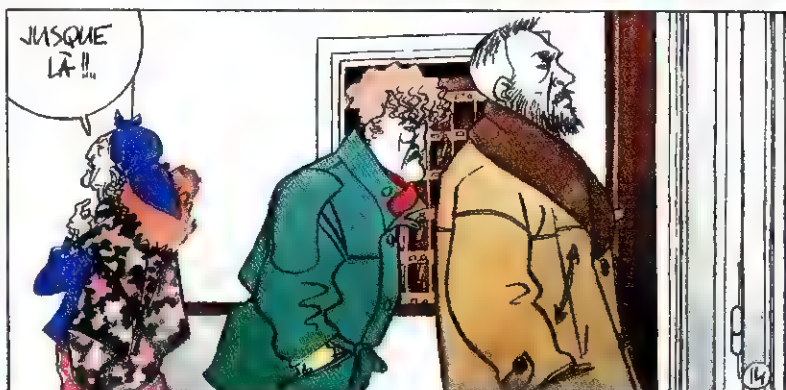


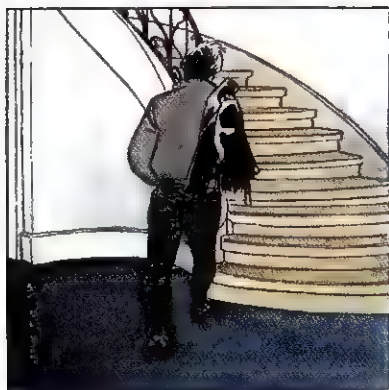
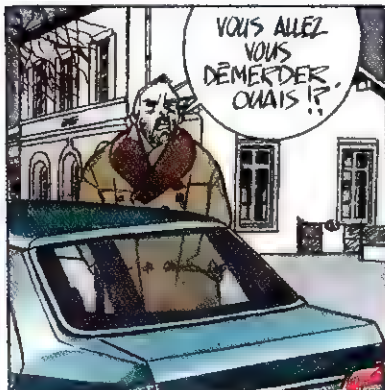
J'AI
FAIT LA
CHORBA...
TAVEUX PAS
PLUTÔT ?

HOU-LÀ!
BIEN SÛR
QUE
SI !!

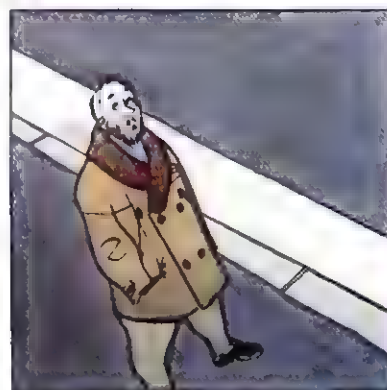
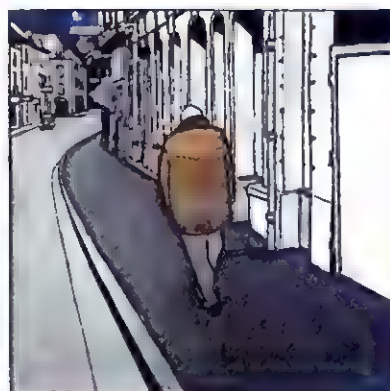
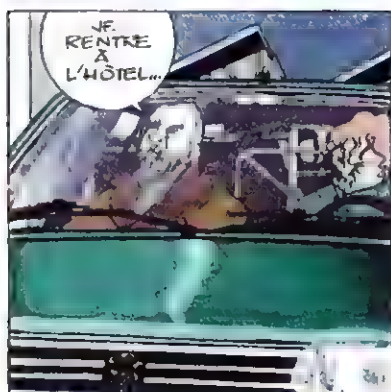


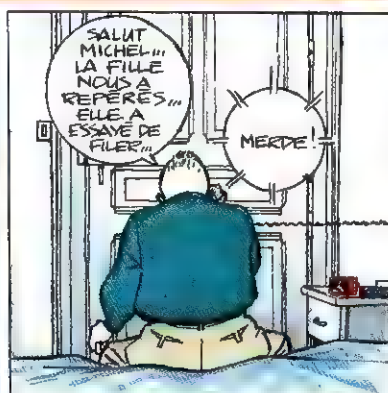
ELLE
EST PAS
LA
PATRONNE?...
JE VOUDRAIS
LUI
CAUSER...

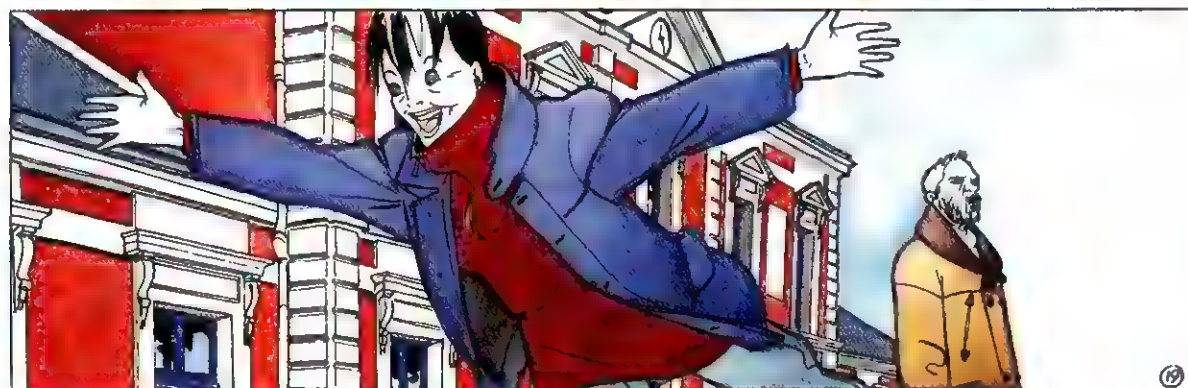
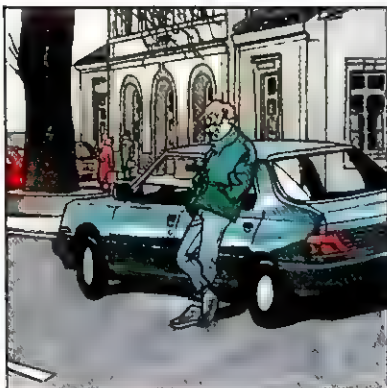














LE GENDARME DE SERVICE
NEUT MÊME PAS BESOIN DE
CONSULTER LE FICHIER !!!



ON VA
D'ABORD
SE RENSEIGNER
SUR LE
CINGASSE
QUI L'ATTEN-
DAIT !!!



SERGE TALBOTEC !!!
MILITANT AUTONOMISTE
DE 72 À 79 !!! SOUPÇONNÉ
D'AVOIR PARTICIPÉ AU
SABOTAGE DU RELAIS T D F !!!
RELÂCHÉ FAUTE DE PREUVES !!!
ENNUIS FAMILIAUX À
PARTIR DE 80 !!! DIVERS
TROUBLES DE L'ORDRE
PUBLIC, CONDUITE EN ÉTAT
D'IVRESSE À RÉPÉTITION !!!
BREF, SE DÉSINTOXIQUE
EN 87 !!! DEPUIS IL NOUS
FOUT UNE PAIX
ROYALE !

ILS INTERCEPTÈRENT LA
FILLE EN FIN D'APRÈS-MIDI
SUR LA VOIE RAPIDE EN
DIRECTION DE L'ORIENT.



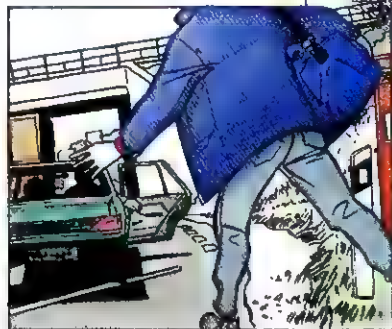
ÇA
MARCHERA
JAMAIS !!!
ELLE VA
DÉTA-
LER !

EH BEN
VOUS FOUR-
REZ LUI
SAUTER DES
SAS COMME
ÇA !

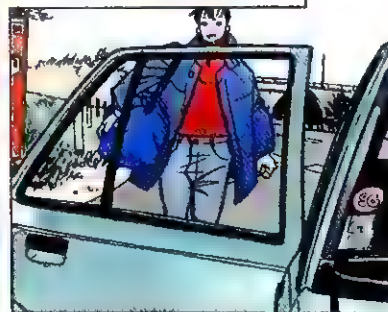
LE SOLEIL ET LE CIEL BLEU
M'AVAIENT DONNÉ ENVIE DE
GAGNER L'ORIENT EN STOP.



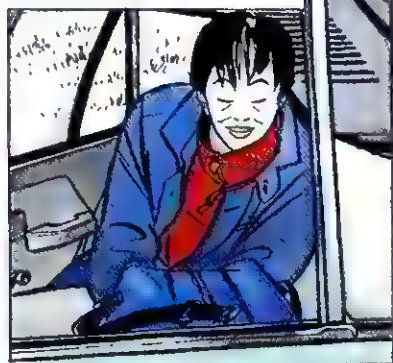
À PEINE SERGE M'EUT-IL
DÉPOSÉE SUR LA VOIE RAPIDE
QU'UNE VOITURE S'ARRÊTA.



JE NE RÉSISTAI PAS À LA PETITE
BOUFFÉE DE VANITÉ QUE ME
PROCURAIT TOUJOURS CE
GENRE D'EMPRESSEMENT...



ET MONTAI EN SOURIANT.



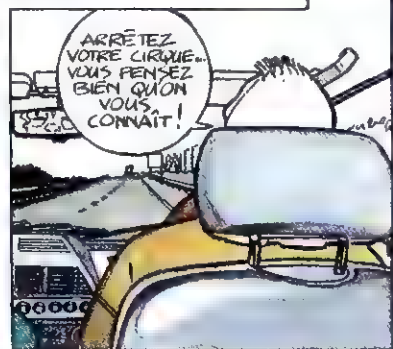
L'ANGOISSE DÉBOULA SANS
CRIER GARE ! J'AVAIS DÉJÀ VU
CE TYPE !



TOULOUSE !! IL M'A PRISE EN
STOP À TOULOUSE !!



CE TYPE EST FLIC !! ET IL ME
SUIT !!



ARRÊTEZ
VOTRE CIRQUE...
VOUS PENSEZ
BIEN QU'ON
VOUS
CONNAÎT !

POURQUOI !!?





ANDRÉ !! ILS CHERCHENT
ANDRÉ !!!

ANDRÉ A FAIT QUELQUE CHOSE...
IL SE CACHE !! MOI PAS !! ALORS
ILS NE TROUVENT, FORCÉMENT !



ET ILS ME SUIVENT !! PARCE
QU'ILS CROIENT QUE JE SAIS
OÙ IL EST !!



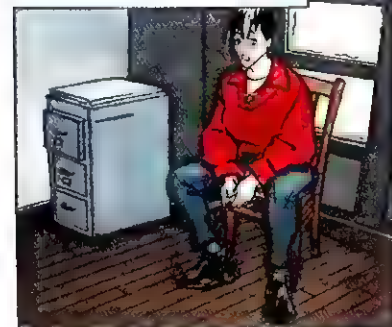
MAIS POURQUOI CHER-
CHENT-ILS ANDRÉ ?!!



C'EST IDIOT ! COMPLÈTEMENT
IDIOT !



DEUX BONNES HEURES S'ÉTAIENT
ÉCOULÉES QUAND ILS S'INTÉ-
RESSÈRENT ENFIN À MOI !!



ET ILS AVAIENT OBTENU L'EFFET
QUÉ, PROBABLEMENT, ILS
ESPÉRAIENT !



J'ÉTAIS ANÉANTIE,



JE DÉCIDAÏ DE COUPER COURT
À L'INTERROGATOIRE...



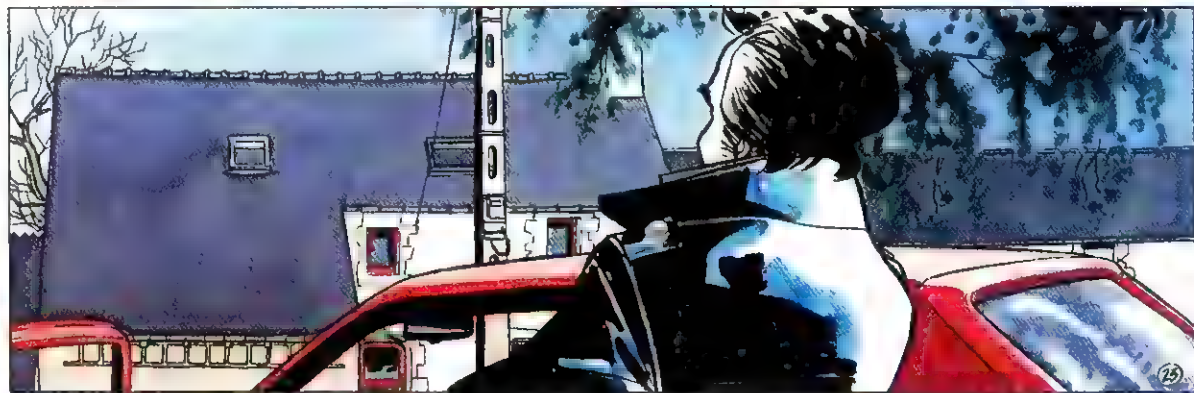
NOUS
N'AVIONS PAS DE
RENDEZ-VOUS...
MAIS NOUS DEVONS
NOUS RETROUVER
SUR L'ÎLE DE GROIX...
IL Y EST PEUT-ÊTRE
DÉJÀ... SINON IL Y
SERA DEMAIN...
OU
APRÈS-DEMAIN...

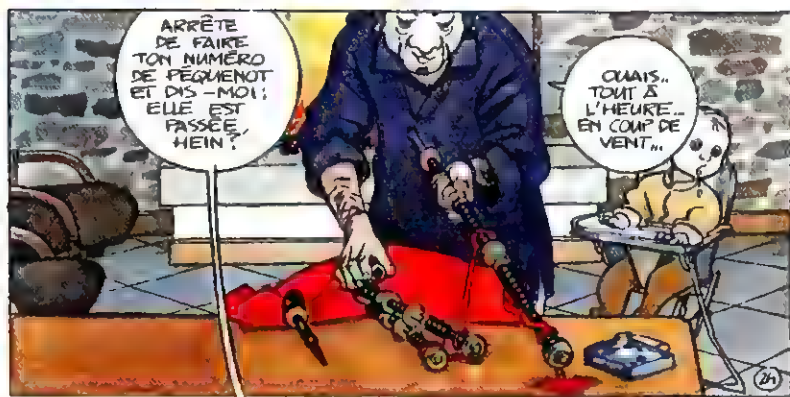
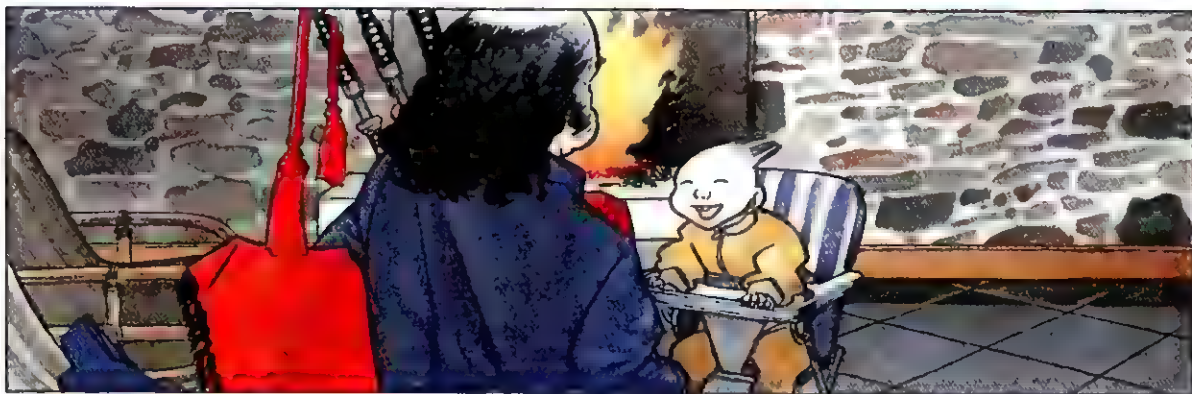


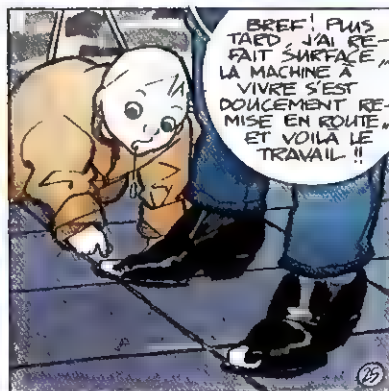
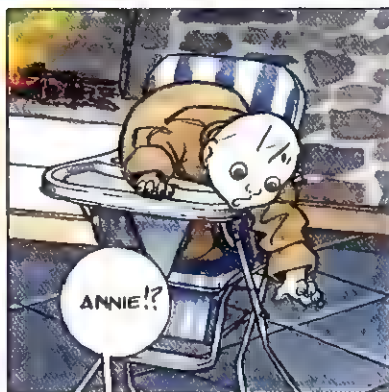
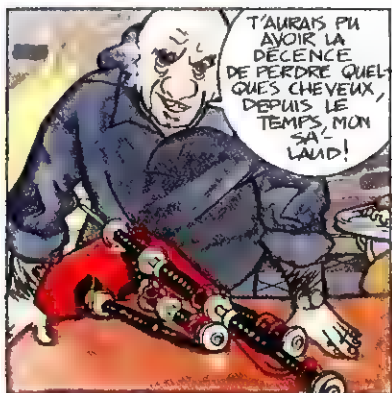
FAUT PAS QUE JE PLEURE...



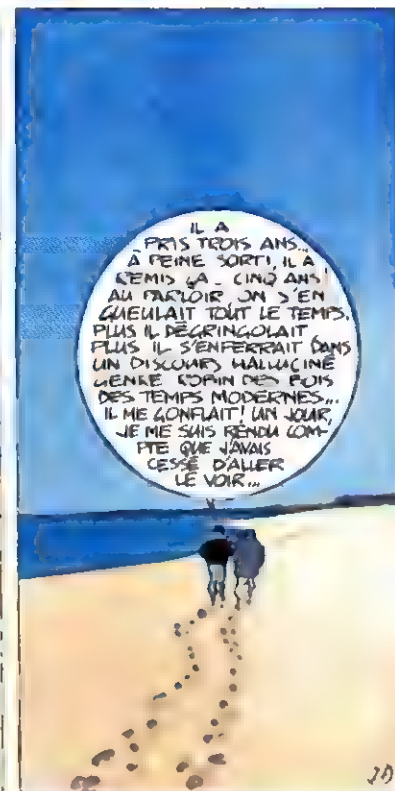
FAUT PAS QUE JE PLEURE...













LES LENDEMAINS DE CUITE ME
RENDENT PARANOÏAQUE... IL
FAISAIT BEAU, MAIS L'ANGOISSE
ME TORDAIT LE VENTRE...



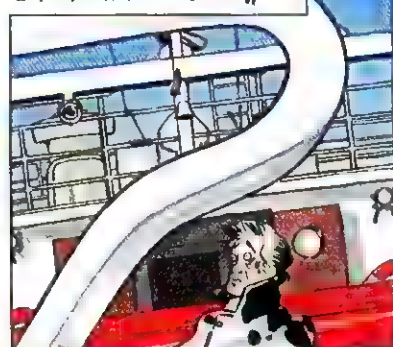
IL EST MORT! J'SUIS CERTAIN
QUE CE CONNARD DE JEAN-
LOUIS EST MORT!!



ET LE GRAND JACQUES!? A TOUS
LES COUPS, LES PEUVIENOTS
SOURNOIS DU "RENDEZ-VOUS
DES AMIS" M'ONT COLÉ SON
MEURTRE SUR LE DOS!!



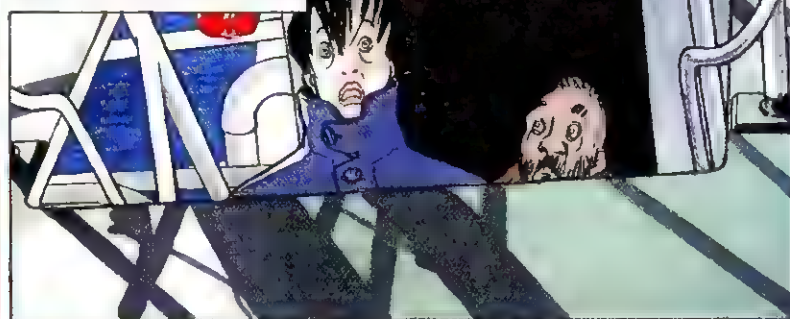
J'AI PAS D'ALIBI, PUTAIN!
JE... J'AI PAS D'ALIBI!!



LE BATEAU SORTIT DE LA RADE...
ILlico, JE REGRETTAI MON
SNOBISME...



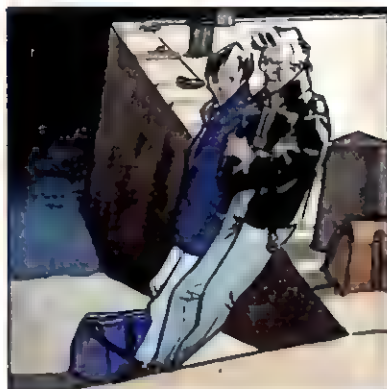
ET J'ALLAI REJOINDRE LE TROU
PEAU DANS L'ENTREPONT
QUAND LE VISAGE D'EDITH AP-
PARUT EN HAUT DE L'ESCALIER...

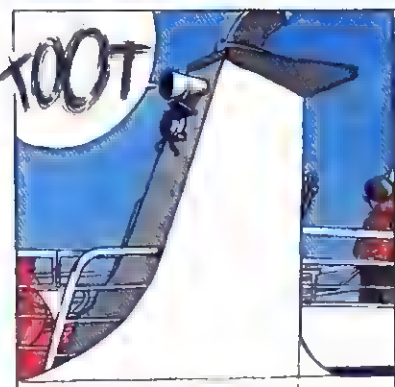


ANDRÉ!!
QU'EST-CE QUE
T'AS FAIT!!
POURQUOI ILS
TE CHER-
CHENT!!?













ILS L'ONT FAITE 3

BARU : EN ANCIEN MILITANT

"Comme tous les jeunes à cette époque, je me suis baladé, en stop – ça tombait bien, c'était la mode, et on n'avait pas de fric. Au milieu d'autres voyages, je me suis retrouvé aux Etats-Unis l'année de Woodstock, mais c'est pur hasard. Ce qui est drôle, c'est qu'en fait je me suis retrouvé parmi les premiers Européens à débarquer ailleurs que dans les grandes villes. Et j'ai rencontré le vrai "plouc" américain. J'étais parti, moi, pour voir ce qui se passait là-bas, on en parlait tellement, et j'ai découvert l'image qu'on se faisait alors de la France. Ils en étaient encore à celle qu'ils s'étaient forgée quand ils étaient venus faire la guerre ! Leurs questions, c'était, par exemple, la télévision, vous savez ce que c'est en France ? J'ai donc fait, sans le savoir, la fameuse route 66, et à l'envers : de New York, je suis allé au Mexique, de là, je suis remonté en Californie, j'ai fait la côte Ouest, puis direction Chicago, et je suis passé au Canada. Kerouac d'ailleurs, je crois bien que je l'ai lu après. Je ne m'étais pas vraiment posé de question, je crois que la mythologie de "la route" est venue plus tard, et comme encore frais ancien militant, je me méfiais plutôt de ces mouvements qui allaient donner les hippies et qui niaient la lutte des classes. J'avais déjà une certaine habitude de ces déplacements improvisés – de Besançon, j'allais souvent par les moyens du bord en Hollande, ou en Angleterre –, et je continue aujourd'hui à partir, au dernier moment, sans but précis, là où on peut aller sans trouver trop de presse..."



MÉZIÈRES : VIVRE UN RÊVE DE MÔME

"La route, je peux vraiment dire que je connais ! J'ai passé un an et demi à vivre et à circuler sur toutes les routes des États-Unis, d'est en ouest, du nord au sud, partout. C'était il y a trente ans. Je voyageais en stop, ce qui m'a permis de me déplacer dans tous les véhicules possibles et imaginables, y compris à cheval... J'étais parti là-bas par désir de vivre un rêve de môme. À cette époque, l'Amérique était encore très lointaine pour les Européens. Et pour un gosse de la Libération comme moi, c'était le pays mythique par excellence, un monde qui nous avait fait rêver par l'intermédiaire du cinéma. C'était à la fois supermoderne et supersauvage, et puis c'était la terre d'élection de la science-fiction et du jazz. Bref, ça faisait beaucoup de bonnes raisons de traverser l'Atlantique ! J'étais parti là-bas, seul, avec un visa de stagiaire industriel dans une usine de construction de charpentes métalliques... où je n'ai jamais travaillé. Comme j'étais arrivé avec très peu d'argent, je faisais de petits boulots dans les ranches pour subsister et j'ai plus d'une fois dormi à la belle étoile, comme dans les westerns. C'était un peu rude, mais je garde de cette époque un souvenir ébloui : j'y ai fait des rencontres exceptionnelles et bénéficié d'une hospitalité extraordinaire. On m'accueillait d'autant plus volontiers que des petits Français qui faisaient la route aux USA à cette époque, il n'y en avait vraiment pas des masses ! Plus tard, j'ai refait d'autres grands voyages, notamment avec l'ami Christin en Europe de l'Est dans les années 70, mais c'était en tant que professionnel, donc totalement différent. Mon expérience de l'Amérique était d'abord un rêve d'enfant : j'avais voulu être cow-boy, et je l'étais devenu ! Le genre de choses inoubliable qui, ensuite, vous accompagne toute votre vie."



Mais la fille

イビツ・ガールズ

A vant cet album, on aurait volontiers juré qu'intimisme et techno étaient irréductiblement inconciliables. Que leur très improbable mariage se heurterait à une manière de barrière d'espèce. *Walking Wounded* prouve, au contraire, que l'épure mélancolique peut parfaitement s'accommoder de la froideur des machines, pour peu qu'on sache leur inculquer le sens de la retenue. Rodé à l'origine sur fond de sobriété acoustique (*Eden*, premier album et jusqu'alors signature de référence d'Everything But The Girl), le spleen minimaliste du groupe trouve même à s'épanouir sur ces rythmiques discrètement dansantes, créant une complicité aussi étrange qu'inattendue entre l'élégance triste de la voix de Tracey Thorn et la rigidité métronomique des beats de synthèse. La sensibilité pudique capable de plier l'indifférence électronique à son apparente fragilité : **belle illustration de cette alchimie réputée insaisissable après laquelle ont couru, en vain, tant d'expérimentateurs.**

Nicolas Finet

▼ Everything But The Girl, *Walking Wounded* (Virgin).

Garbage : "ordures, détrit, déchets, rebuts", selon le dictionnaire Robert & Collins. Pour son tout premier album, ce quatuor basé à Madison (Wisconsin, Etats-Unis) annonce clairement la couleur : un goût affirmé pour le désordre, le touffu, le foutoir – références qu'il faut entendre, en l'espèce, comme autant de parti pris d'indépendance et de liberté. À en croire le groupe, c'est d'ailleurs

ainsi qu'a été bâti le présent album : en respectant, je cite, "le principe de la sélection naturelle par le chaos". Mais chaos ne signifie pas pour autant n'importe quoi. Que trois des quatre membres du groupe, avant de fonder Garbage, aient produit des groupes comme Nirvana, Smashing Pumpkins ou Sonic Youth – porte-drapeaux de la frange radicale du rock américain – n'est pas indifférent à l'affaire. Si Garbage, de fait, entremêle allègrement les références (mur du son et mélodies pop, réminiscences punk et trouvailles bruitistes), c'est tout de même dans la lignée d'une certaine désespérance teigneuse made in USA. Et avec une cerise sur le gâteau : la chanteuse Shirley Manson, l'anglaise de la bande, lumineuse, perverse, fragile ou mélancolique. Impeccable, en somme.

N. F.

▼ Garbage, *Garbage* (Mushroom/BMG).

S auf à fréquenter, cet été, des discothèques fréquentables (autant dire mission impossible), vous n'y couperez pas. C'est la nouvelle trouvaille pondue par les services marketing des maisons de disques pour emballer vite fait bien fait leurs livraisons estivales – et, accessoirement, donner l'impression que l'industrie musicale a encore quelques miettes d'idées : la *dream music*. C'est joli, comme intitulé, *dream music*. On pressent quelque vague planerie étonnante, on se dit que ce sera la bande-son de nos nuits d'été sous les étoiles, quelque chose comme un retour de flamme de la musique "progressive" d'antan. On a tout faux. La *dream music*, c'est un truc pour

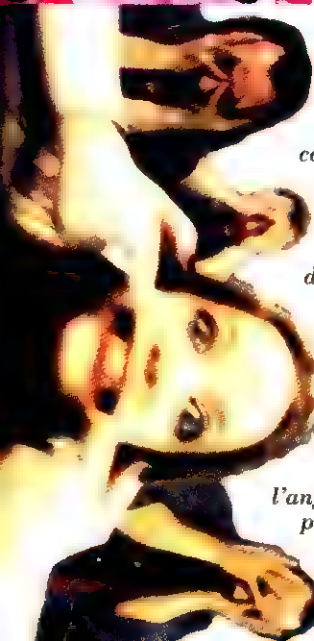
On en parle : la dream music

calmer les jeunes en fin de nuit dans les boîtes, voyez, leur éviter d'aller se tuer en

voiture sur la route du retour tellement ils se sont speedés la tête à s'agiter sur des bêtises. Hypra sympa, non ? En clair : de la *dance music* version soft, instrumentale et un peu moins énervée que la moyenne du genre. Mais d'une indigence musicale qui donne clairement une idée de l'infini. Un thème de piano, trois nappes de synthé, une petite rythmique de soutien, hop, livrez chaud. C'est Richard Clayderman revisité par Ophélie Winter, la richesse stylistique d'un Jean-Claude Borelli alliée à l'audace créatrice de la *Danse des canards*. Ces braves gens nous ont réinventé l'eau chaude. Encore un petit effort, et on va finir par sincèrement regretter Jean-Michel Jarre.

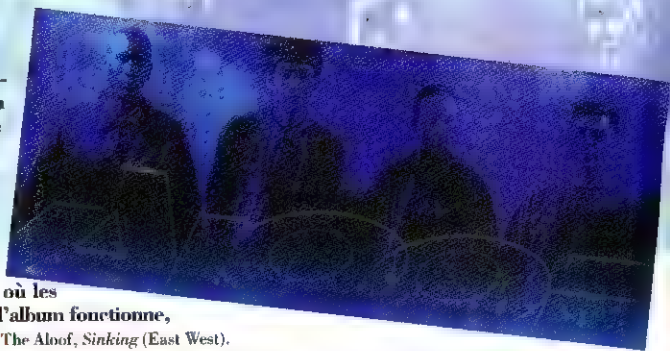
N. F.

garbage



The Aloof

On n'est pas loin de l'ovni : un parti pris 100% synthétique, des incursions du côté de la musique industrielle ou répétitive, une rigueur formelle, et de loin en loin une voix désincarnée, à demi-absente, qui résonne dans ce grand théâtre chromé. Mais un ovni qui aurait à cœur de souligner ses racines humaines, et, constamment, d'accrocher l'oreille avec bonheur via une succession de graffitis mélodiques aussi discrets qu'entêtants. On sait pas bien par quelle secrète alchimie The Aloof parvient à maintenir la cohérence de cet échafaudage hasardeux là où les termes sont apparemment contradictoires, mais le fait est : l'album fonctionne, et de très agréable façon. Aussi séduisant que déroutant. ▼ The Aloof, *Sinking* (East West).



Pur Jus. Avec un parrain comme Taj Mahal – présent sur trois titres – et une dédicace adressée à Walter “Brownie” McChes, on sait d'emblée où on est : certainement pas du côté des faiseurs. D'ailleurs, comment voulez-vous donter de la démarche d'un jeune type (33 ans, autant dire un nourisson au regard de la pyramide des âges du blues) qui, pour son premier album, choisit d'enregistrer en deux pistes, soit avec des moyens techniques équivalents, à peu de chose près, à ceux qui prévalaient jusqu'au début des années 30 ? Alvin Youngblood Hart ne triche pas, et ça s'entend. Tout de simplicité limpide, d'évidence sereine, ce *Big Mama's Door* est l'exact opposé de la frime et de l'épate. Du blues pur jus qui se donne pour ce qu'il est, pas plus, pas moins. C'est déjà beaucoup.

▼ Alvin Youngblood Hart, *Big Mama's Door* (Okeh/Sony).

Les Spins Doctors, où le meilleur exemple d'un rock américain débarrassé de ses tics, ses pesanteurs et ses œillères. De l'énergie à revendre, beaucoup de verve instrumentale, suffisamment de curiosité pour synthétiser des influences très diversifiées, et surtout un évident plaisir à se faire plaisir. Pas le disque du siècle, mais assez de qualités pour émerger nettement du lot commun.



▼ Spin Doctors, *You've Got To Believe In Something* (Epic).

Trompe-l'œil

La paire de fesses la plus célèbre du show-biz français fait son comeback. Sur le papier, c'est plutôt une bonne nouvelle. Sauf que l'opération apparaît vite pour ce qu'elle est : un trompe-l'œil. Certes, retrouver bon nombre de ses grands standards, savamment remixés et souvent interprétés avec bonheur, est un vrai plaisir. Mais, après une si longue absence, quel crédit accorder à un retour où n'apparaît, en tout et pour tout, qu'un seul morceau inédit ?

▼ Michel Polnareff, *Live At The Roxy* (Sony Music).

Balise lumineuse

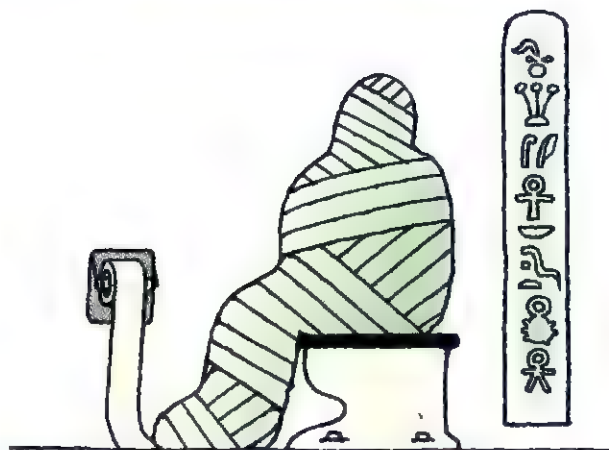
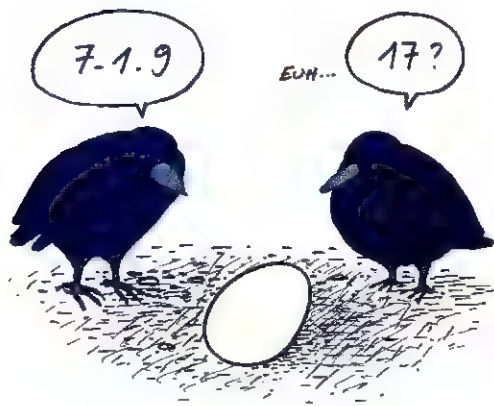
Six ans se sont écoulés depuis sa précédente apparition discographique, et près de vingt depuis *Horses*, repère majeur dans l'histoire du rock. Patti Smith, interrompant une longue période de semi réclusion, revient avec un album somptueux, sa sixième balise, lumineuse, dans un parcours marqué par l'exigence, la cohérence, l'intensité. Largement de quoi se souvenir que ce qui est rare nous est cher.

▼ Patti Smith, *Gone Again* (BMG/Arista).

Une nouvelle venue dont on parle déjà beaucoup en Angleterre. Le fait que son premier album sorte sur le label qui a déjà révélé Galliano, Omar ou Urban Species lui donne évidemment un relief particulier. En fait, cette Écossaise d'origine nigériane n'est pas tout à fait une inconnue. Nicolette avait déjà eu l'occasion de faire entendre son timbre très particulier avec son premier groupe, Calliope, mais surtout avec Massive Attack, qui lui confiait deux des morceaux de son second album. Un parrainage qu'elle a évidemment mis à profit pour peaufiner cette première escapade en solo, où se développent toutes les facettes de cette surprenante voix qui l'a fait qualifier de “Billie Holiday sous acide”. Des chansons élaborées comme de subtiles miniatures, décalées juste ce qu'il faut, dont l'étrange pouvoir d'attraction naît d'une confrontation permanente entre des mélodies vibrantes, fragiles, et l'omniprésence d'une technologie exploitant toutes les ressources du sampling. Une nouvelle incarnation de cette “école” anglaise qui, de Bristol à Cardiff, de Massive à Tricky, s'efforce de jeter un pont entre pop et techno. Parfaitement d'époque, donc. N. F.

▼ Nicolette, *Let No One Live Rent Free In Your Head* (Talkin' Loud/Mercury).





C'EST LE VIEUX
KARL QUI DIT DE
FAIRE CAFFE
IL Y A DES
DIZAINES
DE
CHATS
PAR
ICI

JE ME
DEMANDE
OU ILS
PEUVENT
BIEN SE
TROUVER



Marcelle Chagnon dirige d'une main ferme son parc à caravanes. Le terrain est un peu boueux et les locataires pas toujours ragoûtants. Prenez Flora Pease, une espèce de folle qui chante à tue-tête quand elle traverse le village et élève des centaines de cochons d'inde dans ses vingt mètres carrés. Chez elle, ça sent le fauve et derrière sa baraque, les excréments font de ravissants monticules des plus affriolants. Prenez ensuite la fille de la septième caravane, celle qui discute avec Jésus et connaît son numéro de téléphone perso. Ou le vieux Merle Ring, celui qui a de drôles de théories sur ses voisins et se fait dépouiller de son magot comme qui rigole. Microcosme sans gloire d'une Amérique pitoyable, le parc de Marcelle Chagnon n'est jamais qu'un ramassis banal de couples qui se méprisent, de solitaires qui rêvent d'amour, d'enfants qui entendent trop d'horreurs pour pouvoir jouer encore à la poupée. Et Banks les aime ces ratés de l'existence, ces voisins dont les mobil-homes valent bien les cages à lapins des HLM de banlieue. Il les bichonne, leur offre tout son talent de romancier des petites gens. Pas question de mépris chez lui mais une chaleureuse passion pour le détail qui tue. Ses portraits sont de véritables poèmes en prose, magiques et attendrissants, des photographies à la Willy Ronis captant d'un mot toute la misère quotidienne de ces éperdus d'amour, solitaires, par hasard et nécessité. Christine Fermot

▼ Russel Banks, *Trailerpark*, Ed. Actes Sud/ Leméac, 318 P.- 140 F.



Anno Domini 1401 Avec le concours efficace de l'église catholique, l'usurpateur Henry Bolingbroke brûle les hérétiques à tour de bras, sans cesser de guerroyer en France comme en Ecosse. Au pays de Galles, un soulèvement se prépare. Owen Glendower, le jeune Rhisiart, son lointain cousin bâtard, un franciscain fou qui prêche le retour du roi Richard, Brut l'hérétique, Tegolin la pucelle aux cheveux de flamme, deux ou trois trop belles sorcières, Catherine fille d'Owen, une naine à barbe pourpre, trois bardes qui voient l'avenir mais l'interprètent parfois de travers et d'innombrables soldats sauvages, entre autres, vont partager cette aventure belle et tragique, sur l'aile des anciens mythes toujours vivants. Sous l'apparence réaliste d'un roman historique plein de bruit et de fureur, de folles amours et de destins contrariants se cache un conte initiatique au sens le plus délibéré du terme : on connaît l'intérêt de Powys pour la théosophie, qui le poussait à voir dans le monde une illusion, dans l'exercice conscient du pouvoir l'expression d'un caprice, et, abandonnant la distance d'un humour britannique qu'il manie pourtant avec bonheur, à traquer dans son âme de fils de pasteur des obsessions sadomasochistes dont il est de bon ton de saluer la perversité.

Laurence Harlé

▼ John Cowper Powys, *Owen Glendower, les Tours de Mathrafal* (1), 476 P.- 149 F., les Forêts de Tywyn (2), 537 P.- 159 F. Ed. Phébus.

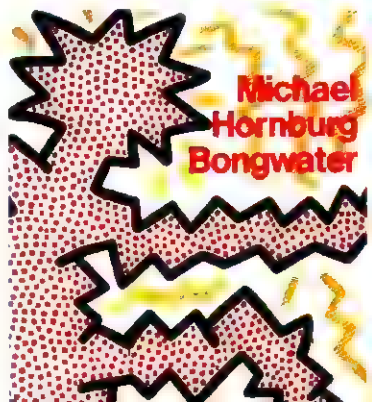


Non, le grunge ne s'est pas suicidé avec Kurt Cobain, voilà son roman culte : *Bongwater* (eau des pipes de hasch) de Michael Hornburg, ancien bassiste d'un groupe new-wave et accessoirement ex-petit ami de Courtney Love, la veuve du chanteur de Nirvana. D'où cette chronique nauséuse, mais vibrante d'une jeunesse zonarde sous le ciel plombé de Portland. Sexe, dope et rock n'roll, David traîne-savates de bar en bouis-bouis, les mains enfoncées dans les poches de son jean mais toujours prêt à dégainer pour baiser un coup. Jennifer coule d'amour pour Robert un homo très beau déjà en main avec Tony. Courtney fiche le feu à la baraque avant de filer à New York en priant Dieu de ne pas virer folle comme sa mère. Le cœur entre les dents, les yeux bordés de jambon, une gueule de bois carabinée, ainsi la vie va des "slackers" (glandeurs), qui se cherchent sans grand espoir, ni but aucun, sauf la prochaine fiesta blindée d'ecsta. Sorti l'an dernier aux USA, *Bongwater* entend bien être aux années 90 ce que fut Moins que zéro de Breat Easton Ellis aux années 80. En plus émouvant. Rosita Boisseau

▼ Michael Hornburg, *Bongwater*, Ed 10/18, 191 P.- 38 F.

Avec ce second volume se clôt le rassemblement de l'œuvre romanesque de l'écrivain autrichien "fin de siècle" le plus représentatif, Arthur Schnitzler, auteur notamment de *la Ronde*, magistralement porté à l'écran par Max Ophüls. Son œuvre, en France, avait été publiée dans un incroyable désordre, et encore très partiellement, et l'on ne saurait donc que féliciter Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent d'avoir reconstitué l'édifice, rétablissant les textes dans leur ordre chronologique et comblant les inédits. Resterait maintenant à nous révéler son *Journal* qui semble, d'après ce que les auteurs nous en disent, plus qu'alléchant.

▼ Arthur Schnitzler, *Romans et nouvelles*, tome II (1909 1931), Ed. Le Livre de poche/Col. Pochothèque, 1138 P.- 145 F.



BLUTCH

Peplum

**CE SONT LES
FEMMES
QUI FONT
LES HOMMES**

Publius Cimber arrive en ville escorté par la garde du général qui dirige la cité. Il n'est pas seul. A ses côtés, son "petit frère" qui plaît immédiatement au général. Emprisonné, le jeune Romain se retrouve dans une galerie, et, à sa plus grande surprise, la femme prise dans la glace l'y attend. Que les Dieux soient remerciés! Et surtout Mercure qui emmène et ramène les âmes, et qui, dans sa bonté, a rendu à l'étudiant ce qu'une main irritée lui avait enlevé.









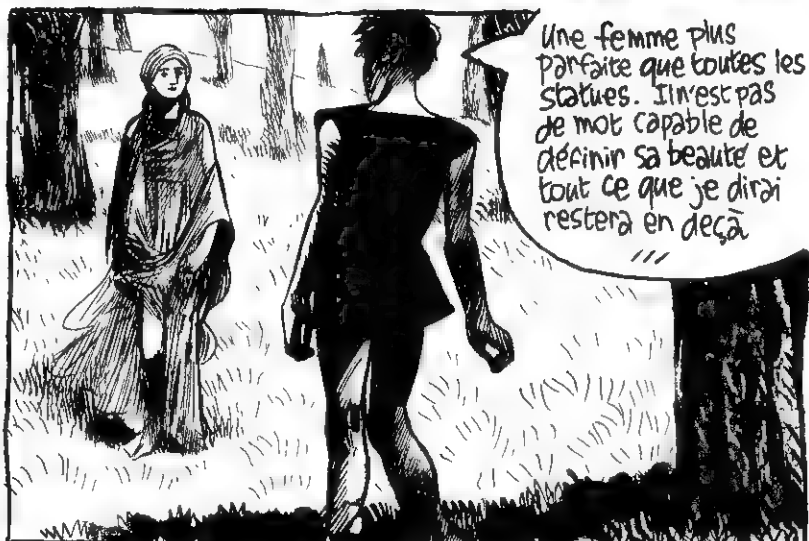


Je ne connais rien aux augures, je ne m'occupe pas des calculs des astrologues, mais d'après les visages, je devine les façons d'être des gens, et lorsque j'ai vu quelqu'un se promener, je sais ce qu'il pense.



HAHAHA ! Je ne voudrais pas que tu aies de telles illusions. La malheureuse que tu ensorcelles est l'actrice qui jouait le rôle d'Ariane. Moi, belle que tu me vois, je suis sa confidente.





Une femme plus parfaite que toutes les statues. Il n'est pas de mot capable de définir sa beauté et tout ce que je dirai restera en deçà.

Ses narines étaient légèrement arquées et le dessin de ses lèvres tel que Praxitèle l'imaginait pour Diane. Et son menton, et son cou, et ses mains, et la blancheur de ses pieds, tout aurait fait paraître terne le marbre de Paros. Aussi pour la première fois je reniai la déesse que j'avais tant aimée.



Je n'ai encore jamais cédé à un esclave. Libre aux bourgeois de poser leurs lèvres sur les marques du fouet. Moi, j'ai beau n'être qu'une actrice, je ne fréquente que les chevaliers.



Je sais que tu as une femme. Je n'ai pas eu honte de m'en enquérir, mais qu'est-ce qui t'empêche d'adopter aussi une petite sœur? Daigne seulement apprendre quel goût ont mes baisers.

Ah, ce n'est pas toi, c'est moi qui te supplie, au nom de ta beauté, de ne pas désigner d'admettre un étranger parmi tes dévots!!!



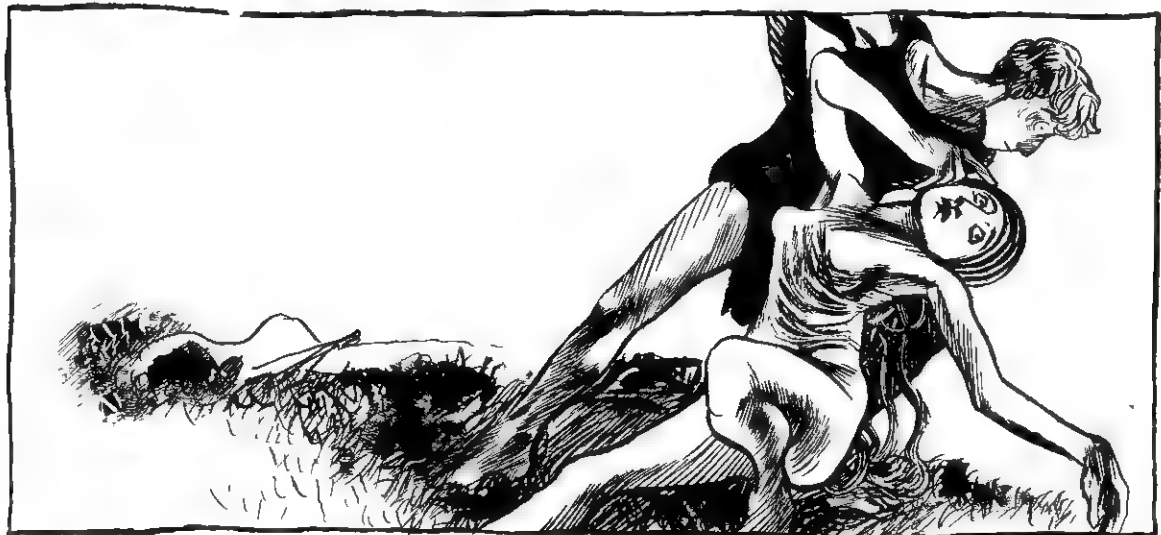
Tu trouveras en moi un fidèle, si tu permets que l'on t'adore. Et, pour que tu ne t'imagines pas que je m'approche sans aucun présent de ce temple d'Amour, je te sacrifie ma femme.

Quoi? toi, tu me sacrifies celle sans laquelle tu ne peux vivre, aux baisers de laquelle tu es suspendu, que tu aimes de la façon dont moi je t'aime!!!



Presse-moi contre toi si je te plais.





Je ne comprends pas... ma terrible hache... Soudain, plus molle que la tige d'un chou...



Il m'est impossible d'achever ce que je voulais faire... Cet objet glacé se cache dans mille replis... Je le veux écumant: il se dérobe...



Je ne comprends pas... Soldat intrépide, je n'ai pas trouvé mes armes...



Est-ce que mes baisers t'ont dégoûté? Est-ce que mon haleine est rancie par le jeûne? Est-ce que, sous mes bras, demeure quelque trace de transpiration?



Je défaille.

Dis-moi la vérité, toi mon amie, suis-je si dégoûtante? Suis-je mal parée? Ya-t-il en moi un défaut naturel qui masque ma beauté? Nous avons commis une faute, mais laquelle?



Que réponds-tu? Opprobre des hommes et des dieux? Que t'ai-je donc fait, pour qu'au moment où j'atteins le ciel, tu m'entraînes aux enfers?



Tu penches le cou?! Tu as trahi la fleur de mes ans en leur première vigueur, et tu m'accables de l'épuisement propre à l'extrême vieillesse!





Cela arrive souvent, surtout dans cette ville, où il y a des sorcières qui font descendre la lune. Aussi, nous allons nous occuper de cette affaire.



Depuis le moment où celle qui t'aime a été outragée, elle n'est plus elle-même. Heureusement je connais une magicienne.





Est-ce que tu es
venu tout entier
aujourd'hui ?



Pourquoi me le demander,
au lieu d'en faire l'essai.



Jé l'avoue mairaine, j'ai souvent péché, car je suis homme, et je suis encore jeune !!!

Une telle honte
hé peut naître
d'un cœur de
chevalier.



Tu as devant toi un
coupable qui avoue.
Tous les châtimens
que tu m'imposeras,
je les ai mérités.
J'ai trahi, j'ai
assassiné, j'ai
souillé un
temple!!!

HAHAHA



cherche pour ces
forfaits une punition.
s'il te plaît de me
tuer, je viens avec
mon épée!!!

HAHAHAHA



HAHAHAHAHAHA

Si tute contentes
de me faire fouetter,
je cours tout nu
vers ma
maîtresse
!!!



HAHAHAHAHAHAHA





Talk-show explosif

Et si les écologistes devenaient terroristes ? Norman Spinrad s'est posé la question. Où se trouve le vrai pouvoir, aujourd'hui ? Dans les médias. Ses terroristes vont donc s'emparer d'une station locale de TV à Los Angeles et menacer de se faire sauter avec leurs otages si on ne diffuse pas leurs messages via le satellite dans tous les Etats-Unis. Commence alors un huis clos angoissant entre le directeur de la station et ses trois journalistes restés prisonniers et les membres des Brigades vertes, issus de fractions terroristes dissoutes, certains d'entre eux prêts à tout, y compris au sacrifice de leur propre vie. Les Brigades vertes se croient les maîtres du jeu, mais ils ne sont que des enfants de chœur face aux requins qui dominent les médias et que gouverne uniquement le sacro-saint audimat. La fièvre monte à KLAS-TV. Certains des éco-terroristes passent mieux à l'antenne et des jalousies se déchainent... *En direct* est du très grand Spinrad. Suspense, style incisif et rapide, excellente documentation sur le fonctionnement d'une station TV sont mis au service d'une charge féroce contre le pouvoir de l'image et les forces occultes qui tirent en secret les ficelles de notre monde épuisé. Joëlle Wintrebert

▼ Norman Spinrad. *En direct*. Ed. Denoel, 624 P. 149 F. A lire aussi deux autres livres de Spinrad récemment réédités chez Denoel : *le Printemps russe*, en coffret, 834 P. 100 F et *les Années fléaux*, 320 P. 75 F.

Orwell en actes. Par son refus d'écrits biographiques le concernant, George Orwell a réalisé la performance de rester un inconnu. Découvrir qui fut l'auteur de 1984 par une biographie en actes, au fil de textes qui permettent de suivre le cheminement de sa pensée – et sa manière de mettre sa vie en accord avec elle –, ne manquera pas d'intéresser ceux qui apprécient sa lucidité.

▼ George Orwell. *Essais, articles, lettres*, tome I (1920-1940), tome II (1940-1943). Ed. Ivrea, Ed. de l'Encyclopédie des Nuisances, 700 P. 250 F chaque volume.

Anges et démons

Du gore lyrique, voilà exactement à quoi nous convie Bernard Florentz dans cette longue descente aux enfers de malheureux humains possédés tour à tour par un démon assoiffé d'existence. Invoqué au cours d'une cérémonie secrète dont la description est à elle seule un morceau d'anthologie, le démon cingle vers Marseille menacée par les flammes, et les personnalités qu'il dévore au fur et à mesure de sa progression s'accumulent dans chacun de ses nouveaux corps. Prostituée, voyou, fugueur, psychopathe, "Sainte", psychiatre plutôt particulier, autant d'incarnations qui composent un tableau dément d'une très peu douce France. On pense à certaine messe noire qui a défrayé la chronique toulonnaise début juin et l'on se dit que somme toute... Mais non, *Noces d'enfer* vaut moins par son réalisme que par son style baroque, flamboyant, pour le moins inhabituel dans ce genre de roman.

▼ Florentz, *Noces d'enfer*. Ed. Rivages, 228 P. 110 F.



Fantômes et diableries



De Gérard Dôle, on sait qu'il a chanté l'apocalypse, et aussi la Chanson de Nestor Burma, dans un 45 tours réalisé en 1982 avec Jacques Tardi et Léo Malet. Le même Tardi l'a dessiné en anarchiste barbu jouant de l'orgue de barbarie, un singe sur l'épaule, dans le Noyé à deux têtes... Personnage de BD, chanteur, on sait moins que Dôle s'est attaqué en tant qu'écrivain au détective mythique

Harry Dickson. Et il faut remercier François

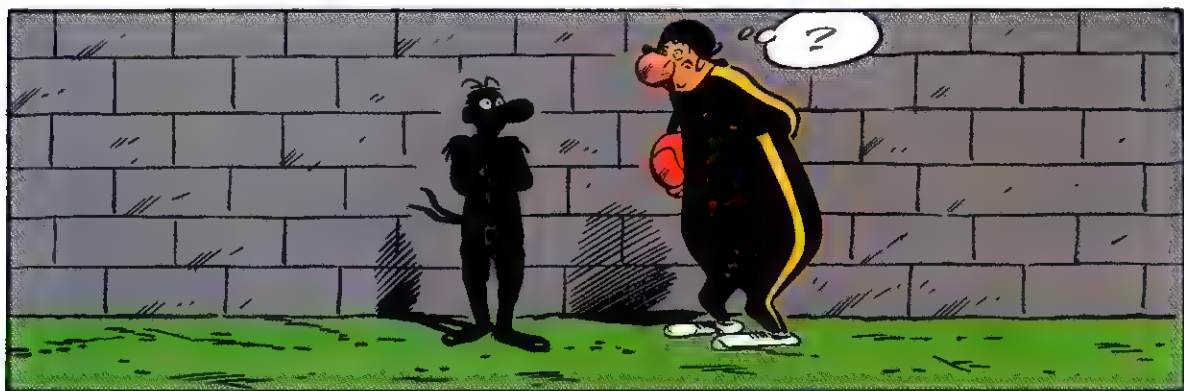
Ducos de nous donner à lire ces dix-neuf nouvelles (parues initialement de 1984 à 1989 chez Corps 9 Editions). Elles font la part belle aux spectres, fantômes, diables, "vampyres" et autres monstres de la nuit... pour notre plus grand plaisir.

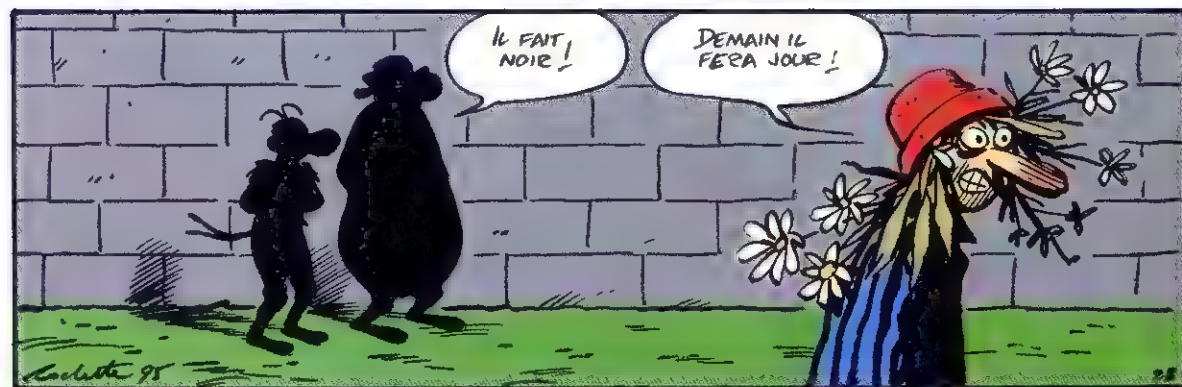
▼ Gérard Dôle, *les Exploits de Harry Dickson*. Ed. Fleuve noir, 672 P. 78 F.



Illustration : Nicollet

ROCHETTE DEUIL ABSOLU





Dans la série ces dingues d'animaux, pour ne pas dire ces drôles d'hommes. Avec sa vision du monde, Gérard Poussin ne pouvait pas ne pas s'attaquer un jour à illustrer La Fontaine. Les fables classiques (le Corbeau et le Renard, avec déjà un hommage aux baskets de Fred !) à de moins divulguées, comme le Rat qui s'est retiré du monde ou la très poétique Un animal dans la lune. Et de nous livrer ainsi vingt-huit tableaux, dans un décor, on ne peut plus approprié de cirque ou de grand-guignol, pour montrer sans mal, que, du XVII^e siècle à aujourd'hui, les travers humains n'ont guère changé. Loin de lui, rassurez-vous, l'idée de "faire la morale", simplement de suggérer que le monde pourrait aussi bien exister... autrement.

Jean-Paul Morel

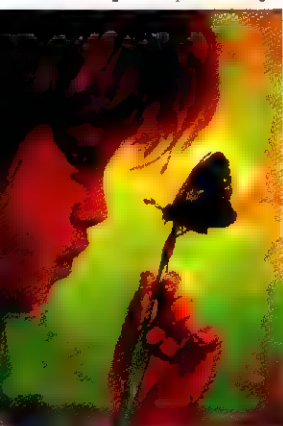
▼ Poussin, *Fables de La Fontaine*, Ed. Zoé/Archimbaud, 64 P. - 90 F.



Une fusion rêvée

A neuf ans, Elsa a de moins en moins de mots depuis que sa mère est partie. Enlevée par des papillons noirs, la femme de sable dévorée par l'eau d'une secte ne supporte plus les amours qui la lient. Le père de l'enfant, qui voulait simplement vivre, ne comprend plus rien. Il y a des Modigliani qui n'en sont pas, des cris qui s'étouffent, des partages surprenants et si le temps existe, c'est en une fusion rêvée des êtres. Par son dessin gracieux, précis, ses couleurs d'émotions feutrées sur les déchirures, Faure nous emmène dans une histoire douce-amère, dont il est plutôt frustrant de devoir attendre la suite. L. H.

▼ Makyo/Faure, *Elsa*, Ed. Glénat, 48 P. - 72 F.



"Je fais des miracles et du bien. Je m'offre, prix économique." Apapucio, saint en puissance, mène une vie du même accabit ; qui lui vaut nombre de mortifications et quelques rencontres tentatrices, auxquelles il sait résister. Un tantinet naïf, il n'a pas conscience d'œuvrer pour le bien social quand il permet de financer croisades, inquisitions, guerres saintes, pots-de-vin et banque vaticane. Mais comme il est jeune, on peut penser qu'il apprendra. Laurence Harlé

▼ Lopez/Fontevila, *Une vie de saint*, Ed. Fluide glacial, 52 P. - 54 F.



Dans la série aussi des "jeux dangereux", une histoire qui se déploie entre fantastique et folie. Mathias, vous l'avez appris dans le premier épisode, descendant de gitans, est doté de pouvoirs paranormaux. Et là, vous l'avez vu dans bon nombre de films, il a le regard qui tue. Où ça se complique, c'est que son tuteur, le soi-disant "bon docteur Dambruc", entend bien le rayer du nombre des vivants, et cela pour d'obscures raisons d'héritage. Rien de plus facile – vous pensez bien, un gitan avec le regard qui tue – que de le faire passer pour fou et de lui réserver le traitement psychiatrique qui convient... C'est compter sans l'obstination d'Annie et la complicité inattendue d'un doux-dingue, qui, comme Saint François d'Assise, a le don de parler aux oiseaux... Pour un scénario aussi tendu, on regrettera qu'on n'ait pas trouvé un graphisme mieux assuré et, disons-le, moins naïf. Mais le découpage tient la route. Jean-Paul Morel

▼ Burton/Vanek, *Feu d'ange T. 2. Le Maître des oiseaux*, Ed. Glénat, 48 P. - 68 F.



Qu'est-ce qui se passe après la dernière guerre totale des rats, quand ceux qui sont censés produire la nouvelle génération de chair à massacrer en ont un peu

assez. Des idées scientifiques naissent, telles des mouches vertes, et rien ne pourra les arrêter. Recréer la vie autrement, d'accord, mais les buts glissent légèrement sous la pression des circonstances. Produit logique du hasard et de la nécessité, le résultat vivant aura la haine et ne manquera pas de le prouver. Entre métaphysique et critique sardonique, P'tit Luc va finir par devenir une de ces sortes de sages qui, crachant des rires de plus en plus corrosifs à la gueule de leurs admirateurs, leur en apprennent davantage que les classiques de la philosophie. Du moins, bien sûr, quand on ne leur a pas déjà piqué la cervelle pour construire l'être parfait qui doit nous sauver, duissions-nous tous en crever. L. H.

▼ P'tit Luc, *Relecture du mythe de Frankenstein : Renaissance*, Ed. Vents d'Ouest, 56 P. - 75 F.

L'ÂGE DE DARWIN

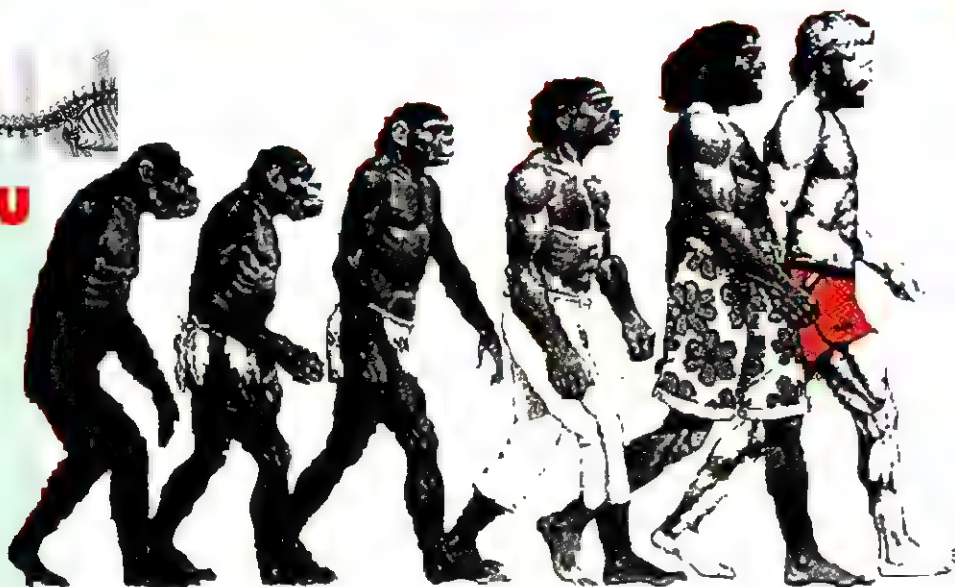


Stephen Jay Gould

On Evolution

NOUVEAU
Version
hybride

ON EVOLUTION • Stephen Jay GOULD
CD hybride MAC-PC. En anglais. Editeur : Voyager



En une heure de conférence spécialement filmée pour ce CD-ROM, Gould pose trois devinettes et tente d'y répondre : qui était le naturaliste à bord du *Beagle* ? Pourquoi Darwin n'employait-il pas le terme "évolution" ? Pourquoi Darwin a-t-il retardé la publication de ses travaux pendant plus de vingt ans ? En plus des réponses données oralement par Gould, on trouvera de quoi satisfaire sa curiosité dans l'impressionnante documentation venant étayer les propos du savant : une projection de diapos, la version intégrale de *Bully for Brontosaurus* et d'autres textes de Gould ; *Voyage of the Beagle* et *Origin of Species* de Darwin ; des lettres et documents datant de l'époque victorienne ; des cartes ainsi que plus de 100 graphes et illustrations. Grâce au menu "Thèmes", on accèdera en un clin d'œil à tous les concepts clés nécessaires à la pleine compréhension du discours de Gould ; et ce, où qu'ils soient situés sur le CD.

BON DE COMMANDE

à retourner à (A SUIVRE), 66, rue Bonaparte, 75006 Paris

Nom :
Prénom :
Adresse :
Code postal :
Ville :
Pays :
Téléphone :
Signature :

TITRE	FF	FB	QUANTITÉ	MONTANT
On Evolution	240	1455		
+ participation aux frais d'envoi				
normal 20 FF 150 FB				
recommandé 30 FF 225 FB				
TOTAL				

RÈGLEMENT PAR CHÈQUE BANCAIRE OU POSTAL À L'ORDRE DE CASTERMAN VIREMENT CCP N° 2156908 W PARIS

ANDRÉ TAYMANS

Moon River

Caroline Baldwin

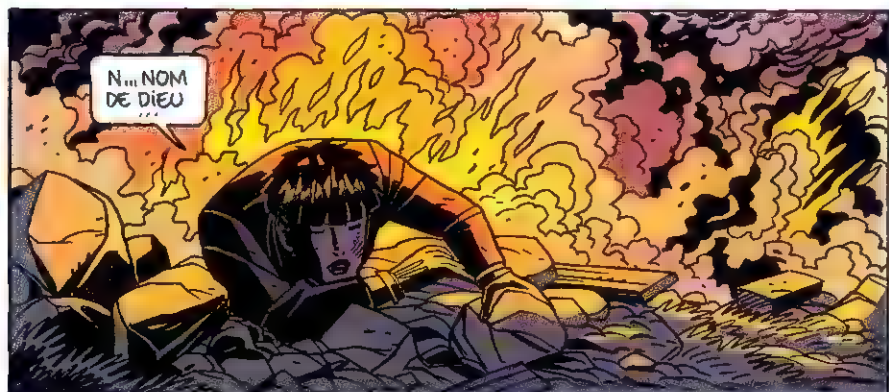
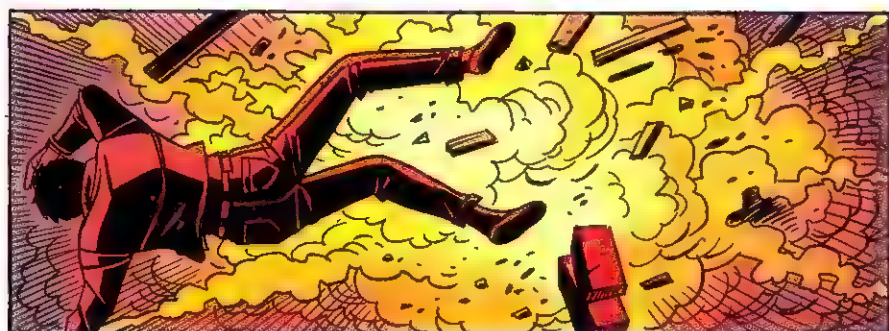
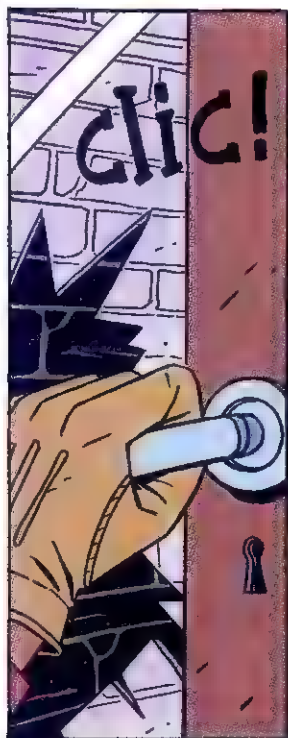
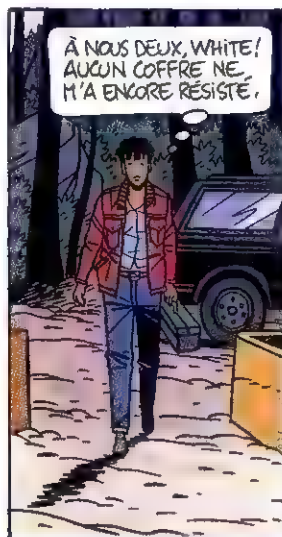
L'ATTRACTION DE LA LUNE A ÉTÉ LA PLUS FORTE

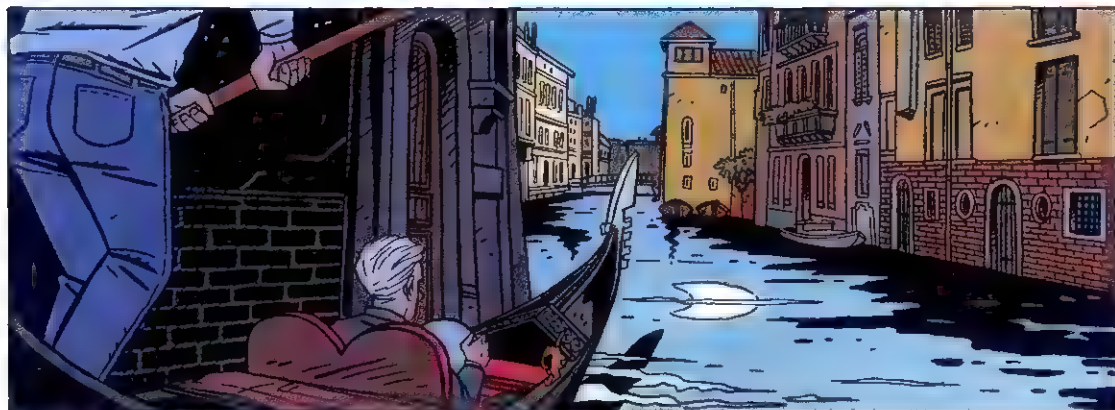
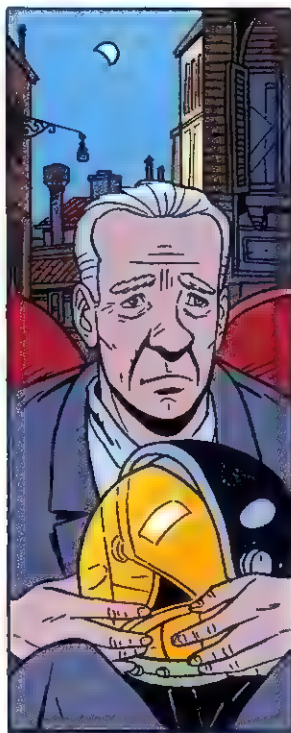
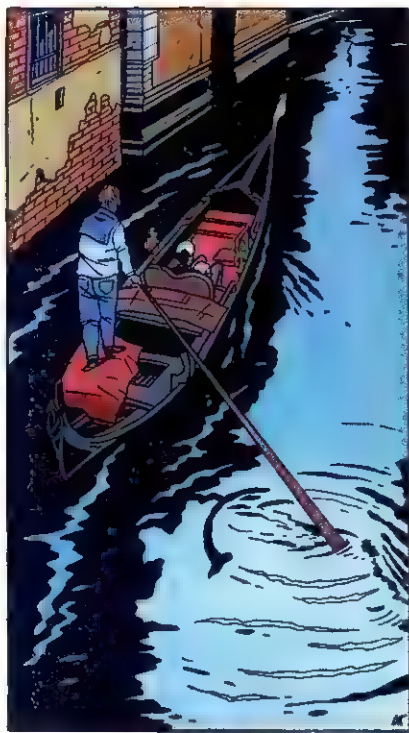
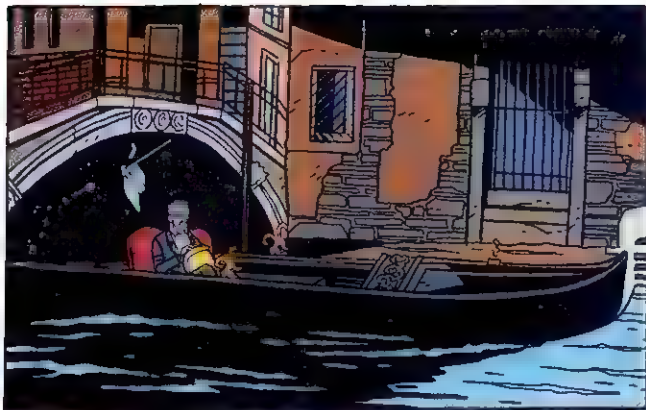
Kristal Corporation est une firme d'aéronautique spécialisée dans les technologies de pointe en matière d'exploration de l'espace. Mais l'avenir du groupe dépend d'un contrat de collaboration avec une société japonaise pour le développement industriel de micromachines.

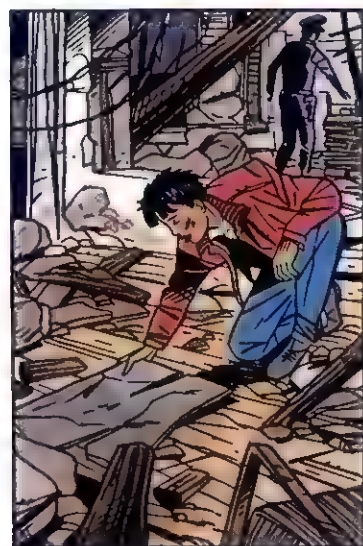
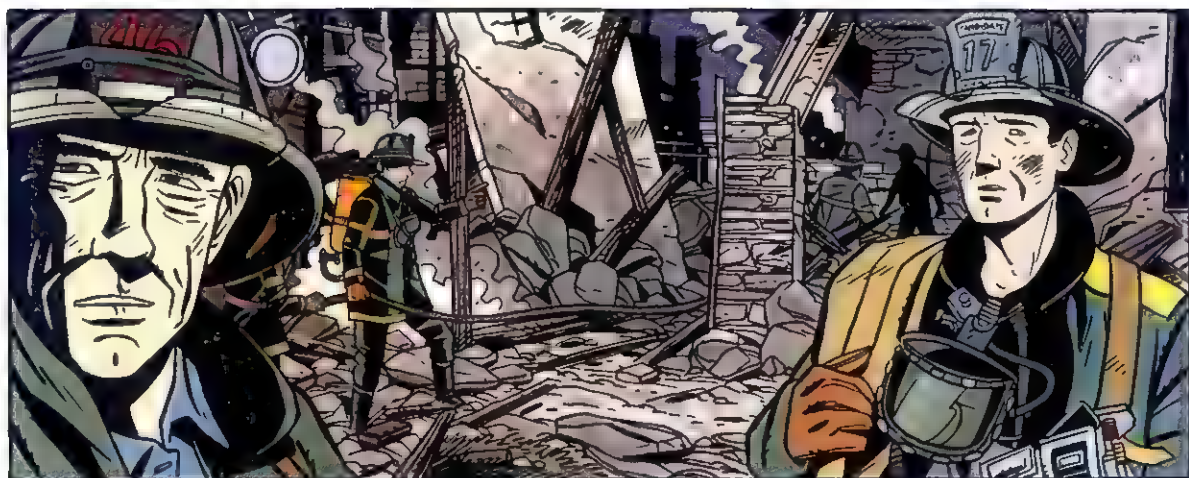
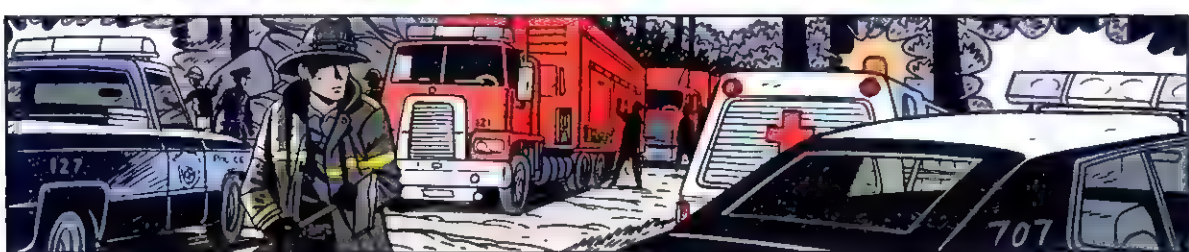
La clé de voûte de ce contrat ?

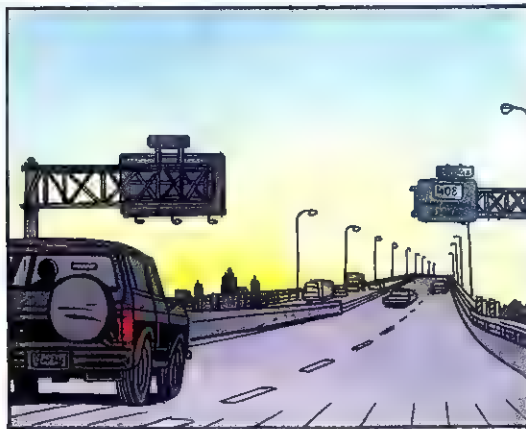
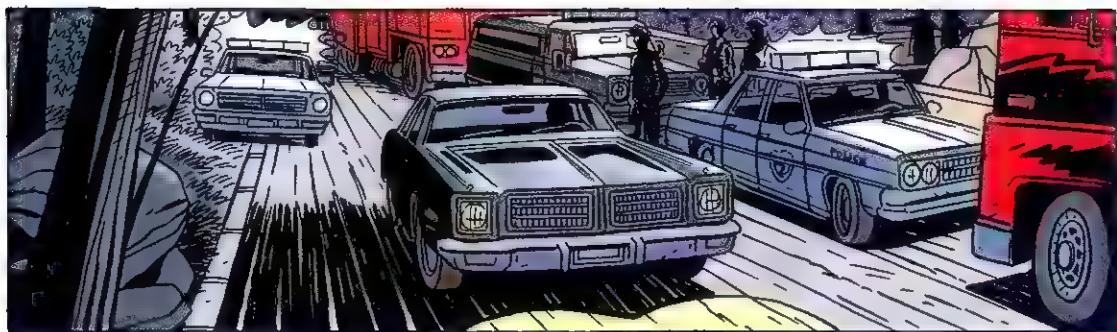
L'astronaute Frank White devenu administrateur de Kristal pour le prestige qu'il représente. C'est lui qui doit signer le contrat juteux. Mais il disparaît subitement, et la firme fait appel à l'agence Wilson Investigation, qui, à son tour, délègue la pétillante Caroline Baldwin pour le retrouver.

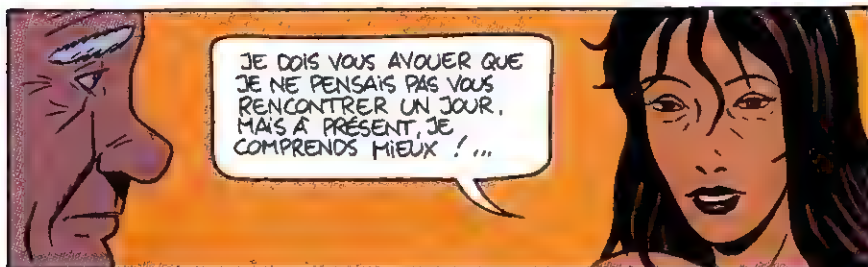


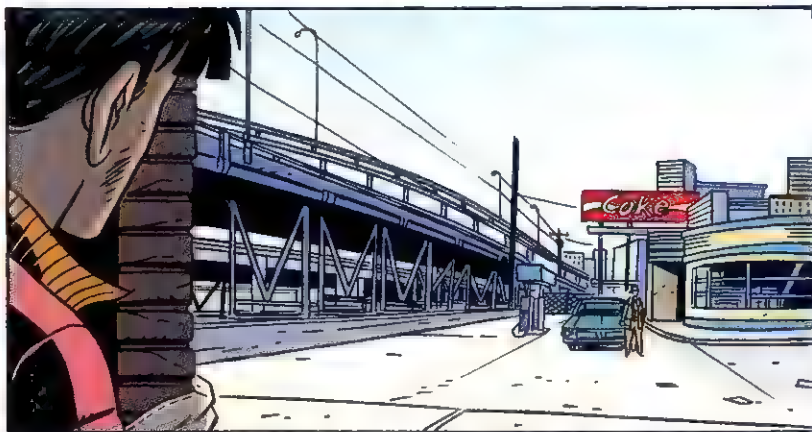
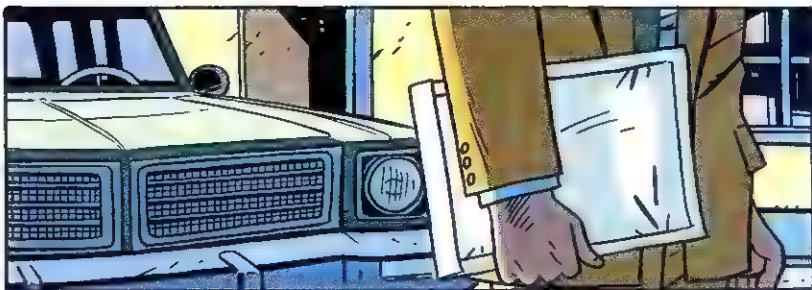


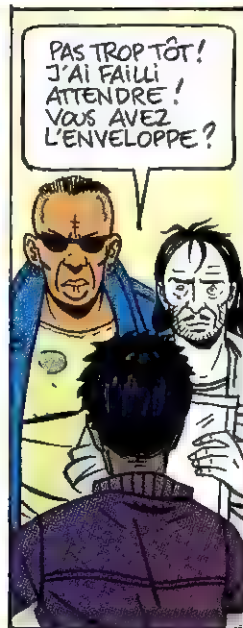
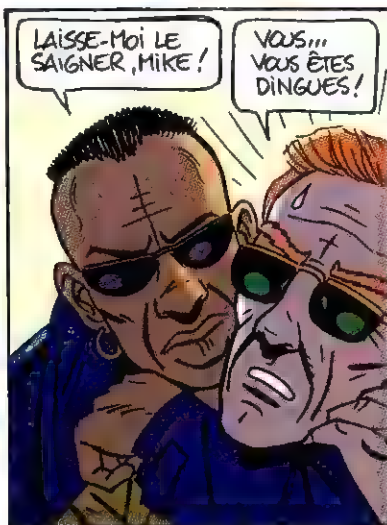
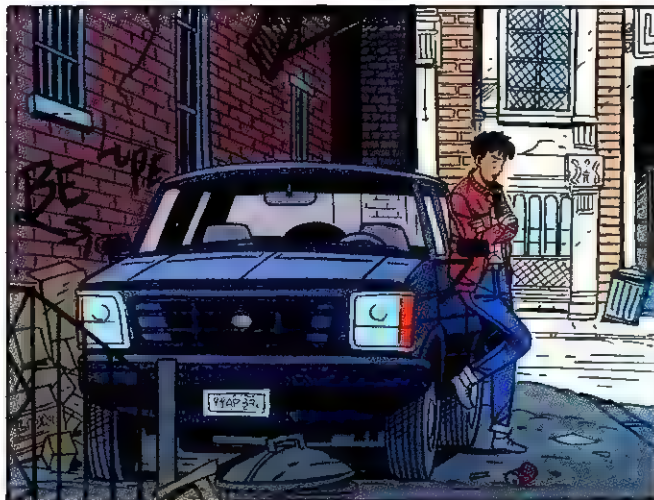


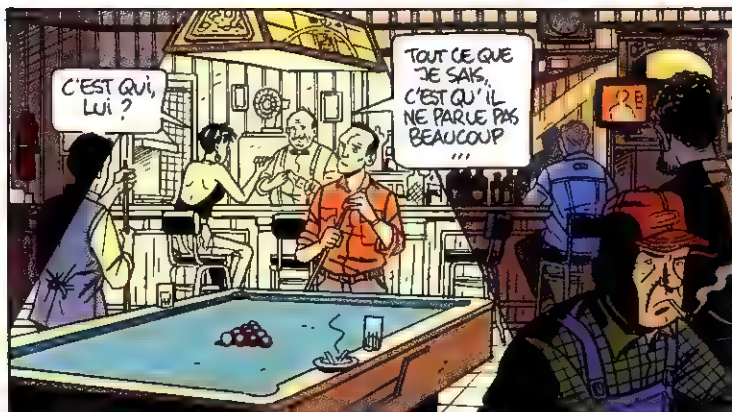
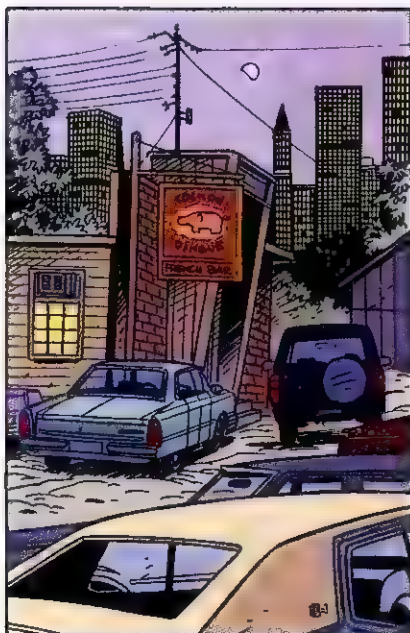


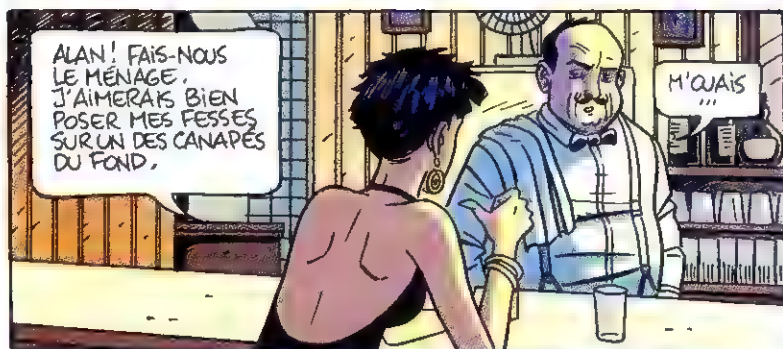


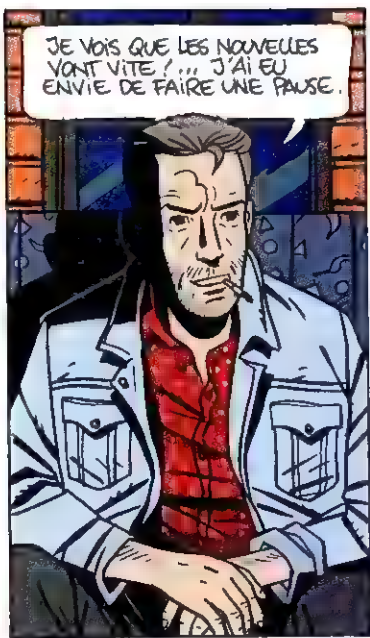
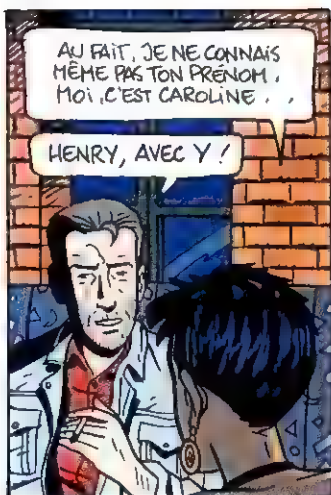


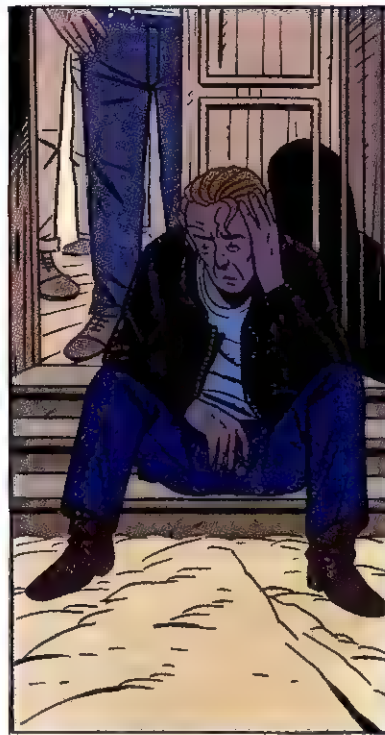
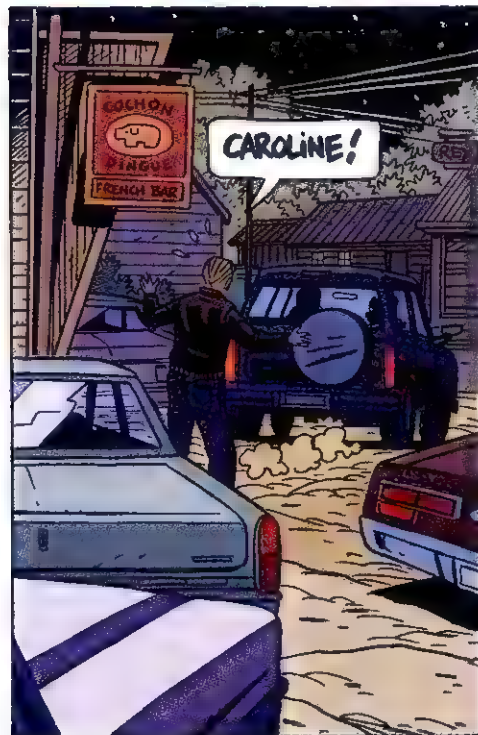
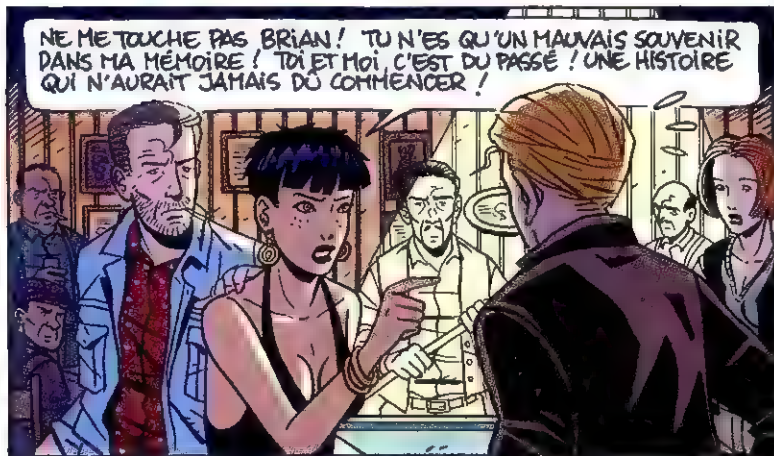


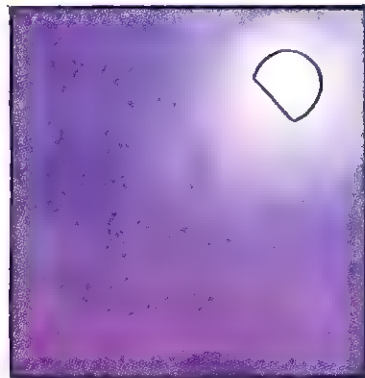
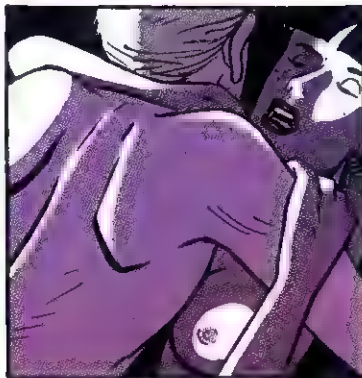
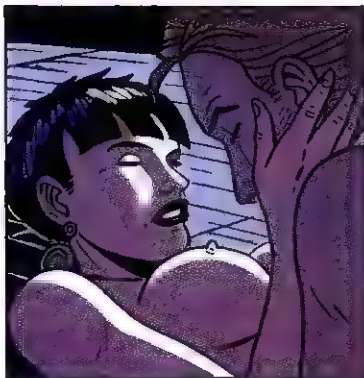
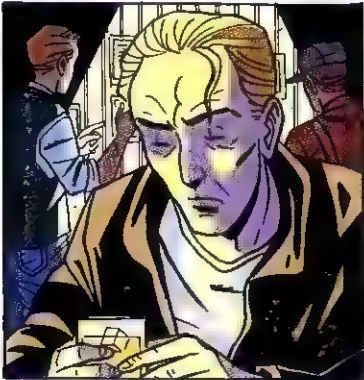
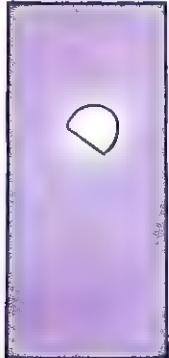
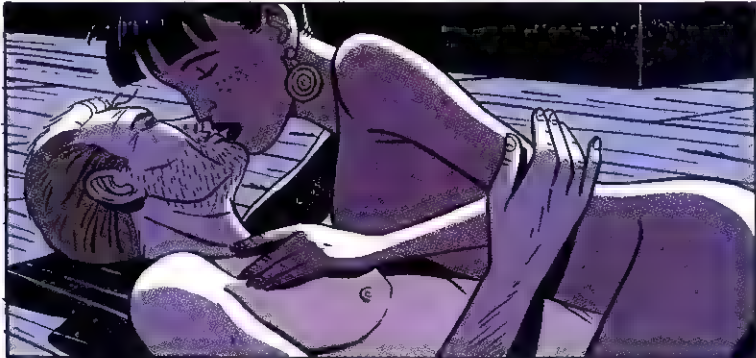
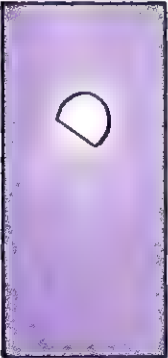












TU PENSES
QUE C'EST
POUR
CE SOIR
?

J'EN
AI
BIEN
PEUR
MON
VIEUX !

QUOI QU'IL ARRIVE, CELUI QUI
PART PAYE UNE TOURNÉE ?

SÛR !

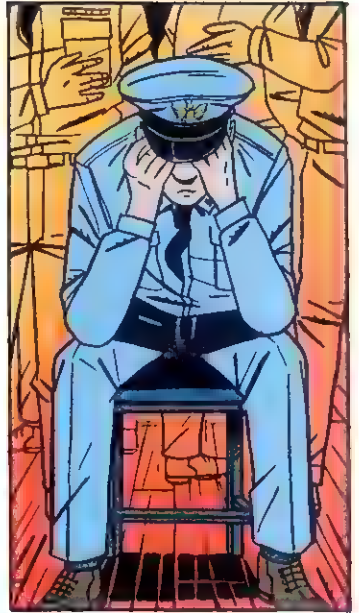
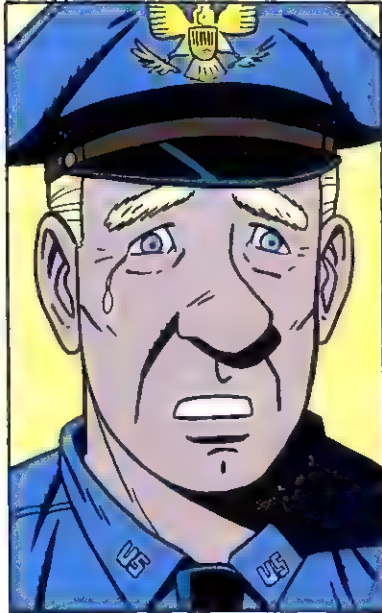
CAPITAINE WHITE ?
CAPITAINE BROWN ?
ON N'ATTEND PLUS
QUE VOUS / VOUS
POUVEZ PASSER !

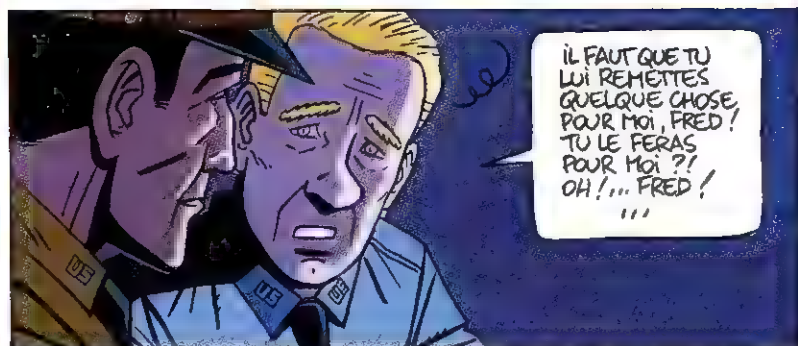
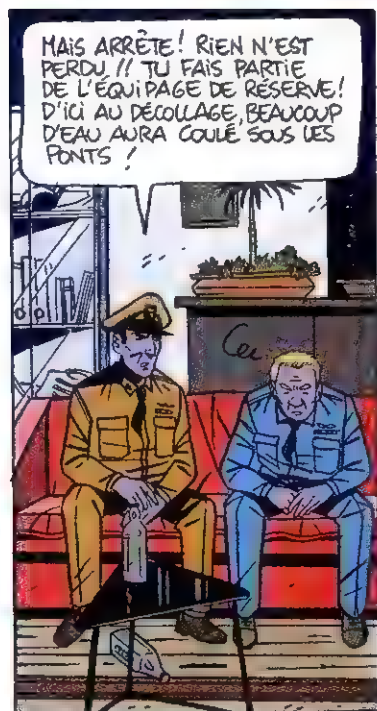
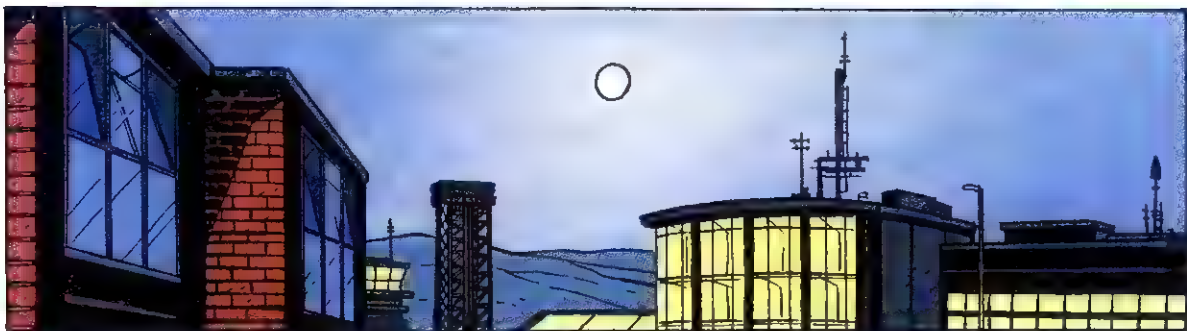
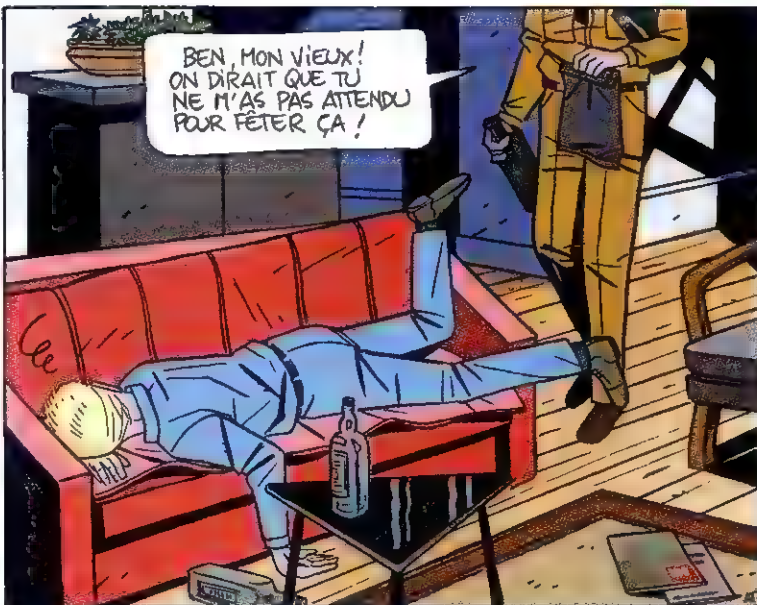
ENTREZ MESSIEURS,
ENTREZ ! NOUS
ALLONS POUVOIR
COMMENCER ...

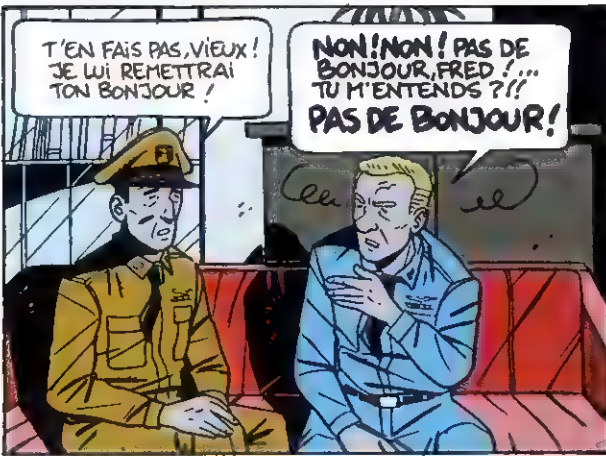
BIEN, GENTLEMEN ...
NE TOURNONS PAS AUTOUR
DU POT ! ENTRONS DANS
LE VIF DU SUJET ! JOHN ...

SUITE AUX ENTRAÎNEMENTS
INTENSIFS QUE VOUS AVEZ
SUBIS CES DERNIERS MOIS,
TROIS D'ENTRE VOUS ONT
ÊTE RETENUS POUR EFFEC-
TUER LA PROCHAÎNE MISSION
APOLLO !

CAPITAINE O'NEAL,
COMMANDANT NICHOLS ET
CAPITAINE BROWN, VOUS
SEREZ LES TROIS PROCHAÎNS
HOMMES SUR LA LUNE !









BOUJUT/TARDI

Sex-machines

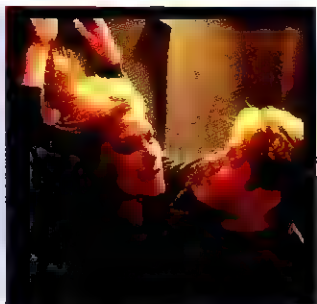
Vingt ans et quelque après le roman de James Graham Ballard, *Crash* est donc devenu ce film improbable de David Cronenberg qui, à Cannes, fit frémir les confrères de Libé et de Télérama. Parfois un film, il est vrai, en révèle plus sur la sexualité des critiques que sur leur cinéphilie ! Dans la préface à l'édition française de son livre (Calman-Lévy, 1974), Ballard nous expliquait sa démarche de romancier : "J'ai traité la voiture non seulement comme une métaphore sexuelle, mais aussi comme une image globale de la vie des gens dans la société actuelle." Et il enfonçait le clou : "*Crash* est un roman apocalyptique d'aujourd'hui... qui annonce le mariage de cauchemar entre le sexe et la technologie, l'union entre la sexualité et l'accident de voiture." Tout du long de son *road-movie* catastrophe, le romancier nous bousculait avec son imagerie violente, perverse et crue : "l'extase des collisions de front", "le coït des couples fonçant sur des autoroutes à la nuit tombante", "des hommes et des femmes au bord de l'orgasme lançant leur voiture en une série de trajectoires provocantes"... Avec le passage de l'écrit à l'écran, Cronenberg met en scène avec application ses bienheureuses victimes de la route, deux hommes et trois femmes, qui n'ont plus qu'un unique souci, un unique désir, à peine remis sur pattes : revivre indéfiniment leur accident, le rejouer. Plus ils sont blessés, plus ils en jouissent. Il faut voir, par exemple, Rosanna Arquette avec ses prothèses enserrant ses jambes à bas résille, s'envoyant en l'air sur le siège arrière d'une grosse cylindrée... On comprend bien où Cronenberg veut nous emmener avec ses sex-machines et ses accidents filmés comme des accouplements, et vice-versa. Mais ça ne fonctionne pas. On se met à ricaner. Une mauvaise pensée vous traverse le ciboulot : et si finalement tout ça, c'était rien que ridicule ! Non, sous le capot de ce film, il n'y a pas de moteur.





Crash, le roman, est l'un des livres-clés de ce siècle. Très peu d'ouvrages ont su, comme lui, mettre si profondément à nu les interactions entre la psychologie humaine (et ses deux ressorts fondamentaux, la pulsion sexuelle et la pulsion de mort), son support de prédilection – le corps – et notre modernité technologique. Un livre parfaitement cybernétique, en somme. Le cinéma rendant rarement justice aux romans qu'il transpose à l'écran, il y avait donc, *a priori*,

tout à craindre d'une adaptation de *Crash* en images. Très heureusement, c'est un autre explorateur de l'inconscient, lui aussi passionné de longue date par les très étranges relations que nous entretenons avec nos machines, qui a finalement mis en œuvre le projet : Ballard revisité par Cronenberg, il n'y avait guère meilleur ticket pour se prémunir des aléas de l'entreprise. Et de fait, c'est une authentique réussite. Il y a peu de chose, dans le film, de l'intrigue du livre proprement dite. Mais il y a tout, en revanche, de son esprit – une exploration au scalpel de ce que la voiture raconte de nous-mêmes – et de sa thématique : la violence automobile comme instrument libérateur d'une forme inédite de sexualité. Cronenberg est d'une parfaite fidélité à Ballard, tout en imprimant au film sa marque personnelle, immédiatement reconnaissable. Quelque chose comme un tour de force, qui doit beaucoup, entre autres, à la qualité de la distribution. Les deux rôles mas-



culins (Spader et Elias Koteas, littéralement hanté) comme les trois femmes de l'histoire sont impressionnants de justesse et d'intensité. On ne ressort évidemment pas intact de la projection, mais c'est précisément tout le sens du film : c'est après le choc et ses éventuelles séquelles que tout commence réellement.

Nicolas Finet

▼ *Crash*, de David Cronenberg. Avec James Spader, Holly Hunter, Elias Koteas, Deborah Unger, Rosanna Arquette. 1h40. En salles depuis le 17 juillet.



ne fois devient coutume, la deuxième bonne surprise de ce mois-ci, après *Crash*, vient de chez les indépendants US et se dégage comme une omelette norvégienne : chaud à l'extérieur,

froid à l'intérieur. Autour de cet *Ultime souper* se retrouvent cinq étudiants plutôt intellos qui décident un beau soir de supprimer les fachos, les intégristes, les machos, les contre-avortements... soient tous les cons réacs qui ne pensent pas comme eux. En fait ces jeunes gens répondent à une question qu'ils se posent dans le film et que tout un chacun est en droit de se poser : si vous rencontriez le jeune Hitler et en sachant ce

qu'il fera, le laisseriez-vous partir sain et sauf ? A partir de là le film surfe sur du politiquement incorrect avec noirceur cynique à la clé. C'est effectivement réjouissant de voir ces affreux passer *ad patres* et Stacy Title évite soigneusement les pièges de l'empilage des scènes de meurtres en y rajoutant une histoire de kidnapping d'enfant qui ne déséquilibre en rien l'édifice mais au contraire le solidifie. Et ce que l'on redoutait n'arrive pas : la fin fuit la morale gluante et vaut son pesant d'incorrection. On a toujours besoin d'un plus cynique que soi.

Eric Libiot



▼ *L'Ultime souper*, de Stacy Title. Avec Cameron Diaz, Annabeth Gish, Ron Eldard, Jonathan Penner, Courtney B. Vance. 1h25. Sortie 14 août.

Il y a eu **les Incorruptibles** et **le Fugitif**, il y aura bientôt **Mission impossible**. C'est dire si les séries télé à succès commencent à grignoter le grand écran. Le point sur quelques projets.

C'est Val Kilmer qui joue le Saint dans une version moderne du héros inventé par Leslie Chateris. C'est Phillip Noyce (Calme blanc) qui réalise cette version où Simon Templar affrontera le Docteur Emma Russell, joué par Elizabeth Shue (Leaving Las Vegas). A noter que Val Kilmer a abandonné le costume Batman et c'est George Clooney (Une nuit en enfer) qui l'a récupéré.

Le tournage de **Zorro** a démarré en juillet. Produit par Steven Spielberg, il devait être réalisé par Robert Rodriguez. Mais le réalisateur de **Desperado** a laissé sa place à Brad Silberling. Par contre c'est toujours Antonio Banderas qui succède à Douglas Fairbanks, Guy Williams et Alain Delon. On ne sait pas encore qui jouera Tornado.

Ca chauffe du côté des successeurs de John Steed et d'Emma Peel. Tom Cruise devait acheter les droits de la série et offrir le rôle d'Emma à sa femme Nicole Kidman. Finalement, c'est la Warner qui a emporté l'affaire. Quant à celui qui interpréterait l'élégant Steed, le nom le plus souvent cité est celui de Ralph Fiennes. Jeremiah Chechik est aux commandes.

Du succès mondial de **X-Files** (Aux frontières du réel en vf), il était logique que le cinéma s'y intéresse. Mais Chris Carter, l'inventeur de la série, ne lâche pas son bébé puisque c'est lui qui sera le responsable du passage au grand écran. David-Mulder-Duchovny et Gillian-Scully-Anderson, les deux héros, sont bien évidemment de la partie.

Point mort pour le **Prisonnier**. Patrick McGeehan, le génial créateur de cette géniale série, est toujours en train de plancher sur l'écriture du scénario. Alors, bonjour chez lui.

Nanars de l'été

C'est l'été, trois gros bras sont de sortie. A savoir Jean-Claude (Van Damme), Belge reformaté Hollywood ; Dolph (Lungren), blond Suédois qui n'a pas froid aux yeux ; Mark (Dacascos), visage d'ange et poings de béton.

Commençons par le moins connu. Mark Dacascos, découvert en France il y a quelques mois dans *Crying Freeman* de Christophe Gans. Profitant de la relative notoriété du comédien, le distributeur a rouvert ses tiroirs pour en sortir *Double Dragon*, film réalisé avant *Crying Freeman* et adapté d'un célèbre jeu vidéo homonyme. L'histoire se situe en 2007 dans un Los Angeles dévasté (bonjour *Mad Max 2*) et voit l'affrontement entre Koga Shugo, détenteur de la moitié d'un médaillon antique aux pouvoirs surnaturels (le *Double Dragon*), et Jimmy Lee (Dacascos) qui en possède l'autre moitié. Un scénario passablement crétin agrémenté de combats mal filmés et saupoudré de gags (coucou Jackie Chan) dont l'humour est aussi destructeur qu'une boulette de papier.

▼ *Double dragon*, de James Yukick. Avec Mark Dacascos, Scott Wolf Alyssa Milano. 1h30. En salles depuis le 10 juillet

C'est pas vraiment mieux du côté de Dolph Lungren où, dans *The Shooter*, il est un spécialiste de tout (armes, baston, politique étrangère, vins, femmes, etc.) chargé d'éliminer une dangereuse terroriste dont il va tomber amoureux et qu'il va protéger parce que, et c'est une surprise, ses supérieurs sont de sacrés salopards. Toutes les situations font marrer, les dialogues sont drôles et Dolph Lungren, qui ferait passer Steven Seagal pour un acteur shakespearien, est réellement stupéfiant. Mais on a vaguement l'impression que faire rire n'était pas le but du film.

▼ *The Shooter*, de Ted Kotcheff avec Dolph Lungren, Maruschka Deimers, Assumpta Serna. 1h25. En salles depuis le 10 juillet.



Le Grand tournoi est donc le dernier Van Damme. Ou plutôt le premier puisque réalisé par Jean-Claude himself. C'est en fait un hommage à tous les arts martiaux car le principe du film est de réunir des représentants de différentes nations pour un grand tournoi où s'affrontent tous les styles de combat (taekwondo, capoeira, sumo, savate française, karaté...). Toute l'histoire qui précède ce morceau de bravoure n'a que peu d'intérêt (de la série B honnête avec méchant et gentil) mais force est de constater cette grande débauche finale de coups de pieds sautés est assez réussie. Encore faut-il aimer.

▼ *Le Grand Tournoi*, de et avec Jean-Claude Van Damme, Roger Moore, James Remar. 1h35. En salles depuis le 24 juillet.



Harry Bosch en mettrait sa tête à couper : le type qu'il a abattu était bien le tueur de blondes, le dingue qui maquillait ses victimes pour mieux laisser sa marque de fabrique. Et quand la veuve intente un procès, la légitime défense ne fait aucun doute, ni pour lui, ni pour toute la police qui, par principe, préfère éviter les remous. Evidemment, il y a cette avocate hystérique qu'on surnomme "Money Chandler" tant elle aime l'argent et le succès, mais Harry reste en paix avec sa conscience. Jusqu'au jour où un autre meurtre est découvert selon le même rituel. Une belle blonde, coulée dans le béton, étranglée comme les autres. Là, Harry se prend à douter : a-t-il fait l'erreur de sa vie ou se trouve-t-il en face de l'élève fidèle du serial killer ? Le flic n'a plus qu'à reprendre l'enquête, franchement abasourdi par cette histoire qui bégaye. Bosch est plutôt du genre anxieux, dans son travail comme dans sa vie avec Sylvia, une belle fille patiente qui en connaît déjà un morceau sur les inspecteurs et leur façon obsessionnelle de ne pas dîner à heure fixe. Hargneux, il ne lâche jamais sa prise ; sentimental, il la joue perdant côté cœur. C'est justement ce qui séduit chez le romancier Michael Connelly ; ce mélange de violence sanglante et de doute prégnant. Son héros n'a rien d'un surhomme, il a la peur au ventre et le cœur en bandoulière. C'est finalement l'un des seuls flics qu'on aurait envie de consoler quand il a un gros coup de blues. Christine Ferniot

▼ Michael Connelly, la Blonde en béton, Ed. Le Seuil 389 P. - 99 F.

Harry Arno aimerait bien décrocher. A 66 ans, avec tout ce qu'il s'est mis de côté, le bookmaker le plus célèbre de Miami rêve de retrouver l'Italie et ses origines, et se la couler douce à Rapallo, le village où il croisa un jour le poète Ezra Pound.

Au passage, il emmènerait bien sa copine strip-teaseuse, cette maligne de Joyce. Mais le FBI en a décidé autrement : il compte faire tomber le vieux et adipeux Jimmy Cap en se servant du pauvre Arno. Piégé, vaguement surveillé par le brave flic Raylan Givens, Harry Arno file donc plus vite que prévu vers sa retraite dorée, poursuivi par des mafiosi aussi teigneux que stupides.

On n'est jamais déçus avec Elmore Leonard. Les fidèles retrouveront des allusions à son roman *la Brava* (chez Belfond) en reconnaissant les mêmes lieux et certains personnages "récurrents" mais surtout, ils remettront les pieds dans les pantoufles de Leonard en se coulant dans son style efficace et hilarant. L'écrivain a le don de créer des seconds couteaux d'une bêtise à pleurer, des femmes qui tirent les ficelles sans avoir l'air de rien.

Il a toujours sa panoplie de givrés qui nous font pleurer de rire en nous éloignant d'un réalisme ennuyeux. On en sort d'humeur joyeuse avec le sentiment que le monde appartient aux plus dingos. C. F.

▼ Elmore Leonard. *Pronto*, Ed. Rivages/thriller. 248 P.-119 F.



quelque chose ne tourne pas rond au pays de la réunification. Infanticide sauvage, trafic d'organes, guérilla entre putes de l'Ouest et tapineuses de l'Est, Berlin 92 suinte le malaise et l'effroi. De quoi doper la conso de cigarillos de l'inspectrice Karin Lietze, que trente ans de turbin n'empêchent pas de vomir devant certains cadavres. Lestée de sa fine équipe – une lesbienne attachante et un homo bizarro –, cette madame Colombo au charme railleur quadrille l'ex-quartier juif de Rosa-Luxemburg-Platz en reniflant les vieilles haines. Pieke Biermann, ex-prostituée, prix allemand de la littérature policière 91, jette une lumière glauque sur les rapports Est-Ouest. Haine et fascination ! L'Histoire ne s'évacue pas d'un coup de bulldozer. Rosita Boisseau

▼ Pieke Biermann. *Battements de cœur*, Ed. Rivages/Noir 366 P. - 62 F.

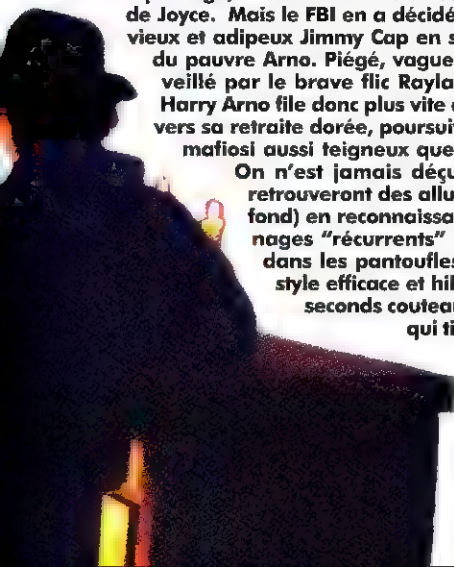


Peter Handke nous avait raconté à sa manière l'angoisse du gardien de but au moment du penalty. Pouy nous met en poésie la terreur du vainqueur d'un seul jour pendant le Tour de France. Lilian Fauger s'est échappé – s'est évadé – à la dix-septième étape. Derrière lui, le peloton, devant lui l'impossible victoire. Derrière lui une équipe, devant lui la fausse gloire d'un instant. Pouy fait tragiquement vivre quelques heures de la vie d'un coureur avec son mal aux fesses et sa peur aux tripes. Mesquineries, médiocrité et gloire volée, tout y passe dans une écriture épatante, haletante, qui montre que l'homme se laisse toujours rattraper par le réel et le cycliste par la douleur. C. F.

▼ Jean-Bernard Pouy, *54 X 13*, Ed. L'Atalante 189 P. - 56 F.

Sir David, nain de haute naissance dont la nature compense la disgrâce en le dotant d'un énorme pénis, tue avec espièglerie quand il ne fait pas l'amour à sa nurse. La presse a salué l'érotisme inventif du roman, insistons sur sa parenté avec *les Onze Mille Verges*, dont le héros mal-aimé finirait par perdre le cœur plutôt que la vie en commettant, sans aucun bruit, le pire des crimes. Incandescente mine de rien, la rage de l'auteur aiguise sa lucidité. Espérons que très nombreux seront les lecteurs qui l'accompagneront jusqu'au-delà des apparences, aussi joyeusement roboratives soient-elles. Laurence Harté

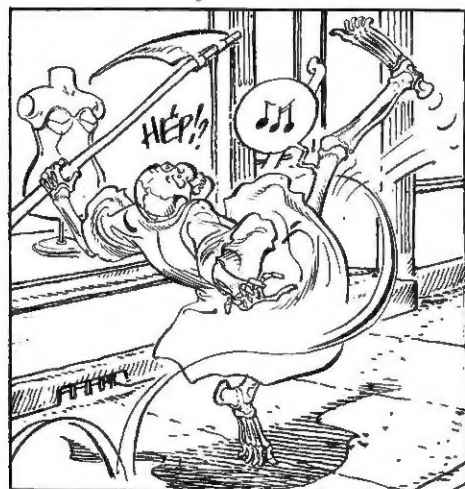
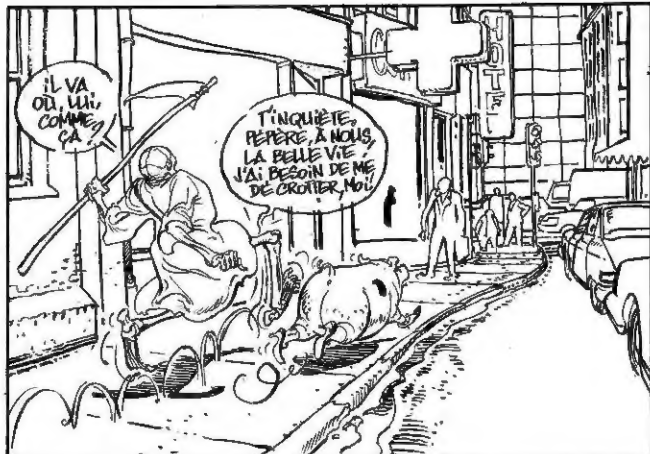
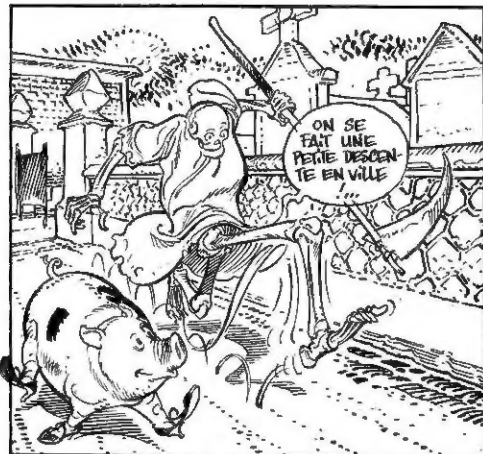
▼ San Antonio, la Nurse anglaise, Ed. Fleuve Noir, 336 P. - 149 F.

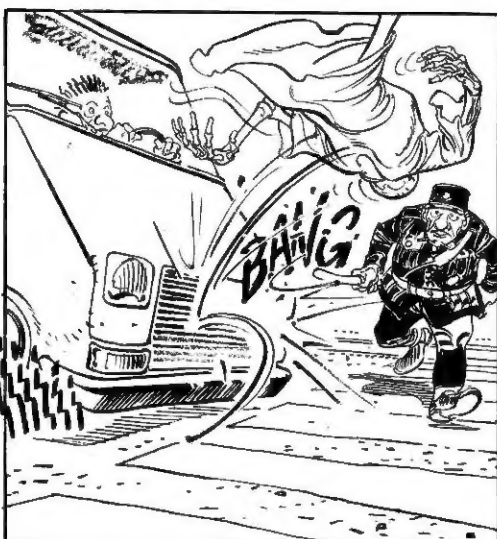
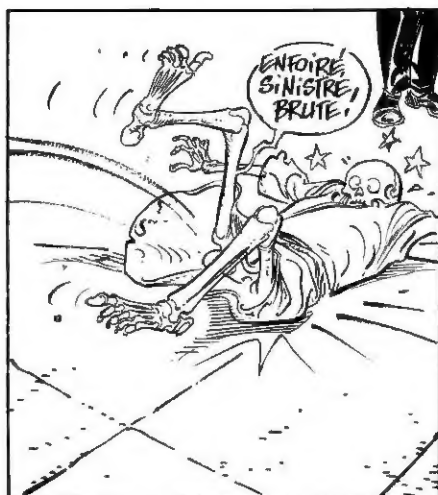


Les dingos et les givrés de Leonard









BOUCQ, Sc: B+D

**Un an après sa disparition,
retrouvez dans **A SUIVRE** n° 224
le dernier inédit de Hugo Pratt.**

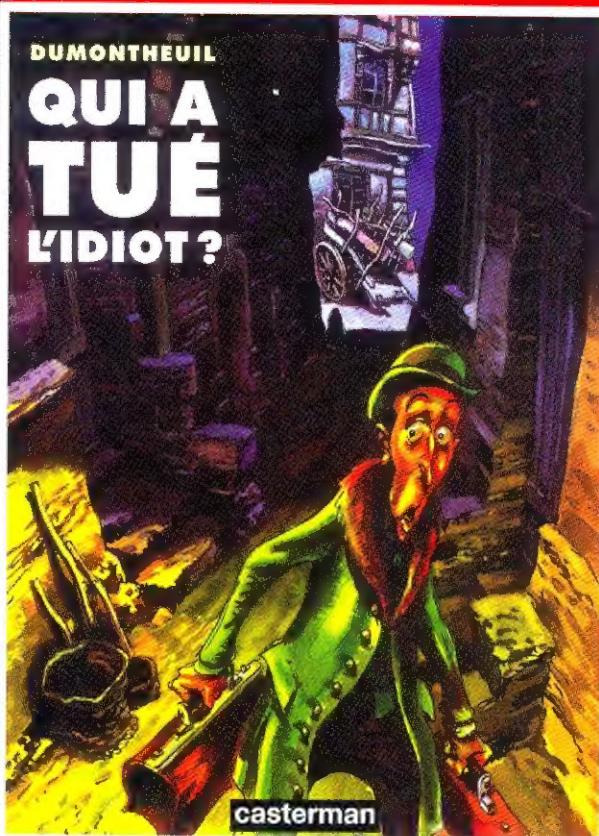


**L'odyssée de
Morgan,
lieutenant de
la Royal Navy
dans les
années 45
en mer
Adriatique.**

EN KIOSQUE LE 23 JUILLET

Panique au village

PRIX DU MEILLEUR ALBUM AU FESTIVAL DE SIERRE 1996



DUMONTHEUIL

QUI A TUÉ L'IDIOT ?

96 P.- 85 F.

casterman